

Eugène Bonnemère

L'âme  
et ses manifestations  
à travers l'histoire

A Monsieur J. Guérin,

Dans les premières semaines de l'année 1880, quelques journaux annoncèrent que, sur la généreuse initiative de M. J. Guérin, la Société scientifique des études psychologiques mettait au concours la question suivante : rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes sidéraux.

J'avais tout justement, pour mon édification personnelle, creusé cette question, et préparé un ouvrage qui devait avoir pour titre : La religion universelle et laïque. Je m'étais dit. Le progrès est la loi qui régit le monde. Rien ne s'y soustrait, la religion pas plus que le reste. Vingt religions ont régné tour à tour, et n'ont disparu que pour être remplacées par d'autres. Car c'est une autre loi, que l'on ne détruit que ce que l'on remplace. Ainsi le christianisme lui-même s'est greffé sur le mosaïsme, qui s'était substitué à des croyances plus anciennes.

Le christianisme a fait son oeuvre. Elle n'a pas manqué de grandeur dans le passé. Mais après le Dictatus papae de Grégoire VII est venu le Syllabus de Pie IX, et le monde épouvanté du sombre idéal de Rome ne se contente plus de l'indifférence, il arrive à la négation même de Dieu, et se précipite dans les bras de l'athéisme et du matérialisme.

Pourquoi les religions, qui doivent, le nom l'indique, relier les hommes en une unité harmonieuse, n'ont-elles su jusqu'à présent, que semer parmi eux les plus effroyables ferments de division, de haine, de guerres et de persécutions ?

Peut-être parce qu'on n'a voulu voir que les côtés par lesquels elles diffèrent. J'ai suivi un système contraire, et, leur appliquant la méthode éclectique, j'ai mis en saillie les points sur lesquels elles sont d'accord, pour élever sur ces fondements communs la religion de l'avenir. Or, toutes reconnaissent l'existence des Esprits, c'est-à-dire la persistance de l'âme après la mort, la communion des vivants et des morts et l'éternité de la vie dans ces stations sans nombre que Jésus annonçait aux Juifs de son temps : « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père (Jean, XIV, 2.) ! »

Les diverses écoles philosophiques sont moins unanimes dans l'affirmation de ces trois points capitaux. Mais la plupart les admettent et en font la base de leur enseignement. Enfin, les croyances populaires de tous les temps et de tous les pays s'y rattachent plus ou moins et de tous leurs efforts. En outre, comme il est facile de constater que toutes les religions, également pures à l'origine, ont été gâtées par les prêtres, qui en ont fait un moyen de domination et de spéculation, je supprimais la caste sacerdotale pour inaugurer la religion laïque, au sein de laquelle chacun traiterait avec Dieu, directement et sans intermédiaire.

Mon cadre était trop large, mon manuscrit comportait deux volumes, et les termes de la question proposée par M. J. Guérin ne ni permettaient pas de tels développements. Il a donc fallu jouer largement des ciseaux dans l'oeuvre primitive mais, quoique j'aie fait, le lecteur s'apercevra que j'ai laissé, malgré tous mes efforts, le côté religieux de la question prendre le pas sur le côté philosophique. Ecueil d'ailleurs inévitable, puisqu'il y a des écoles philosophiques qui nient Dieu et l'âme humaine, et que celles-là n'ont rien à nous apprendre.

Ce livre ne sera donc peut-être qu'un ballon d'essai : si l'essai est favorablement accueilli, et si le ballon s'élève assez haut dans le ciel et vers nos patries à venir, alors je monterai hardiment dans la nacelle et je prononcerai le fameux Lâchez tout des aéronautes.

20 avril, 1881.

## Introduction

Vers le milieu du IX<sup>ème</sup> siècle, le célèbre archevêque de Reims, Hinemar, appela en France un moine irlandais, Jean Scot Erigène, qu'il chargea de défendre la liberté humaine contre un autre moine, le Saxon Gotteschalk, qui enseignait la complète impuissance du libre arbitre, et la nécessité absolue de la grâce pour guider l'homme dans la voie étroite du salut. Jean Scot jeta au milieu de la discussion une grande parole, il eut un éclair de génie, qui rayonna comme une première éclaircie au milieu de la nuit sombre du moyen âge : la vraie philosophie est la vraie religion, et la vraie religion est la vraie philosophie. Pour nous aussi, la religion et la philosophie sont la même chose sous un nom différent, et tout philosophe est un théologien. Nous écouterons donc avec une égale docilité tous les éclaireurs de l'humanité, tous les conducteurs des peuples, quelques noms qu'on leur donne ; nous leur demanderons le résultat de leurs persévérantes recherches sur les destinées de l'âme, et nous tâcherons de confondre en une unité harmonieuse la philosophie et la religion, ces deux soeurs trop longtemps ennemies.

Un écrivain moderne l'a dit avec un grand sens, à notre avis : s'il existe une croyance qui, plus que toute autre, puisse faire supposer une tradition primitive, centre commun d'où sont émanées les religions de tous les peuples anciens et modernes, c'est celle qui admet un monde d'êtres invisibles, par lequel l'Être Suprême, cause première et impérissable de tout ce qui est, communique avec le monde matériel<sup>1</sup>.

Tel est le terrain sur lequel nous allons nous placer pour faire accorder ensemble le consensus universel, c'est-à-dire la tradition, la foi, c'est-à-dire la religion, et le raisonnement, c'est-à-dire la philosophie. Nous savons que Dieu a livré le monde aux discussions, et que rien ne se démontre en dehors des vérités mathématiques ; mais enfin il y a de grandes chances pour qu'une opinion soit vraie, lorsqu'elle s'appuie à la fois sur l'universelle tradition, sur les religions de tous les peuples, ainsi que sur les philosophies de tous les siècles écoulés.

Au jour de son apparition sur cette terre, l'homme est saisi d'une terreur étrange à la vue de sa faiblesse au milieu des énergies puissantes qui l'environnent. Il sent qu'il a besoin d'un protecteur, et bientôt il s'élève jusqu'à la vague conception de Dieu, principe incréé, cause éternelle et intelligente des merveilles prodigieuses qu'il découvre peu à peu autour de lui.

Il n'est qu'un point, un atonie flottant et perdu dans l'espace ; sa vie est d'un jour, tandis que ses espérances sont sans limites et qu'il conçoit l'immensité de la tâche qu'il doit accomplir ici-bas ; la mort frappe à ses côtés, brisant son cœur et interrompant les oeuvres commencées. Alors, tourmenté par un incompressible besoin d'immortalité, il sonde les mystères de la vie et de la mort, et console ses tristesses en pensant que l'une et l'autre ne sont peut-être qu'une alternance nécessaire, comme la nuit après la journée, comme le repos après le labeur, afin que le travail un instant suspendu soit toujours poussé en avant par des créatures solidaires qui retrouvent à chaque lendemain, après les hésitations du réveil, la vague ressouvenante des choses apprises ou ébauchées auparavant. Dès ce moment l'âme est découverte, et l'inévitable éternité à sa suite.

D'affectueux sentiments s'éveillent en lui, il aime la femme dont la beauté l'attire, il aime l'enfant, ce doux fruit dont l'amour fut la fleur ; il aime ceux qui travaillent à ses côtés, il vénère celui qui, plus sage ou plus habile, dirige les efforts de tous vers un but commun, il protège celui qui, plus faible de corps ou d'esprit, recherche et suit sa direction. Il jouit de tout le bien qu'il fait ou

---

<sup>1</sup> S. Munk, Diction de la Conversation, V. Démons.

reçoit, il souffre de tout le mal qu'il accomplit ou dont il est victime. Et il se dit dans sa pensée : faisons à mon prochain tout le bien que je puis lui faire, et tâchons d'amoinrir la part du mal ici-bas. »

Et il comprend le Devoir, et la morale alors gouverne le monde. Tout est là, et il n'y a rien en dehors de cela. C'est le grand Pan qu'adora l'antiquité, c'est l'Unité sainte, et c'est en même temps la trinité bénie car Dieu, c'est la Liberté ; l'immortalité de l'âme, c'est l'Égalité ; la morale, c'est la Fraternité.

Il semble que l'homme n'eût dû que passer sur cette terre à peine ébauchée, tant il était faible au milieu des éléments en révolte, et de toutes les autres créatures, si puissamment armées pour l'attaque et pour la défense. Mais l'exhérédateur n'est qu'apparente, Dieu, au contraire, avait réservé le plus précieux de ses dons pour sa créature privilégiée, pour celle à qui il ménageait la gérance de ce globe, lorsqu'il lui donnait l'étincelle divine, ravie au foyer céleste, l'âme intellectuelle, c'est-à-dire incessamment perfectible et progressive, tandis que les autres n'ont que l'âme instinctive, c'est-à-dire stationnaire, suffisante pour le maintien de l'espèce, mais incapable de la pousser en avant ni de la faire monter plus haut. Il est nu, et la pudeur et la chasteté ajoutent à ses souffrances. Mais il trouvera le fil, la laine, le coton, la soie et le velours ; le cuir protégera ses pieds délicats, la paille abritera sa tête sous un toit portatif et d'une légèreté suprême. Il creusera jusqu'au centre de la terre, il plongera jusqu'au plus profond des océans pour pouvoir jeter l'or et la perle, le corail et le diamant sur le front, le cou, les bras et les épaules de sa compagne. Il est errant et sans asile. Mais il élève la hutte de roseaux, la cabane de bois, la maison de pierre, puis enfin le palais et le temple. Sa démarche est lourde, pénible, mais assurée. Mais il s'élance sur la croupe du cheval, et, le trouvant trop lent encore au gré de son impatience, il découvre la vapeur, sillonne les océans, s'élève dans les airs, disputant aux poissons et aux oiseaux leur empire sans bornes et presque sans limites. Il est ignorant et a besoin de tout apprendre. Mais il accumule les conquêtes des races disparues, et fonde les bibliothèques, les musées, les conservatoires. La vie est trop rapide et les jours sont trop courts pour les oeuvres immenses qu'entrevoit son ardeur insatiable. Il allume la goutte d'huile et supprime la nuit, cette mort quotidienne, au profit des jours, qu'il allonge.

Puis enfin il s'en prend à la mort même, qu'il supprime à son tour, en se déclarant immortel comme Dieu, dont il prétend se rapprocher sans cesse en gravissant dans l'éternité chacune des étapes d'une existence qui s'est modifiée à chaque fois, mais qui n'a point commencé et qui ne doit point finir.

Ainsi, c'est par sa faiblesse même que l'homme est grand puisqu'elle le force à être industriel, et puisque Dieu lui a laissé le soin, l'honneur, et le mérite devant lui, de tout devoir à son labeur personnel. Il crée à la suite de Dieu, qui l'accepte pour collaborateur dans son oeuvre incessante, et qui se contente de semer des germes, qu'il nous laisse le soin de féconder, de faire éclore, pour perfectionner ensuite au gré de nos désirs les races et les espèces inférieures, qui montent avec nous, à notre suite, dans l'échelle du progrès, pour redescendre, aussitôt que notre main protectrice les abandonne.

Voyez les fleurs qui embellissent nos jardins. Elles jouent indéfiniment pour devenir de plus en plus variées, de plus en plus parfaites, semées et surveillées avec sollicitude par l'horticulteur dont elles récompensent à leur manière les bons soins et dont elles acceptent la domination, comme si elles reconnaissaient en lui un maître ; mais elles se révoltent, dès qu'elles ne sentent plus sa direction souveraine. L'intelligence les a abandonnées, l'instinct se réveille, et au bout de quelques printemps, elles dégénèrent et tendent à revenir au type primitif.

Dieu, qui est l'unité, n'a qu'une loi, à laquelle nulle chose au monde ne cherche même à se soustraire. Rien ne saurait donc échapper à la loi du progrès, la religion et la morale pas plus que le reste, et il a laissé à l'homme le soin de se faire sa religion, sa conscience et sa morale. L'Eternel mesure la lumière aux regards qui le contemplent, et il ne saurait se montrer dans sa splendeur à des yeux qui hier s'ouvraient dans les ténèbres. La conscience s'éclaire, la morale s'épure, la religion s'éthérise, nous avons marché des pas immenses en avant, mais celui-là serait bien insensé et bien coupable, qui prétendrait immobiliser l'humanité au moment actuel, et qui ne verrait plus rien à conquérir, dans le ciel et sur la terre, dans l'immense avenir comme dans le temps qui nous est accordé sur ce globe étroit et qui, lui aussi, n'est que d'un jour.

Nous n'attendons pas d'un enfant ce que plus tard nous exigeons de l'adulte. Nous lui pardonnons jusqu'au mal qu'il fait, sachant qu'il a agi sans discernement. Dieu n'est pas moins indulgent avec les humanités en enfance. Il sait ce qu'il peut obtenir d'elles, et il les tient quittes de ce qu'elles ne pourront lui donner qu'à de nombreux siècles de là.

Mais à chacun de ces siècles, il se rencontre quelques génies relativement supérieurs, qui, synthétisant tout ce qui se sait autour d'eux et y ajoutant, non seulement le résultat de leurs propres études et de leurs observations personnelles, mais encore et surtout les inspirations qui leur viennent d'en haut, dégagent peu à peu l'idée de Dieu des superstitions puériles qui l'entouraient, pour la faire resplendir d'un éclat nouveau.

Un grand progrès s'accomplit alors sur la terre, qui s'élève ainsi dans la hiérarchie des mondes, et se rapproche un peu de ce que nous appelons le Ciel. Rien de durable en effet ne saurait être fondé, s'il n'a pour base une grande idée religieuse, et la religion est le commencement et la fin de toutes les choses.

Dieu envoie donc incessamment ses missionnaires dans les différents mondes sidéraux, et toutes les religions sont révélées. Le dernier, mais non le moins grand parmi ceux qui en ont fondé sur notre terre, celui qui se proclamait « le prophète illettré, » et qui se déclarait incapable d'écrire un seul des chapitres du coran, si l'Esprit ne fût pas venu les lui dicter, Mahomet l'a dit et affirmé en bien des endroits de cette Bible des Musulmans :

- Avant toi, nous avons envoyé d'autres prophètes... A chaque époque son livre sacré... Nous t'avons donné la révélation, comme nous l'avions donnée à Noé et aux prophètes qui ont vécu après lui... Nous avons donné le Livre de la Loi à Moïse, et nous l'avons fait suivre par d'autres envoyés. Nous avons accordé à Jésus, fils de Marie, des signes manifestes, et nous l'avons fortifié par l'esprit de sainteté... Il y en eut dont nous ne te parlons pas.

Le coran n'est qu'une confirmation de ce qui était avant lui, et une confirmation des Écritures hors de doute... Chaque nation a eu son prophète.

« Nous te révélons ces enseignements, parce que tu es du nombre des envoyés. Nous élevâmes les prophètes les uns au-dessus des autres. Les plus élevés sont ceux à qui Dieu a parlé<sup>2</sup>...

Aussi toutes les religions contiennent un grand fonds de vérités, mais, pour être acceptées de ceux à qui elles sont prêchées, elles doivent réserver quelques restes d'erreur, qui, à quelques siècles de là, si elles se déclarent immuables et improgressives, blessent la raison de tous ceux qui, plus avancés, marchent en éclaireurs à la tête de leurs contemporains, et les rejettent dans le doute, puis dans l'athéisme, jusqu'au jour où quelque nouveau flambeau s'allume pour éclairer le monde. On objecte parfois qu'il s'est rencontré des nations entières qui vivaient sans aucune religion. Cela est possible, chez les peuples-enfants. Les enfants ne connaissent pas tout, mais ce qu'ils ne

---

<sup>2</sup> Le coran, ch. II, vers. 81, 253, 254... ; III, 138... ; rv, 161, 162 ; x, 38, 48 ; xm, 38, et passim.

savent pas n'en existe pas moins pour cela. Et puis, ces peuples-là ignoraient Dieu, mais ils ne le niaient pas. Il n'y a d'athées que ceux qui, ayant pu choisir en pleine connaissance de cause, se prononcent pour la négation du Très-Haut.

En somme, chacun affirme ou nie, sans y avoir jamais beaucoup réfléchi. La croyance fait partie de l'héritage des aïeux, et c'est ainsi que, fatalement, on est admirateur de Brahma dans l'Inde, de Mithra en Perse, de Zeus en Grèce, de Jéhovah en Judée, de Jésus-Christ dans la Rome moderne, au même titre que l'on est musulman à Stamboul, ou protestant à Londres. Si bien que la religion n'est plus, parmi les hommes, qu'un simple hasard de naissance, qu'une pure affaire de chronologie ou de latitude.

La question mérite d'être traitée moins lestement, et s'il existe une science qui doive, avant toutes les autres, faire l'objet des études constantes de l'homme, c'est sans contredit celle qui lui enseigne ce qu'il est, d'où il vient, où il va, qui le dirige, et si cette vie éphémère n'a pas des conséquences sans fin à travers l'immensité de l'espace et l'infini du temps.

Portons donc d'une main hardie, sans esprit de dénigrement comme sans parti pris de fanatisme, le flambeau de la lumière au milieu du dédale des croyances du passé. Faisons-le avec une loyauté absolue, avec le respect que doivent inspirer des opinions qui toutes, dans tous les temps comme dans tous les pays, ont enfanté des grands hommes de bien parmi ceux qui les ont tenues pour véritables. Qu'importe d'ailleurs que chacune des religions y perde un peu de son prestige, si l'idée de Dieu s'en dégage plus pure, plus grande, plus inattaquable, étant établie désormais sur les fondements inébranlables de la science et de la raison.

Cette rapide excursion rétrospective ne sera pas inutile, car peut-être l'analyse des croyances, des philosophies et des religions du passé a-t-elle nous faire entrevoir la synthèse de la religion de l'avenir.

## Chapitre 1 – Les peuplades de l’Océanie, de l’Amérique, de l’Afrique – les Groënlandais – la Finlande

Visitons un moment, dans l'Océanie, ces sociétés encore à l'état rudimentaire, ces êtres attardés que l'anthropologie hésite à classer parmi le genre homme, et qui, séparés du reste du monde par l'immensité des mers, ont dû se faire eux-mêmes leurs idées sur la divinité.

Ils furent souvent mal observés, les missionnaires traitant volontiers d'athées tout ce qui n'est pas chrétien, tout ce qui repousse leurs instructions. C'est ainsi que le P. le Gobien, dans son Histoire des îles Philippines, déclare que les anciens naturels des îles Mariannes, étaient sans religion, parce qu'ils n'avaient ni prêtres, ni culte extérieur, ni autels. Il nous apprend cependant qu'ils connaissaient l'existence d'un être extraordinaire, nommé Pountan, qui habitait l'espace, qu'ils croyaient aussi à l'immortalité de l'âme, et que, suivant eux, les châtimens ou les récompenses posthumes étaient moins le résultat d'une vie coupable ou vertueuse, que de la manière dont on mourait.

Ils étaient convaincus que l'on pouvait évoquer les Esprits des morts, les Anitis, et ils leur réservaient une place dans leurs demeures, pour se reposer quand ils venaient rendre visite à leurs amis<sup>3</sup>. Certes, erronées ou non, de telles croyances présentent incontestablement les principes élémentaires d'une religion.

Chez les sauvages de tous les temps et de tous les pays, la croyance aux Esprits est la religion même, et elle se borne à les évoquer, à les écarter, à les apaiser. En outre de l'art magique, divinatoire et prophétique, le prêtre exerce la médecine, qui consiste en conjurations, aidées de l'emploi de quelques simples : médecine populaire que l'on retrouve au berceau de toutes les religions pour indiquer le point de départ commun. Pour eux, les âmes des morts se confondent avec les Esprits, elles se communiquent aux vivants dans des rêves, dans un sommeil provoqué par des narcotiques<sup>4</sup>.

A Tahiti, on implorait un Dieu supérieur, Tan-garou, puis, sous lui, une infinité de dieux secondaires. Ils reconnaissaient que l'âme, don du créateur, était immortelle.

Les habitants de Tavaï-Pouanou affirment qu'un Être suprême a tout créé, et qu'il ne leur fera jamais aucun mal. Dans l'île de Tikopia, ils ne mettent pas en doute la vie future, et ils sont persuadés que toutes les âmes vont dans le ciel. Un voyageur demandait à l'un d'eux s'il croyait à la punition des méchants et à la récompense des bons, il lui répondit naïvement : il n'y a point de méchants parmi nous ! Ils n'ont de guerres ni entre eux, ni avec leurs voisins. Lorsqu'ils se disputent, ils sont repris par leurs chefs qui leur disent que les Esprits les feront mourir (Océanie, t. 65, p. 263).

Osera-t-on dire que ces religions embryonnaires ne suffisent pas pour inspirer à leurs adeptes de saines idées de morale pratique, et nos religions plus raffinées nous ont-elles rendus beaucoup meilleurs ?

Les indigènes de la Nouvelle-Galles ne croient pas moins fermement à la vie future. Ils pensent qu'après la mort ils s'en vont dans la lune. Ils ont foi aux Esprits et prétendent même en avoir vu.

Dans l'archipel des Carolines, ils entourent du respect le plus profond celui qu'ils appellent l'Être Puissant. C'est le fait général chez tous les peuples de l'Océanie, de reconnaître, non seulement

---

<sup>3</sup> Univers pittoresque, Océanie, par Domeny de Rienzi, tom. 46, pag. 390.

<sup>4</sup> A. Maury (de l'Institut), La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge, 8, 10, 18.

l'immortalité de l'âme, mais aussi le dogme de la métempsycose, qu'ils poussent à l'extrême, admettant que, suivant leurs mérites ou leurs démérites, les âmes renaissent, tantôt dans le corps d'un prince ou d'un mendiant, d'un puissant guerrier ou d'un pauvre aveugle, tantôt même, quand la déchéance a dû être considérable, dans celui d'un animal généreux ou immonde. Ainsi elle est à la fois une récompense ou une punition dans une autre vie.

Leur palingénésie admet donc pour les âmes trois états différents, que j'appellerais volontiers mondain, cismondain et transmondain, suivant qu'il s'agit de la vie présente, de la vie antérieure, ou de la vie postérieure. Elles existent, c'est-à-dire agissent et prennent une part active à l'existence universelle, même dans l'intervalle de la désincarnation, et ils ne doutent pas que quelques êtres privilégiés ne voient les Esprits, ne les entendent, ne reçoivent leurs ordres, par l'intercession de leurs enfants morts en bas âge (Id., 205).

L'une des institutions les plus singulières de l'Océanie est celle du tabou, sorte de veto qui n'est pas sans analogie avec la trêve de Dieu du moyen-âge, avec les foudres spirituelles et les interdictions fulminées par le Vatican.

Le tabou est une abstinence, une privation volontaire ou forcée, proportionnée à la grandeur de l'offense dont on suppose que la divinité peut avoir à se plaindre. Seuls, les prêtres peuvent prononcer un tabou général, mais tout individu le peut faire sur sa maison, son champ, sa pirogue, en annonçant que tel Esprit y réside, et l'objet devient immédiatement sacré pour tous. C'est à la fois une protection vis-à-vis des autres, une abstinence pour soi-même, et on croit ainsi apaiser la colère de Dieu. Il est plus facile d'acheter le pardon des fautes commises que de vivre honnêtement, et c'est sur cette prétendue efficacité du rachat qu'est basé le pouvoir des prêtres de toutes les religions.

Les Carolins occidentaux donnent une sorte d'âme universelle au soleil, à la lune, aux étoiles, qu'ils croient habités par de nombreuses nations célestes, composées sans doute des élus qui ont mérité de s'élever dans un monde meilleur.

Ils pensent, dit, un voyageur historien, que tout a été créé par un certain être sage et puissant qui dirige et gouverne tout et dont la résidence est au-dessus des étoiles; qu'il veille sur tous ses enfants et sur toutes les choses animées avec un soin et une affection paternelle; qu'il pourvoit à la subsistance des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, le plus petit animal étant destiné à servir de pâture au plus grand, et tous devant servir au soutien du genre humain; que le créateur arrose ces îles de ses propres mains, en laissant tomber d'en haut les pluies en temps opportun; qu'il a planté le cocotier, l'arbre à pain et tous les autres arbres, ainsi que les buissons, les plantes et les touffes d'herbes; que les bonnes actions lui sont agréables, mais que les mauvaises l'offensent; qu'ils seront heureux ou misérables par la suite, suivant leur conduite en cette vie ; que les bons vivront alors sur un groupe d'îles délicieuses, encore plus belles et plus agréables que les leurs, tandis que les méchants seront séparés des bons et transportés dans quelque île rocailleuse et désolée, où il n'y aura ni cocotiers, ni arbres à pain, ni eau fraîche, ni poisson, ni aucune trace de végétation. Ils n'ont ni temples, ni églises, ni formes extérieures de culte; mais ils disent qu'ils aiment l'Être suprême à cause de sa bonté (Id., 120). Ailleurs ils estiment que les âmes des justes, comme les dieux eux-mêmes, distribuent le bien et le mal aux hommes, suivant leurs mérites; qu'il y a un lieu où les gens vertueux sont récompensés, et un autre où les méchants sont punis; que les âmes qui montent au ciel retournent le quatrième jour sur la terre, et demeurent invisibles, mais toujours présentes au milieu de ceux qu'elles ont aimés, et que même elles leur apparaissent quelquefois pour les aider de leurs avis ou pour leur faire du bien. Les prêtres, les prêtresses, et quelques individus d'une nature privilégiée reçoivent



fréquemment l'inspiration des Esprits montés dans la hiérarchie des existences, et sont en communication régulière avec eux<sup>5</sup>.

Certes, il faut le reconnaître, une telle religion, presque sans culte ni pratiques extérieures, ne manque pas d'une certaine grandeur dans sa simplicité extrême, et si on la dégage de ces superstitions inévitables partout où des prêtres font métier de s'entremettre entre le créateur et sa créature, on peut arriver, guidé par elle, à l'exercice de la vertu, et s'élever jusqu'à l'observance de la morale la plus sévère. Sans doute, elle est loin de l'avoir réalisée parmi ces peuplades si arriérées. Mais la faute en est à l'absence de tout développement intellectuel. Il faut juger les institutions humaines par le but où elles tendent, et non par les résultats imparfaits qu'elles obtiennent. Notre religion, si supérieure à beaucoup d'égards, nous a-t-elle faits beaucoup plus honnêtes et plus moraux qu'eux ? Leurs jeunes filles, qui plus tard seront les plus chastes des épouses, se croient libres de disposer d'elles jusqu'au jour de leur mariage. Chez nous, ce sont les jeunes gens qui agissent ainsi, et beaucoup de jeunes filles le font comme eux, sachant qu'elles font mal. Il en est même, parmi elles, beaucoup qui se vendent, et, après leur mariage, toutes ne sont pas à l'abri de tout reproche.

Sans doute encore quelques tribus sont anthropophages. Mais, là où il n'y a ni agriculture, ni industrie, ni commerce, l'horreur n'est pas de manger son ennemi mort, elle est, comme chez nous qui nous prétendons civilisés, de faire en une journée quarante ou cinquante mille cadavres, sans autre raison que le bon plaisir d'un despote. Le crime n'est pas de manger une chair morte, car quand l'âme a disparu, celle de l'homme n'a rien de plus sacré que celle du bœuf ou du mouton; le crime est d'égorger par centaines de mille des créatures semblables à soi, forfait inouï, dont la race humaine se rend seule coupable.

Le grossier fétichisme des peuples barbares de l'Afrique a peu de choses à nous apprendre sur le terrain des idées religieuses. Le nègre se couvre d'amulettes, ou grigris, pour éloigner les Esprits que les prêtres conjurent (Maury, 10). Dans la Guinée, les indigènes, malgré leur vénération extrême pour le Grand Serpent, reconnaissent néanmoins un être suprême, créateur de toutes choses, infiniment plus grand et plus puissant que le serpent lui-même. Il habite dans le ciel, d'où il régit tout l'univers. « Ils ne lui élèvent ni temples ni statues, c'est l'Être immatériel, invisible, éternel, la volonté suprême qui a créé et qui gouverne toutes choses<sup>6</sup>.

Les Hottentôts, les grands et les petits Namaquas, leurs voisins, adorent un Dieu créateur de tout ce qui existe. C'est un être excellent, de qui l'on ne doit jamais rien craindre, disent-ils, et qui demeure fort loin au-delà de la lune. » Ils croient à l'immortalité de rame, et les Esprits, que les sorciers ont le pouvoir d'attirer, sont sa manifestation évidente (Id., t. 56, p. 81, 82).

Les Koronnas, également dans l'Afrique Australe, prétendent que les Esprits des hommes montent, par les nuages, dans d'autres mondes, où ils continuent d'exister (Id., p. 102).

Les Caffres, sans culte extérieur, sans pratique, sans prêtres, croient à l'immortalité de l'âme, aux Esprits, qu'ils nomment Schoulaya, et évoquent, dans les grandes occasions, ceux de leurs parents et de leurs amis, dont ils accueillent avec respect les révélations (Id., p. 118).

Les bandits qui se ruèrent sur l'Amérique, à la suite de Christophe Colomb, avaient pour unique objectif le pillage et le massacre des peuples inoffensifs qui l'habitaient, sans se préoccuper en rien de leurs moeurs ni de leurs croyances. Un voile assez obscur couvre donc les religions de ceux-ci, mais on en sait assez pour pouvoir assurer que partout, aujourd'hui encore, chez les Indiens de la Californie et des États-Unis, au Mexique, au Brésil, au Chili, au Pérou, nous

---

<sup>5</sup>Univers pittoresque, Océanie, t. 64. p. 166, 202, 203, 242....; t. 65, p. 34, 87, 120, 184, 185, 205, 342 ; t. 66, p. 35-37, 40-44

<sup>6</sup> Univers Pittoresque, Afrique, t. 54, p. 271, 308.

retrouvons la double croyance en un Dieu unique, ayant tout créé, résidant au ciel, mais présent partout, récompensant les bons et punissant les mauvais; en une vie future, en une âme immortelle. Ces âmes, après la mort, deviennent les Esprits, qui mêlent incessamment leur action à celle des hommes, et que certains sorciers peuvent évoquer<sup>7</sup>.

Les premiers habitants du Brésil s'appelaient Tupinambas. Non seulement les Tupinambas admettaient l'immortalité de l'âme, mais, comme plusieurs nations américaines, ils avaient à ce sujet des croyances fort déliées. Tant que l'âme dirigeait le corps elle se nommait aussitôt que la séparation s'était accomplie, elle était désignée sous le nom d'Angouère. Il y avait les génies des pensées, appelés Curupira, tandis que les âmes séparées qui pouvaient annoncer la mort étaient connues sous le nom de Maraguigana. Une des croyances les plus poétiques et les plus touchantes de ces peuples, c'était celle qui retrouvait dans le chant mélancolique d'un oiseau, un message des âmes, un avertissement salutaire des ancêtres à leurs petits neveux.

Les prêtres s'appelaient Pagés. C'étaient à la fois les devins et les médecins de ces peuples, ses voyants, ses prophètes soit que des jeûnes austères, des boissons stupéfiantes telles que le jus de tabac, ou même la fumée enivrante de certaines plantes les fissent tomber dans un état réel d'extase, ou qu'ils fussent dupes alors de leur propre imagination ; soit qu'ils eussent compris l'action qu'ils pouvaient exercer sur des esprits rêveurs et enthousiastes, ils entraient dans un état de délire prophétique, vrai chez les uns, simulé chez d'autres, dont les accès se renouvelaient fréquemment<sup>8</sup>.

Dans les années qui suivirent la révolution française, Chateaubriand visita un certain nombre de ces peuplades primitives du Nouveau Monde, dont il nous a décrit les croyances. Les danses de ces peuples sont guidées par un enfant. C'est l'enfant des songes, l'enfant qui a rêvé sous l'inspiration des bons ou des mauvais manitous. Derrière les guerriers vient le jongleur, le prophète, ou l'augure interprète des songes de l'enfant. Chaque sauvage a son manitou, comme chaque nègre a son fétiche. Loin de nier l'immortalité de l'âme, les sauvages la multiplient : ils semblent l'accorder aux âmes des bêtes, depuis l'insecte, le reptile, le poisson et l'oiseau, jusqu'au plus grand quadrupède. En effet, des peuples qui voient et qui entendent partout des Esprits doivent naturellement supposer qu'ils en portent en eux-mêmes, et que les êtres animés, compagnons de leur solitude, ont aussi leurs intelligences divines (Id., 449).

Que deviennent les Esprits des morts ?

L'auteur nous l'apprend dans quelques lignes charmantes du voyage d'Atala et de Chactas à travers les forêts américaines.

Nous passâmes, dit Chactas, auprès du tombeau d'un enfant qui servait de limites à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles, qui, désirant les douceurs de la maternité cherchaient, en entrouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs (Atala, 38).

Lors même que de telles croyances ne seraient que des rêveries sans base ni consistance, il faudrait encore les respecter, car elles développent dans le coeur humain les plus purs sentiments de fraternité, d'amour et de solidarité, qu'éteint le froid athéisme qui fait de l'homme un atome isolé, perdu, au milieu du néant de l'infini.

Elles se retrouvent jusques chez les Groenlandais, qui ne doutent pas que l'âme survive au corps, qu'elle peut vivre seule et en dehors de lui. Seulement, l'écrivain qui nous les transmet d'après

---

<sup>7</sup> Id., Amérique, t. 59, p. 18-20. — t. 60, p. 46, — t. 61, p. 12, 13, -- t. 62, p. 24, 25, — t. 63, p. 26.

<sup>8</sup> Univ. Pitt. Brésil, par Ferdinand Denis; p. 19, 20.

Crantz, l'historien du Groenland, les présente avec un esprit de dénigrement et de scepticisme qui ne pouvait entrer dans l'âme noble et poétique de l'auteur des Martyrs : lorsqu'un père de famille vient à perdre un fils, une veuve pauvre lui persuade que l'âme de cet enfant a passé dans le corps d'un des siens, dont elle a accouché depuis la mort de l'autre; alors le père superstitieux se fait un devoir d'adopter l'enfant qu'on lui propose; il prend chez lui la mère, qui dès lors devient sa proche parente, et qu'il nourrit ainsi que son enfant<sup>9</sup>. Enfin, sur les Marches et aux extrémités de l'Europe et de l'Asie, les peuples de la Finlande voyaient des Esprits partout ; chacun en possédait un en soi, qui était son âme. Il y en avait de bons et de mauvais, et leurs médecins reconnaissaient les maladies pendant des extases naturelles ou provoquées, qui les mettaient en rapport avec les Esprits<sup>10</sup>.

Résumons en disant que partout, même chez les peuples enfants, nous retrouvons les procédés du magnétisme, que nous croyons avoir découvert hier, et dont nos savants n'ont pas encore pu constater la réalité. Ceux qui ne veulent pas voir les faits, peuvent-ils comprendre les théories ? Quoiqu'il en soit, si nous remontons dans le passé jusqu'à l'enfance du monde, jusqu'à ces peuples que nous pouvons appeler préhistoriques, puisqu'ils n'ont d'annales que celles que nous leur avons reconstituées, nous trouvons déjà l'âme sous son triple aspect : elle vit, elle a vécu, elle vivra. Ame pendant la vie mondaine et alors qu'elle anime le corps (anima), elle est esprit (spiritus), souffle léger qui voltige dans l'espace pendant son existence transmondaine. La vie est partout, le vide n'existe plus, puisqu'il est peuplé comme la terre, et l'univers est bien près de reconquérir son unité. Le prétendu vide n'est plus que les pores qui séparent les mondes que la grande loi de l'attraction rapproche, unit, maintient en équilibre au sein d'une harmonie merveilleuse, de même que le granit le plus solide, le plus épais à nos yeux n'est qu'un agrégat de molécules séparées par des pores imperceptibles, et reliées entre elles par cette même loi d'attraction qui régit l'ensemble de la création de Dieu.

C'est ce que l'étude attentive des religions et des philosophies plus scientifiques va nous démontrer d'une façon évidente.

---

<sup>9</sup> Frédéric Lacroix. Univ. Pitt. Régions circumpolaires, t. 61, 3Q7.

<sup>10</sup> Lenormand, La Magie chez les Chaldéens, I, 218, 234, passion.

## Chapitre 2 - Les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens

Les religions anciennes primitives s'expliquent par les sciences physiques et naturelles. Chaque individu, chaque peuple traduit à sa manière l'impression profonde qu'il ressent en contemplant l'univers. D'abord ils s'arrêtent aux effets, il faut qu'ils soient plus avancés pour s'élever jusqu'à la cause intelligente et suprême. C'est l'origine et le développement du sentiment religieux. Aussi la mythologie est-elle l'histoire emblématique ou allégorique de la nature et de ses agents. On donne des noms aux phénomènes que l'on observe, et de ces noms on fait des dieux, Nomina, Numina. Bien que les Egyptiens revendiquent l'honneur de s'être adonné les premiers à l'étude de la philosophie, les Chaldéens, peuplade de la Babylonie méridionale, paraissent les avoir devancés dans l'analyse des rapports de l'homme avec Dieu, le ciel, la nature et lui-même. Vraies ou fausses, leurs idées pesèrent d'un poids considérable sur celles des autres nations. Grâce aux loisirs que fait la culture pastorale à ceux qui s'y appliquent, les bergers Chaldéens, errants sous un ciel pur et qui ne connaît pas les nuages, durent se livrer à l'observation des astres, de même que les Egyptiens, dont les inondations du Nil confondaient chaque année les champs, se virent forcés, pour en retrouver la mesure et les limites, de se livrer d'une façon toute particulière à la géométrie.

Suivant les Chaldéens, la nature, créant incessamment par l'union et la conjonction des étoiles, qui consumaient entre elles de mystérieux hymens, était mue par l'âme du monde, qui établit une correspondance intime entre toutes ses parties au milieu desquelles elle circule, par cette âme universelle dont nous-mêmes ne sommes que des émanations et des démembrements partiels, théorie à laquelle Pythagore et Platon devaient donner plus tard de magnifiques développements. Toutefois, si le Sabéisme enseignait au peuple le culte des astres, les sages, les savants et les prêtres se contentaient d'y placer les Esprits, ou dieux de second ordre, qui en dirigeaient les diverses révolutions mais pour eux, ils reconnaissaient un Dieu souverain, unique, auteur de toutes choses, lequel avait établi cette harmonie splendide qui relie entre elles les diverses parties de l'univers<sup>11</sup>. Il commençait donc à y avoir deux religions parallèles, l'une grossière, pour le peuple, l'autre plus relevée, plus noble, plus intelligente, pour les lettrés et pour les classes privilégiées. Bérose, contemporain d'Alexandre, et auteur d'une histoire de Chaldée dont Flavius Josèphe, Eusèbe, et quelques autres écrivains nous ont transmis des fragments, était prêtre de ce Dieu, à Babylone nous savons par lui qu'il s'appelait &lus, et qu'il avait débrouillé le chaos qui couvrait le monde.

Hérodote ne nous apprend que peu de choses sur les Chaldéens. Clésias, et après lui Diodore de Sicile sont plus explicites, et voici ce qu'en dit ce dernier<sup>12</sup> : les Chaldéens sont les plus anciens des Babyloniens ; ils forment dans l'état une classe semblable à celle des prêtres en Egypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent leur vie à méditer les questions philosophiques, et se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire, et font des prédictions sur l'avenir ; ils essaient de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements. Ils enseignent que le monde est éternel de sa nature ; qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin. Selon leur philosophie, l'ordre, l'arrangement de la matière sont dus à une

---

<sup>11</sup> Encyclopédie de Diderot, V. Chaldéens. — Dupuis Origine de tous les cultes, t. 1, p. 268.

<sup>12</sup> Trad. de Ferdinand Hafer, t. 1, p. 144 et suiv.

providence divine ; rien de ce qui s'observe au ciel n'est l'effet du hasard; tout s'accomplit par la volonté immuable et souveraine des dieux. Ayant observé les astres depuis les temps les plus reculés, ils en connaissent exactement le cours et l'influence sur les hommes, et prédisent à tout le monde l'avenir. La doctrine qui est selon eux la plus importante concerne le mouvement de cinq astres que nous appelons planètes, et que les Chaldéens nomment interprètes. Les astres influent beaucoup sur la naissance des hommes, et décident du bon ou du mauvais destin. C'est pourquoi les observateurs y lisent l'avenir. Ils ont ainsi fait, disent-ils, des prédictions à un grand nombre de rois, entre autres au vainqueur de Darius, Alexandre, et aux rois Antigone et Seleucus Nicator, prédictions qui paraissent, toutes avoir été accomplies. Ils prédisent aussi aux particuliers les choses qui doivent leur arriver, et cela avec une précision telle que ceux qui en ont fait l'essai en sont frappés d'admiration, et regardent la science de ces astrologues comme quelque chose de divin. En dehors du cercle zodiacal, ils déterminent la position de vingt-quatre étoiles, dont une moitié est au nord, et l'autre au sud ; ils les appellent juges de l'univers. Les étoiles visibles sont affectées aux êtres vivants, les étoiles invisibles aux morts...

Il est cependant difficile de croire au nombre d'années pendant lequel le collège des Chaldéens aurait enseigné la science de l'univers car depuis leurs premières observations astronomiques jusqu'à l'invasion d'Alexandre, ils ne comptent pas moins de quatre cent soixante-treize mille ans...

L'assyriologie est une science encore en son berceau. Déjà cependant on épelle l'écriture cunéiforme, et nous en savons plus aujourd'hui sur ces peuples mystérieux que ne le pouvaient faire ceux que nous appelons les anciens, mais qui, relativement à nous, ne sont que les enfants. Ils bégayaient à peine les sciences que nous parions. Aussi pouvons-nous ajouter beaucoup de choses à celles qu'ils nous ont transmises.

C'est également un fait tout moderne, que la séparation de l'astronomie d'avec l'astrologie, et le point de départ des religions anté-iraniennes est un naturalisme démonologique dont elles seront longtemps avant de se dégager. Chez les Chaldéens, comme en Perse et en Egypte, la science de la nature devient la religion même. La magie et l'astrologie en sont les deux branches principales, et les phénomènes physiques de la nature ne sont que le résultat de l'incessante intervention des Dieux et des Esprits qui la remplissent<sup>13</sup>.

La théologie se confond avec l'astrologie ; les temples deviennent des observatoires, et l'on voit s'élever la tour de Babel ou de Babylone. Les prêtres, les mages, interprètent les songes, et sans doute les provoquent par des procédés dont ils se réservent le secret<sup>14</sup>. Ils croient qu'une étoile se détache du ciel et apparaît pour annoncer la naissance d'un roi, d'un personnage important, croyances qui pénètrent jusqu'en Judée. Ils peuplent le monde d'Esprits et multiplient les talismans, les amulettes pour éloigner les mauvais. Enfin, ils donnent leur nom à la magie, science qui, selon eux, permet, au moyen de certains rites et de certaines paroles, de se mettre en communication avec le monde des Esprits. L'Egypte et elle l'enseigneront à la Perse, à la Judée, à l'Arabie, à la Grèce, à Rome, qui nous la transmettrons à leur tour.

On rencontre dans les inscriptions cunéiformes de nombreuses formules d'incantations dépréciatoires destinées à écarter les mauvais Esprits. Toute maladie est un châtement infligé par eux. Les prières peuvent donc les apaiser, on peut, par elles, chasser le mauvais Esprit pour le remplacer par un bon et guérir ainsi le malade<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> ) Fr. Lenormand, 48.

<sup>14</sup> A. Maury, 25.

<sup>15</sup> Lenormand, 32, 33, 167

Dans ces conjurations gravées sur la pierre, on voit apparaître le nombre fatidique sept, qui jouera un si grand rôle dans toutes les religions qui vont suivre. Les sept Dieux du vaste ciel, les sept Dieux de la vaste terre, les sept Dieux des sphères ignées, les sept Dieux des légions célestes, les sept Dieux malfaisants, les sept Dieux du ciel, les sept Dieux de la terre (Id. 17). Les Maskims, démons souterrains, sont également au nombre de sept, et dans les exorcismes, on ne les épargne pas. Les sept ! Les sept ! au plus profond de l'abîme des sept, abomination du ciel, les sept, se cachant au plus profond de l'abîme et dans les entrailles de la terre, ni mâles ni femelles, eux, captifs étendus, n'ayant pas d'épouses, ne produisant pas d'enfants, ne connaissant ni l'ordre, ni le bien, n'écoutant pas la prière, vermine qui se cache dans la montagne, ennemis du Dieu Ea, ravageurs des dieux, fauteurs de troubles, prépotents par la violence, les agents d'inimitié, Esprit du ciel, souviens-t-en, Esprit de la terre, souviens-t-en (Id., 18).

Ea, c'est la divinité suprême, et pour que les hommes puissent espérer de faire monter jusqu'à elle leurs prières, ils ont besoin d'un intermédiaire, d'un médiateur, qui est son fils, Silik-Moulou-Khi. Les Chaldéens paraissent avoir eu pour disciples les Babyloniens et les Assyriens, mais, en passant par les mains de ceux-ci, la religion prit un caractère plus scientifique, plus net, mieux arrêté. Du Dieu suprême, les prêtres font une sorte de Dieu monde, dont les phénomènes naturels sont les manifestations. Éce s'appelle Ylou, Dieu. A côté de lui est Anou, puis Nouah, l'intelligence, le Verbe, qui anime la matière et la rend féconde, qui pénètre l'univers, la dirige et la fait vivre, en même temps le roi de l'élément humide, en un mot l'Esprit porté sur les eaux. (Id., 105).

Les Esprits, qui avaient été les seuls Dieux à l'origine, tombent décidément au second rang, sont mieux connus, mieux définis, deviennent les chœurs d'anges, les Igili, esprits célestes, Anounaki, esprits terrestres. On reconnaît, en outre, quatre classes de démons, ou génies protecteurs : Sed, taureaux à face humaine ; Lamas, lions à têtes d'hommes; Oustour, d'apparence entièrement humaine; Nattig, à tête d'aigle. Nous les retrouvons en Judée, où Ezéchiel leur fera supporter le trône de l'Eternel<sup>16</sup>. En attendant, on les voit figurer à la porte des palais des rois d'Assyrie, qu'ils protègent en qualité d'Esprits bienfaisants.

On continue à reconnaître de mauvais génies à côté des bons, et déjà se dessine vaguement le Dualisme, que Zoroastre formulera plus nettement chez les Perses.

Il s'accomplit alors, dans les religions Euphratico-Syriennes, une évolution sacerdotale que l'on peut comparer à celle que nous aurons à relever pour les Brahmanes dans les vieilles religions védiques. Les prêtres magiciens, chargés plus spécialement des rapports avec les Esprits, occupèrent un rang inférieur dans le corps sacerdotal.

La Bible babylonienne a son déluge, dont elle lègue la tradition à toutes les religions postérieures. Le patriarche Xisuthros a mérité de devenir immortel. Le roi Yzdoubar lui demande comment il a conquis cette faveur. Xisuthros lui raconte qu'il avait été averti que les grands dieux, voulant détruire les pécheurs, lui commandèrent de construire un vaste navire où il se retirerait avec sa famille, et les semences de vie. Il obéit, entra dans le vaisseau dont il ferma les portes. Alors, dit-il, les Esprits amenèrent la destruction dans leur gloire ils balayèrent la terre : l'inondation de Voul atteignit le ciel; la terre brillante fut changée en un abîme... Cela détruisit toute vie de la face de la terre... Six jours et six nuits passèrent, le vent, la tempête et l'orage surmontèrent tout. Le septième jour, dans sa course se calma l'orage, et toute la tempête qui avait détruit comme un tremblement de terre s'apaisa. Il fit sécher la terre, et le vent et la tempête finirent... La montagne

---

<sup>16</sup> Ezéchiel, ch. I. v. 10; ch. X, v. 41.

de Nizir arrêta le vaisseau, et il ne put passer au-dessus... Le septième jour..., j'envoyai dehors une colombe et elle partit. La colombe alla et chercha, et une place de repos elle ne trouva pas, et elle revint : j'envoyai dehors un corbeau, et il partit. Le corbeau alla et les corps sur les eaux il vit, et il les mangea ; il nagea et erra au loin, et ne revint pas. J'envoyai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation ; j'élevai un autel sur le pic de la montagne<sup>17</sup>.

On le voit, les prêtres de la Chaldée avaient abattu depuis bien longtemps l'arbre dans lequel Moïse devait débiter les planches de l'arche de Noé (peut-être Nouah, l'Esprit porté par les eaux), et sur ce point comme sur tant d'autres, le mythe hébraïque ne présente pas les caractères d'une invention originale. Ainsi les peuples de race Sémitique, qui parlaient des dialectes analogues, se transmettaient leurs légendes, que le vulgaire acceptait d'autant plus volontiers qu'elles étaient plus merveilleuses.

Les Assyriens avaient aussi leur enfer, pays immuable qui a sept portes et compte sept cercles différents ; c'est le Mat-La-Nakir, sombre séjour qui deviendra le Schéol des Hébreux. Il coulait une source de vie, défendue par des Esprits redoutables. Ainsi Moïse placera des chérubs à la porte du Paradis. Quiconque buvait des eaux de cette source revenait à l'existence. Ils croyaient d'ailleurs à une résurrection finale.

Au milieu de beaucoup de folles rêveries, d'illusions étranges et de grossières erreurs, il y a cependant, dans tout cela, bien des choses à retenir : Eternité de l'univers, dans le passé aussi bien que dans l'avenir; antiquité extrême de notre terre; action et réaction, correspondance des astres entre eux; les uns sont le séjour des vivants, les autres de ceux que nous appelons les morts; il y a un Dieu unique, mais sériaire, en quelque sorte, c'est-à-dire que, pour que l'intervalle ne soit pas trop grand entre le Créateur et sa créature, et afin que la série ne soit pas interrompue, il existe des êtres intermédiaires, un médiateur et des Esprits entre lui et nous ; l'avenir n'est pas un champ absolument interdit à nos études, et quelques êtres privilégiés, doués d'une sorte de seconde vue, d'une intuition prodigieuse, d'un esprit d'observation, (l'une sagacité extrême, peuvent parfois y jeter des regards investigateurs.

---

<sup>17</sup> Traduction de George Smith. V. feuilleton du Bien public, 8 sept. 1874.

## Chapitre 3 - L'Inde

### *Le Brahmanisme*

C'est à l'antiquité de sa civilisation, à la supériorité de ses sciences, de sa philosophie, de ses croyances religieuses, qui, dans leur majestueuse unité et leur grandeur primitive, semblent avoir embrassé, comme dans une vaste formule, tous les cultes acceptés depuis par les autres peuples, que l'Inde dû l'honneur et la misère de se voir visitée par les hommes avides de sagesse et par les conquérants insatiables de sanglante renommée. Cette religion, cette philosophie et ces sciences sont consignées dans le code de lois qui porte le nom de Manou, que l'on doit faire remonter au moins au IXe siècle avant Jésus-Christ, et il tire lui-même son origine des quatre livres des Védas, recueil de prières et d'hymnes écrits à diverses époques par des auteurs différents, mais réunis ensemble sous leur forme actuelle vers le rive siècle avant notre ère.

Les Védas, base et fondement des religions de l'Inde, sont écrits en vieille langue sanscrite. Ils n'affectent point la prétention d'être le produit d'une révélation supérieure, les hymnes védiques sont unanimes au contraire à désigner par leurs noms les poètes, les penseurs, les philosophes qui furent les fondateurs ou les réformateurs des rites sacrés. Ces voyants des anciens temps, ou Rishis, ces hommes divins se déclarent individuellement les auteurs de la conception des dieux, de la métaphysique religieuse, au milieu de laquelle ils s'efforcent d'apporter quelque lumière. La voûte céleste les frappe tout d'abord d'admiration. En sanscrit le ciel lumineux s'appelle Dyaus, Zeus, Théos, Deus, Dieu. Le nom est le même, comme plus tard nous allons voir les religions découler toutes l'une de l'autre<sup>18</sup>.

On sait que dans les temps préhistoriques, plusieurs courants humains descendirent les hauts plateaux de l'Asie pour aller féconder le inonde en lui infusant un sang plus généreux. Il y eut la grande famille aryenne, ou indo-européenne, la famille sémitique et la famille touranienne. Disons tout de suite que le sanscrit, le slave, le celtique, le grec, le latin, et toutes les langues qui en dérivent, sont aryennes que les idiomes de la Judée, de l'Arabie, de la Phénicie, de Carthage, de la Babylonie, de l'Assyrie, sont sémites qu'enfin ceux du reste de l'Asie, le Tongans, le Mongol, le Turc, le Samoyède, le Finnois, les dialectes de Siam, des îles Malaises, du Tibet, de l'Inde méridionale, appartiennent au troisième groupe de langues.

Ajoutons que quelques Aryas se dirigèrent vers le Sud-Ouest, et furent les Iraniens, c'est-à-dire les Mèdes et les Perses.

Lorsqu'ils habitaient encore les vallées de l'Oxus, les anciens Aryas avaient remarqué trois choses, trois principes, trois phénomènes : le mouvement, la vie, la pensée. Le mouvement vient de la chaleur, et l'engendre à son tour : c'est Varouna, le père, et le ciel est sa demeure. La vie n'existe pas sans chaleur, elle se manifeste par le mouvement ; c'est le feu, Agni, ou le fils ; le premier est le feu céleste, le second le feu d'ici-bas, engendré par le premier. Ils ont besoin l'un et l'autre pour se manifester, de l'air mis en mouvement : c'est Indra, le vent, le souffle, qui pénètre tous les êtres qui respirent pour y maintenir la vie.

Voici donc la Trimourti, la première triade ou trinité aryenne, dont nous retrouverons des traces chez tous les peuples parmi lesquels s'est infusé plus ou moins de sang aryen ; Dyaus, Dieu le Père ; Agni, le Fils, Indra, le souffle, l'Esprit.

---

<sup>18</sup> Émile Burnouf, La science des religions, 183, 10



Toutefois, dans leur pensée, cette trinité n'était point incompatible avec l'unité primordiale. Le monothéisme est et demeure le point de départ de la religion des Indous, et la base fondamentale des Védas. Il n'y a en vérité, répètent souvent les livres sacrés, qu'un seul Dieu, l'esprit suprême, le Seigneur de l'univers et dont l'univers est l'ouvrage.

Les principales manifestations, ou créations de ce Dieu unique furent Brahma, Vichnou, et Siva, qui constituent la seconde forme de la trinité indoue, laquelle ne détruit pas davantage l'unité divine. Ainsi, dans le Bhâgavata Pourâna, un ascète s'adresse à tous les trois, et leur demande lequel est le premier parmi eux. Ils lui répondent : apprends, ô pénitent, qu'il n'y a point de distinction réelle entre nous ce qui te semble tel n'est qu'apparent. L'être unique paraît sous trois formes, par les actes de la création, de conservation et de destruction mais il est un. Adresser son culte à une de ses formes, c'est l'adresser aux trois ou au seul Dieu suprême.

Chacun d'eux a sa femme, déesse assise à ses côtés. Ce sont Saraswati, Lackmi et Parvati. Enfin au-dessous de Brahma, de Vichnou, et de Siva viennent se placer des divinités inférieures : Prithiva, Dieu de la terre, Varouna, des eaux, Pavahna, du vent; Câma, de l'amour; Yama, le juge redoutable des morts, Dherma, le dieu de la justice; Cartikeia, de la guerre, Couvera, des richesses...

En outre, entre Dieu et l'homme, l'espace est peuplé d'esprits intermédiaires, d'âmes non encore incarnées, de génies bons ou mauvais, d'êtres aériens classés hiérarchiquement, qui exercent des influences différentes sur les affaires de ce monde, peuvent se manifester, parler ; se faire voir même à l'appel de certains évocateurs privilégiés.

On le voit, le monothéisme que les Védas enseignaient à l'origine s'est vu débordé peu à peu par l'idolâtrie la plus grossière, par le polythéisme le plus insensé ; aussi les brahmanes orthodoxes, pour sauver le principe, en sont-ils réduits à dire que ce ne sont là que les formes diverses, les attributs d'un Dieu suprême et unique, ou les représentations des astres, des éléments, ou de simples idées abstraites.

Un trait singulièrement bizarre de la religion des Indous, c'est que toute création ne dure que pendant une certaine période de temps, et que les dieux eux-mêmes n'ont qu'une existence limitée. A la fin d'un cycle, et il est vrai de dire que chacun d'eux est d'une durée prodigieuse, l'univers cesse d'exister. La trinité avec les dieux secondaires, s'éteignent et disparaissent, et la grande Cause première reste seule, endormie, immobile sur les mondes détruits. La force divine se retire, Brahma est abîmé dans l'essence suprême, tout le système s'évanouit.

Après une autre série de siècles de repos, la Cause première exerce de nouveau son pouvoir, et toute la création se réveille enfin de son long sommeil pour renaître à la vie avec tous les êtres divins et humains. Ces suspensions d'existence, cette mort à terme des créations, que doivent suivre des renaissances nouvelles, reviennent périodiquement à ces intervalles d'une merveilleuse longueur.

Une idée juste, un emblème saisissant, se cachent derrière cette fable. C'est que Dieu est incessamment actif et qu'il crée sans cesse ; c'est que toute planète a commencé, s'est développée, perfectionnée, peuplée d'êtres plus ou moins parfaits ; c'est qu'elle a vécu, enfin, et qu'elle mourra, mais pour aller renaître ailleurs et toujours, emportant avec elle les germes de tout ce qui a existé à sa surface. Car la mort n'existe pas, car le néant est impossible, et l'immense univers est un laboratoire éternellement en action, et qui ne se reposera jamais.

Tout est étroit dans l'Occident, s'écrie Michelet. La Grèce est petite, j'étouffe. La Judée est sèche ; j'halète. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. J'ai là mon immense poème (Le Ramayana), vaste comme la mer des Indes, béni, (loué du soleil, livre

d'harmonie divine où rien ne fait dissonance. Une aimable paix y règne, et même au milieu des combats, une douceur infinie, une fraternité sans bornes qui s'étend à tout ce qui vit, un océan (sans fond ni rive) d'amour, de pitié, de clémence. J'ai trouvé ce que je cherchais, la Bible de la bonté<sup>19</sup>.

Les dieux du panthéon indou ont subi tous des incarnations nombreuses, et principalement Vichnou, qui, revenant d'âge en âge pour protéger les bons et renverser les méchants, peut dire, avec le Dieu des chrétiens : je suis la résurrection et la vie ! » Aussi Vichnou a-t-il remplacé les deux autres personnes de la trinité védique, dans la dévotion extérieure, comme Jésus efface Jéhovah le Père, et rejette le Saint-Esprit dans l'ombre. La métempsycose est la conséquence logique de la réincarnation des dieux, les hommes ne meurent que pour renaître à de nouvelles existences, des mondes rajeunis se reforment avec les débris des mondes détruits, c'est une palingénésie universelle, et lorsqu'un enfant ouvre ses yeux à la lumière, l'aïeul, prêt à descendre dans la tombe, le saisit entre ses bras et s'écrie : te voilà donc Renée, ô mon âme, pour te rendormir de nouveau dans un corps mortel !

Les brahmanes enseignent donc que les âmes sont revêtues d'un corps subtil, qui, s'enfermant à son tour dans une enveloppe grossière, les accompagne dans toutes leurs transmigrations et conserve ainsi leur individualité. Elles passent alternativement d'une vie mondaine à une vie transmondaine, et entre leurs diverses apparitions sur cette terre, elles vont subir le jugement du redoutable Yama; puis, suivant leurs mérites, et d'après cette libéralité avec laquelle les Indous distribuent les maillions de siècles, jouir pendant des millions d'années d'une suprême félicité dans les cieus, ou souffrir pendant d'aussi longues années dans quelques-uns de leurs enfers. L'espérance n'est enlevée à personne, l'éternité ne dépend plus de quelques jours passés sur la terre ; Dieu juste est en même temps miséricordieux, il mesure sa sévérité à la faiblesse de la créature telle qu'il l'a faite, de sorte qu'après des siècles d'expiation et de nombreuses transmigrations, le plus grand coupable peut racheter ses fautes par ses vertus, remonter peu à peu dans l'échelle des êtres, et arriver enfin à cette félicité infinie du paradis indou, à l'absorption de son âme dans l'âme universelle, dans le sein de Dieu.

Certes de telles doctrines, au milieu des trésors desquelles Pythagore et les écoles philosophiques de la Grèce et de l'Italie viendront plus tard puiser à pleines mains, se présentent avec une ampleur et une majesté magistrales, et, en même temps qu'elles satisfont aux ardent ambitions de l'homme, elles ne sauraient manquer d'exercer une salutaire influence sur la conduite des vivants.

Suivant Vyâsa, commentateur des Védas, qui vivait quatorze cents ans avant Jésus-Christ, Dieu est la cause omnisciente et toute puissante de l'existence, de la continuité et de la dissolution de l'univers. A la consommation des choses, tout se résoudra en lui. Il est le seul existant, et l'âme universelle.

Les âmes individuelles sont des fractions de sa substance ; elles s'en échappent comme des étincelles de la flamme, et elles retournent à lui. L'âme, en tant que partie de la divinité, est infinie, immortelle, intelligente, sensible et réelle. Elle agit par l'Être suprême, mais en conformité à ses résolutions antérieures et celles-ci ont été produites par une série de causes qui remontent en arrière jusqu'à l'infini.

Dans la mort, l'âme quitte le corps matériel alors elle se rend dans la Lune, elle s'y enferme dans un corps aqueux, tombe en pluie, est absorbée dans un végétal, et de là se convertit, par le travail

---

<sup>19</sup> Michelet, la Bible de l'humanité, 2.

de la nutrition, en un embryon du règne animal<sup>20</sup>.

On sait que la société organisée par le législateur Manou, divise l'humanité en quatre castes infranchissables : sacerdotale, militaire, industrielle et servile, (Brahmanes, Kshàtrya, Vaiçya et Çoudra), au-dessous de laquelle rampe celle des Parias, réputée infâme par toutes les autres, qui refusent d'avoir avec elle aucune communication. Mais grâce au dogme de la transmigration, il n'y a ni arbitraire, ni injustice dans la distribution des destinées. Tous les maux physiques ou moraux qui affligent l'humanité ne sont que la conséquence inévitable des péchés commis dans une existence antérieure... La distribution des êtres en Dieux, hommes et créatures inférieures, celle des hommes en diverses castes, est fondée sur le même principe. Etre né dans un degré plus ou moins élevé de l'échelle des êtres n'est pas l'effet du hasard ni d'une fatalité purement physique, ni de la volonté souveraine d'un Dieu tout puissant, mais la conséquence des mérites qu'on s'est acquis ou des fautes qu'on a commises dans une existence précédente<sup>21</sup>.

Ainsi Dieu se trouve justifié. L'homme devenu son propre justicier, peut; par ses crimes, se faire descendre dans le corps d'un misérable Paria, et jusque dans celui des animaux, des plantes même tombe d'autant plus bas qu'il s'est rendu plus coupable, et ces incarnations se prolongent jusqu'à ce qu'enfin, purifiée par ses souffrances courageusement supportées, l'âme mérite d'être absorbée et confondue dans l'existence suprême.

Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité, a dit Lamartine. Aucun système, aucune doctrine religieuse ne fait mieux comprendre cette Unité divine et rigoureuse, qui relie en un tout harmonieux la nature, les animaux, ces frères inférieurs, les hommes et les dieux. Il n'y a, pour les Indous, ni morts, ni vivants. Il n'existe qu'un état unique, durant lequel s'accomplissent les vies successives. Aussi ne connaissent-ils ni enfer, ni paradis, ou du moins ils restent toujours grands ouverts.

L'homme de la caste sacerdotale, le Brahmane, est le chef de tous les êtres créés, le monde et tout ce qu'il renferme lui appartient c'est à lui que les autres mortels doivent de • conserver la vie; par ses imprécations toutes puissantes, il peut faire périr un roi, avec ses troupes, ses éléphants, ses chevaux et ses chars de guerre; il peut même créer d'autres mondes; sa puissance va jusqu'à pouvoir donner la vie à de nouveaux dieux. Le Brahmane doit être traité avec plus de respect qu'un roi. Sa vie et sa personne sont protégées en ce monde par les lois les plus sévères, et dans l'autre par la menace des châtiments les plus terribles. La peine capitale ne peut lui être appliquée, même pour les plus grands crimes (De Jancigny, 163).

On le voit, les Brahmanes se firent une part qui rappelle celle de l'Eglise au beau temps de Grégoire VII, d'innocent III et de Boniface VIII. Hâtons-nous de dire qu'ils n'en abusent pas, et qu'ils se montrent assez fidèles observateurs de la loi qui leur prescrit une vie d'études laborieuses, de retraite et d'austérités.

Je disais tout à l'heure que les religions devaient être perfectibles, et soumises, comme tout le reste, à la grande loi du progrès. Par une fatalité singulière, elles ont cédé à une tendance opposée, et ont vu diminuer leur pureté primitive sous l'influence fatale des prêtres, toujours beaucoup plus préoccupés de leurs intérêts que de ceux de la divinité. On dirait d'une admirable statue du marbre le plus immaculé, sortie presque parfaite des mains du sculpteur qui l'a conçue dans sa pensée, et, sous le feu de l'inspiration d'en haut, tirée du bloc grossier au milieu duquel elle n'existait pas même. Le temps fait son oeuvre patiente de destruction, il use les arêtes harmonieuses, les pluies noircissent sa blancheur, les vents déposent dans tous les creux une fine

---

<sup>20</sup> L'Inde, par A. D. de Jancigny, p. 210.

<sup>21</sup> F. Fillon, Science de: religions.

couche de poussière, les mousses, les lichens s'y développent, les insectes parasites y pullulent, les oiseaux du ciel s'y reposent et y ajoutent leurs immondices, les animaux de la terre grattent à sa base pour y enfouir leurs déjections, les ronces croissent à l'envi sur ce sol engraisé de la corruption, elles enlacent la noble image, qui disparaît presque sous tant d'injures accumulées.

On peut affirmer que le Brahmanisme a succombé sous le nombre de ses prêtres. Chacun pour ajouter à son importance personnelle, a voulu se faire le chapelain de sa petite chapelle, créer son Dieu, pour l'exploiter habilement à son profit. De l'adoration de la Divinité, ils tombèrent dans celle de l'homme. Les héros, les grands personnages, tout fut placé au ciel, si bien que quelques auteurs, avec cet esprit d'exagération naturel aux écrivains religieux en général, et aux auteurs indous en particulier, portent à 330 millions le personnel de leur panthéon. (Id. p. 191). Grâce à cet émiettement à outrance de la puissance divine, l'Inde est devenue là terre classique et privilégiée des temples, des églises, des pagodes, des niches, des mausolées, des pèlerinages, des processions, des idoles, des sectes sans nombre, et des religieux, par suite, les bonnes oeuvres, la vie honnête et sévère, l'observance de la loi des Védas ont été remplacées par des pratiques et des formes extérieures, et le côté matériel de la religion a fini par étouffer son côté spirituel.

### *Le Bouddhisme*

Qu'un homme, né dans le peuple, ayant souffert de ses souffrances ou ayant vu les siens en souffrir sous ses yeux, consacre son existence toute entière au soulagement de ses frères et sacrifie sa vie même dans l'accomplissement de la mission qu'il s'est imposée, il présente sans nul doute un noble et beau spectacle, qu'à la gloire de l'humanité plusieurs ont donné ici-bas. Mais ce qui est véritablement sublime, ce qui semble dépasser les limites du dévouement le plus exalté, ce que le monde n'a vu qu'une seule fois et ne reverra sans doute jamais, c'est la charité prodigieuse, immense, poussée presque jusqu'à la folie, que sut prêcher et pratiquer à la fois le fils d'un roi puissant, celui que l'on a nommé le Bouddha, c'est-à-dire le savant, le sage, le philosophe par excellence.

Six ou sept cents avant Jésus-Christ, le royaume de Kapilavastou avait pour souverain un prince doué de toutes les vertus, nommé Çouddhâdana, de la famille des Çakyas et descendant de la grande race solaire des Gôtamites. Son épouse, également fille de roi, avait reçu en partage une si merveilleuse beauté, qu'à son nom de Dévî, on avait ajouté le surnom poétique de Maya, l'Illusion. Il leur naquit un fils, vertueux comme son père, beau comme sa mère, que l'on nomma Siddhârta, et qui, plus tard, fut désigné sous l'appellation de Çàkyamouni, ou le moine des Çâkvas, le solitaire.

Lorsque, plus tard, la légende s'empara de la vie de cet homme divin pour la gêner sous le prétexte de l'embellir, elle prétendit que le père de Bouddha ne consumma pas le mariage, et que Maya, demeurée vierge, le conçut par l'influence divine.

A vingt ans, lorsqu'il fallut songer à le marier, il conquit sur cinq cents rivaux, dans une lutte qui mit en évidence des mérites que sa modestie n'avait pas permis de soupçonner, l'amour de la belle Gôpa, qui fut déclarée sa première épouse.

Certes, jamais la vie n'ouvrit devant les désirs d'un mortel d'aussi brillants horizons. Le bonheur se multipliait sous chacun de ses pas, et, puissant en même temps que vertueux, il lui était facile de semer autour de lui assez de bien pendant son passage sur cette terre, pour être certain de mériter les félicités promises à ceux qui ont bien vécu, et pour obtenir ensuite une transmigration digne de satisfaire les plus nobles ambitions.

Oui, cela, sans doute, était suffisant pour lui : mais les autres !... Quelle vie était la leur !... Quels

périls, quels écueils, quelles misères Sans compter l'inévitable cortège des maladies, la vieillesse, les affres du trépasement, la douleur de ceux qui entourent le lit des moribonds ! Et puis, falloir recommencer tout cela. Renaître, renaître, sans cesse, sans pouvoir échapper à cette nécessité effroyable, sans être assuré même de ne pas déchoir encore, de ne pas rouler, écrasé sous le poids de ce rocher de Sisyphe qu'il fallait chasser incessamment et péniblement devant soi !

Des voix mystérieuses parlaient en lui, l'avertissant que le temps était arrivé de commencer son apostolat. S'arrachant donc aux honneurs du rang suprême, à l'affection de son père, aux caresses de sa jeune épouse, il descendit les marches du palais des rois ses ancêtres, se dépouilla de ses riches vêtements, coupa sa longue chevelure, signe distinctif de sa caste, et, couvrant son corps des haillons du mendiant, il se soumit, pendant de longues années de méditation, à une vie d'ascétisme féroce, implacable, pour dompter les passions rebelles qui, le rattachant à lui-même, s'opposaient à ce qu'il travaillât tout entier au salut du monde, et qu'il ne respirât plus que pour se dévoiler à ses frères.

Bien que les Brahmanes comptent parmi le petit nombre des prêtres qui ne poussent pas l'intolérance jusqu'au mépris de la vie de leurs adversaires, on doit penser qu'ils n'épargnèrent à Çâkyamouni ni les pièges ni les menaces.

Mais grâce à la protection des rois, il put échapper au martyre et poursuivre le cours de ses prédications. Il mourut plein de jours, à l'âge de quatre-vingts ans, après une existence qui peut être présentée comme le modèle le plus parfait de toutes les vertus poussées jusqu'à l'héroïsme, et après avoir révélé au monde une morale d'une pureté inattaquable.

Il ne tenait qu'à lui de se faire Dieu. Il sut échapper à cette tentation. Descendu volontairement du trône légitime de son père, il ne voulut pas usurper celui de l'Eternel.

Qu'est-ce, au vrai, que le Nirvâna, but suprême présenté par Çâkyamouni à ses sectateurs ? On a prétendu que c'était l'anéantissement même de l'individu, le néant ; que pour lui il n'y avait ni Dieu, ni âme, ni immortalité, et que le fond de sa doctrine n'était pas autre chose que le plus pur et le plus complet athéisme.

Nous repoussons de toutes nos forces cette interprétation étroite. On ne fonde pas une religion sur des négations, et le Bouddhisme ne compte pas moins de 300 millions d'adeptes, répandus dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Océanie. Le savant auteur des Essais sur l'histoire des religions, Max Müller, a dit avec raison, en parlant du Bouddhisme : ce code moral en lui-même, est un des plus parfaits que le monde ait jamais connus<sup>22</sup> et un écrivain français non moins célèbre, M. Taine, n'a pas rendu à l'oeuvre de Çakyamouni une justice moins éclatante en constatant que, partout où cette religion a été prêchée : elle a civilisé les peuples féroces auxquels elle s'adressait : si, dit-il, en ramassait comme autant de gouttes d'eau dans un vase tout ce qu'il y a maintenant de bienveillance et d'humanité dans la vie civile et domestique de l'Asie, c'est le bon fleuve bouddhique qui en fournirait la meilleure part<sup>23</sup>.

Ce serait faire trop beau jeu à l'athéisme que de lui attribuer de tels mérites et de pareils effets, auxquels les plus pures et les plus élevées parmi les religions n'atteignent pas toujours. Nous préférons penser, avec un grand nombre de commentateurs, que Çâkyamouni s'est posé en simple protestant vis-à-vis des religions védiques vieilles, et qu'il a seulement prétendu réagir contre l'exagération du sacerdotisme brahmanique, qui, non content d'avoir parqué l'humanité dans les bornes étroites et infranchissables des castes, avait remplacé la morale et la pratique des vertus par des observances dévotieuses, des cérémonies, des offrandes, et des prières. Il a prêché

---

<sup>22</sup> Max Müller, Essais sur l'hist. des religions, trad. par Georges Harris, p. 318, 2e édit.

<sup>23</sup> Taine, Nouv. Ess. de [crit. et d'hist.](#), 375.

l'égalité parmi les hommes. Pour lui, le devoir est tout, la charité remplace tout, et la morale est la religion même.

Comment nierait-il l'âme, puisque sa préoccupation unique est d'éviter qu'elle renaisse Elle existe donc, indépendante de la matière. Elle ne peut donc s'anéantir, étant immatérielle.

Seulement, ici encore, il réagit contre la doctrine, ou plutôt contre l'abus des transmigrations indéfinies, et, ainsi qu'il arrive pour toutes les réactions, il va trop loin dans l'excès contraire.

Tâchons, semble-t-il dire, tâchons, par nos mérites, par la pratique rigoureuse de toutes les vertus, par l'abandonnement de toutes les joies, par la restriction absolue de tous les sens, par le renoncement à toutes les voluptés, d'atteindre, au prix d'une seule existence consacrée toute à l'unique préoccupation de bien mourir, à ce but désiré de l'union, de la communion avec Dieu, de l'absorption immédiate de l'âme individuelle dans l'essence divine.

N'est-ce donc pas là aussi le Salut éternel, idéal du Chrétien, et le Nirvâna est-il autre chose que le requies œterna que l'Eglise demande pour ses morts ?

Mais si Çakyamouni est poursuivi par la terreur de la réincarnation, il n'attaque pas le dogme de la vie cismondaine, et il admet sans conteste la transmigration des âmes dans le passé ; il est profondément convaincu qu'avant la vie mondaine, chacun en a vécu une infinité d'autres, et dans toutes les conditions, et il explique les misères de celle-ci par les crimes commis antérieurement. C'est le dogme du péché originel, mais cette fois, il ne froisse en rien l'idée que l'on doit se faire de la justice de Dieu, puisque la faute dont l'homme est châtié, il l'a commise lui-même, et il faut qu'il l'expie. Se défiant de la faiblesse humaine, et redoutant que de nouvelles fautes n'éternisent de nouvelles réincarnations vouées encore au malheur, il se borne à espérer de ne plus recommencer à vivre dans l'avenir, et à force de vertus, de mériter de s'endormir, dans le sein de Dieu.

Le Bouddha et ses disciples pratiquent le Dhyâna, ou la contemplation, l'extase, pendant laquelle l'esprit surexcité communique avec les aïeux de ceux qui ne sont plus, et qui est comme une sorte d'anticipation sur le Nirvâna, auquel il prépare et dont il est pour ainsi dire la pratique et la méthode. L'extase n'est-elle pas l'anéantissement momentané de l'individualité humaine, la substitution d'une personnalité étrangère à sa personnalité propre, et n'est-ce pas ainsi que les mystiques de toutes les religions se mettent en communication avec le 'monde des Esprits ?

Les Bouddhistes modernes n'ont jamais cru à l'anéantissement de l'être par la mort. Dans l'Asie, les Tartares appellent la terre le inonde de la patience, parce que ses habitants sont soumis à la transmigration et aux épreuves et vicissitudes qui en sont la conséquence; et les Lettres des Jésuites nous apprennent qu'au Japon, ainsi que dans les contrées du Malabar, du Calicut, du Cochin, du Balaguata, de Cambaie, de Guzarate, on admet la transmutation de l'âme, et la foi commune est que les saintes âmes peuvent apparaître aux vivants, enveloppées d'un corps aérien.

Une autre école philosophique, celle de Patanjali poursuit, comme le Bouddhisme, le but de l'absorption dans l'âme universelle, de l'union avec Dieu, par le moyen de la contemplation absorbée. Son système, auquel on a donné le nom de Yoga, ou de Yoguisme, enseigne les moyens de s'élever à cet état d'extase, et quels pouvoirs elle confère dès ce monde même. Patanjali ordonne de fréquentes et profondes méditations, pendant lesquelles il faut retenir sa respiration, amortir les sens, conserver des attitudes gênantes et difficiles. Par l'anéantissement du corps, l'esprit arrive à posséder des facultés supérieures. L'adepte acquiert ainsi la connaissance de toutes les choses actuelles, passées et futures, présentes ou éloignées ; il lit dans la pensée des autres, obtient la force de l'éléphant, le courage du lion, la vitesse du vent, il vole dans l'air, flotte sur l'eau, pénètre dans la terre, contemple l'univers d'un seul de ses regards, et jouit d'une

puissance qui ne connaît, pour ainsi dire, pas de bornes<sup>24</sup>.

Pour que la croyance en ces pouvoirs extraordinaires, surnaturels, attribués au Yoga se soit maintenue si ferme et si longtemps, puisqu'elle subsiste encore dans l'Inde, il faut nécessairement que quelques-uns des faits énoncés se soient de temps en temps réalisés peut-être par ces moyens réels, quoique irréguliers, et dont les lois ne sont pas connues, qu'on nomme l'hypnotisme et le magnétisme, auxquels le climat de l'Inde doit être un utile auxiliaire<sup>25</sup>.

Ce pouvoir transcendant du Yogui, dit aussi M. Pauthier<sup>26</sup> a tant d'analogie avec celui du magnétisme qu'il n'y a de différence que du plus ou moins d'excitations cérébrales; et l'état du Yoguisme le plus parfait est celui où l'individu arrive au plus haut degré de puissance, c'est-à-dire à l'état extatique; degré où le magnétisé et le Yogui possèdent la faculté de voir à travers les corps opaques et de deviner la pensée d'autrui; faculté que les poètes indiens attribuent à un grand nombre de leurs religieux ou anachorètes ascétiques. La philosophie ne doit pas dédaigner ces faits, anormaux, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins des faits, dus sans doute à l'action d'un élément invisible, impondérable, éminemment élastique, comme le fluide électrique, ou le fluide des corps aimantés, ou même comme la foie d'attraction et de répulsion des corps laquelle n'est que la force plus ou moins grande d'adhésion ou de séparation qui existe dans toute la nature. Le Yogui et le magnétisé, dans leur état de surexcitation cérébrale, ne diffèrent pas plus du poète et de l'orateur inspirés, que ceux-ci ne diffèrent de l'homme dont tous les organes sont dans le calme le plus parfait, l'inertie la plus complète.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil disait déjà Salomon en son temps. Les savants d'aujourd'hui, qui repoussent le magnétisme comme une nouveauté qui ne mérite pas d'attirer leur attention, ne paraissent pas même savoir qu'il est vieux comme le monde.

---

<sup>24</sup> Colebrooke, Essais sur la Philosophie des Indous, trad. par Pauthier. — A. de Jancigny, l'Inde, p. 209.

<sup>25</sup> Léon Carre, l'ancien Orient, II, p. 201.

<sup>26</sup> Note aux Essais sur la philosophie des hindous, de Colebrooke, p. 33.

## Chapitre 4 - Les Perses

Dans l'antiquité la plus reculée, la religion des Perses n'était qu'un fétichisme grossier qui peu à peu s'éleva jusqu'au Magisme, ou culte du feu, dont on peut trouver l'origine dans le Sabéisme des Chaldéens et des peuples de la Babylonie et d'Assyrie. Les conquêtes de Koroche, que nous nommons Cyrus, ayant mis fin à l'empire des Babyloniens, les mages héritèrent d'une partie du savoir et des croyances des Chaldéens, qu'ils confondirent et mêlèrent avec celles des Indous, et Silik-Moulou-Khi devint le médiateur Mithra<sup>27</sup>. On s'éloigne peu à peu du naturalisme des Védas, et la religion se spiritualise, Les astres ne sont plus que les manifestations de la puissance supérieure, et les Esprits célestes remplacent l'adoration directe des forces de la nature. Les mages introduisent l'usage des pratiques, des cérémonies et des rites, d'autant plus importants que chez tous les peuples de la race touranienne, toutes les maladies sont des possessions<sup>28</sup>.

A côté du culte de Mithra, du soleil, qui, pour le peuple, reste toujours Dieu lui-même, tandis que pour les prêtres et les philosophes, le soleil n'est plus que son séjour et son tabernacle, ils vénéraient un Dieu suprême, Zervane Akerene, le Temps Sans Bornes, l'Eternité, principe de tout, subsistant par lui-même; et deux principes secondaires, Ahoura Mazda, Ormuzd, et Angramaniou, Ahrimane, le premier, dieu de la lumière, et auteur de tout bien, le second, dieu des ténèbres, et source de tout mal. Les génies bienfaisants, les hommes, les animaux et les plantes utiles sont l'oeuvre d'Ormouzd; les mauvais Esprits, les animaux féroces, les plantes nuisibles procèdent d'Ahrimane. Ils sont en lutte incessante, et de cette lutte vient ce mélange de bien et de mal que l'on observe dans le monde.

Ennemis de tout simulacre, les Perses, à l'origine, n'avaient pas essayé de tailler des représentations de la divinité. Plus tard, sous le règne d'Artaxercès, fils de Darius Ochus, ils matérialisèrent le culte, et adorèrent des statues faites à l'image de l'homme. Le cyprès était consacré à Ormuzd. Il dut à sa forme pyramidale, qui affecte celle d'une langue de feu, emblème de lumière, de devenir sacré entre tous les végétaux. Les païens l'adoptèrent à leur tour<sup>29</sup> et après eux les chrétiens, qui le placèrent dans leurs cimetières.

Il se rencontre, dans la vie des nations comme dans celle des hommes, une heure solennelle et difficile pendant laquelle, près d'entrer dans l'adolescence, ils rejettent les traditions puérides qui avaient suffi à leur crédule enfance ; ils doutent, et hésitent sur le seuil de l'athéisme désolant. Alors, Dieu envoie sur la terre quelqu'un de ses missionnaires bénis. Après avoir étudié les théologies des autres peuples, et, en tenant compte de ses propres inspirations, celui-ci épure les croyances du vulgaire et devient le réformateur d'une religion qui, rajeunie, suffira pendant une nouvelle série de siècles, à la grande famille humaine au milieu de laquelle il parle.

Le puissant génie que l'antique langue zend appelle Zeréthcschrô, et que nous désignons sous le nom de Zoroastre, vient réformer ainsi le magisme, et raviver, en les épurant, les anciennes croyances des Perses.

On dit qu'il avait visité l'Inde, et conversé avec les Brahmanes. Dans ses heures d'extase, il entraît

---

<sup>27</sup> Lenormand, Lettres assyriologiques. 1, 103; la Magie chez les Chaldéens, 128. -- Alf. Maury, 30.

<sup>28</sup> Lenormand, la Magie, 187.

<sup>29</sup> Juxtaque antiqua cupressus Religione patrum multos servata per annos... -- Virgile - Eneid. 1. 11, v.71.



en relation avec l'Être suprême<sup>30</sup>, et opérait de nombreuses guérisons parmi la foule des malades qui se pressaient sur son passage. Le premier de ses traducteurs, Anquetil-Duperron, le défend d'avoir emprunté sa puissance au Père du Mensonge. Il recevait les instructions d'Ormouzd et des Esprits célestes, ses ministres<sup>31</sup>.

Il est bien difficile de préciser l'époque de sa naissance, car les chrétiens, auxquels il importe singulièrement qu'il soit postérieur à Moïse, qui lui a fait de si larges emprunts dans sa Genèse, le font naître cinq cent cinquante ans avant Jésus-Christ, tandis qu'Euxode, cité par Pline, recule la date de sa naissance jusqu'à cinq mille ans avant la guerre de Troie.

Quoi qu'il en soit, à trente ans, il se retira dans les montagnes solitaires, étudiant l'humanité dans lui-même, déchiffrant de son mieux les vérités éternelles écrites par une main divine au fond de la conscience de chacun de nous, invoquant Ormuzd, qui venait l'éclairer et le confirmer dans le projet qu'il nourrissait, d'enseigner aux hommes le résultat de ses études, auxquelles les révélations d'en haut ajoutaient une importance toute particulière. C'est dans cette solitude qu'il écrivit l'Avesta, c'est-à-dire la Parole vivante, qu'il ne présente pas comme une oeuvre personnelle, avertissant au contraire que sa religion était très ancienne<sup>32</sup>. Le roi Gouschtasp accueillit favorablement l'offre de son livre, qu'il fit transcrire sur cent peaux de boeufs réduites en vélin.

Philosophe et législateur, en même temps que réformateur de religion, Zoroastre nous enseigne que les Amschaspands constituaient, avec Ormuzd, les sept premiers Esprits célestes ; puis les Izeds, bons Esprits de second ordre, auxquels Ahrimane oppose les sombres légions des Darvands, des Dewes et des Daroudgs.

Le Mazdéisme, nom que l'on donne à la religion de Zoroastre, avait reçu des Indous, et enseignait le dogme de la transmigration des âmes<sup>33</sup>. En outre, d'après un livre sacré qui porte le titre de Boun-Dehesh, Zoroastre eut un fils, Çaosyâç, mais qui ne fut pas enfanté par la voie naturelle. Çaosyâç, véritable sauveur du genre humain, est venu combattre les démons qui le haïssent, rendre à ceux qui sont morts le corps et la vie, et donner le signal de la résurrection. Il apparaîtra un jour, dans toute sa gloire et sa majesté, pour procéder au renouvellement des choses, tuer les méchants démons, et communiquer aux hommes le pain de l'immortalité. Par lui les descendants de Gayo-Maratha, c'est-à-dire de l'homme primitif, de l'homme taureau, seront appelés à une nouvelle vie. Ils deviendront les purs et ne seront plus soumis aux conditions de la durée, ils régneront avec lui dans les siècles des siècles (A. Maury)...

Les Pitris des Aryas, qui seront un jour les Mânes chez les Grecs, sont en attendant, pour les Perses, les Férouers., ou Fravaschis, dont l'origine doit être cherchée dans l'adoration des âmes. Ils ne sont également que la transformation des Esprits des Chaldéens. De même que d'après les parties de l'Avesta qui ne sont pas les plus anciennes, tout homme a son a Fravaschi ; d'après les livres magiques de la Chaldée, et cette doctrine s'y trouve à chaque instant exprimée, tout homme, depuis sa naissance, a un Dieu spécial attaché à lui, son protecteur, son type spirituel qui vit en lui, ou, comme la même idée se trouve encore exprimée, un couple divin, un dieu et sa déesse, Esprits purs; car on aimait à scinder tout être surnaturel en dualité conjugale. De là une expression tant de fois multipliée : L'homme, fils de son Dieu, le roi fils de son Dieu, pour dire

---

<sup>30</sup> Il est difficile de comprendre comment les hommes, sans le secours de la révélation, ont su s'élever si haut et se rapprocher si près de la vérité. » Laboulaye, cité par G. Harris, trad. par Max Müller, 303. (Débats du 4 avril 1853.1

<sup>31</sup> Le Zend-Avesta, 3 vol. in-40-1771.-1, 2e partie, p. 27, 29, 64, 65.

<sup>32</sup> Id., P. 68

<sup>33</sup> Le Culte de Mithra, par le Dr Friedrich de Windischman, (Leipsig, 1857). — Alf. Maury, Revue Germanique du 21 août 1858

l'homme pieux, le roi pieux. Chez tous ces peuples de l'antiquité, l'on croyait tellement à l'existence des Esprits, que chez les Chaldéens, les divinités en possédaient un, distinct d'elles-mêmes, auquel on adressait ses prières. De même chez -Zoroastre, les Amschaspands, les Darvands, Ormuzd lui-même, tons possèdent un férouer, un Esprit, un dualisme, une entité séparée (Id., 127, 183).

Le Férouer est un principe mixte, une sorte de corps spirituel ou d'âme corporelle, qui, après la mort, demeure uni à l'âme qu'il protégeait déjà longtemps avant la création des hommes, s'unissant à l'un d'eux au moment de la naissance, pour le quitter à l'heure de la mort. C'est l'indispensable trait d'union entre les deux mondes, visible et invisible, matériel et immatériel. Tous les êtres doués de raison, les génies aussi bien que les hommes, sont pourvus de ce Férouer, tandis que les animaux n'ont ni âme ni Férouer. Grâce à ce dernier, les Mages n'étaient pas contraints d'admettre le dogme difficilement compréhensible de la résurrection des corps, si souvent détruits et modifiés, et dont les molécules ont appartenu tour à tour à tant d'êtres différents destinés à se les disputer au jour du réveil universel.

Ces âmes mixtes, si l'on peut ainsi parler, ces premiers modèles des êtres ont d'abord existé seuls, dès l'origine des choses, et bien avant de se voir unis aux corps qu'ils devaient animer. Ils étaient créés purs et- immortels, jusqu'au jour où le péché du premier homme introduisit la mort sur la terre<sup>34</sup>. Les Férouers subissent le jugement qui doit décider du sort des individus, ils sont, après le trépas, récompensés ou châtiés, suivant leurs oeuvres.

Au dessous de la triade composée du Temps Sans Bornes, d'Ormuzd et d'Ahrimane, le monde est donc peuplé d'Esprits, créatures intermédiaires, âmes errantes peut-être, qui, en attendant l'heure de la résurrection future, intervenaient dans les affaires humaines, cherchant à faire triompher, suivant le principe auquel ils appartenaient, tantôt le bien, tantôt le mal.

La Genèse de Zoroastre est des plus simples. Des productions du monde pur, dit-il, la première que fit Ormuzd fut le ciel ; la seconde, l'eau ; la troisième, la terre ; la quatrième, les arbres ; la cinquième, les animaux; la sixième, l'homme.

Le premier homme créé s'appelait Kaïomorts. Un couple, Meschia et sa femme Meschiané, naît de lui. Le ciel était leur patrie. Ils habitaient un lieu de délices et d'abondance ; personne n'en peut donner un pareil, dit Ormuzd à Zoroastre<sup>35</sup>. Ils ne devaient pas mourir. Ahrimane, sous la forme d'un serpent, saute de la terre dans le ciel. Ce serpent infernal avait deux pieds, n'ayant pas encore sans doute été condamné à ramper sur sa poitrine. Il les tente et les séduit. Il leur apporta des fruits qu'ils mangèrent, et par là, de cent avantages dont ils jouissaient, il ne leur en resta qu'un<sup>36</sup>.

Deux arbres s'élevaient en effet dans ce lieu de délices où se jouait, entre Ormuzd et Ahrimane, le drame terrible des destinées de l'humanité. L'un, le Hom, source de vie, qui donne l'immortalité, préside à la résurrection, fait concevoir et rendra un jour la lumière aux morts. Ahrimane crée un crapaud qui cherche à le souiller de son venin ; Ormuzd enfante dix poissons qui tournent incessamment autour de l'arbre, et cherchent à en éloigner le crapaud.

Un autre arbre s'élève encore dans le paradis de Zoroastre ; c'est celui de Toute-Semence, ou de Tout-Bien. Ce sont sans doute les fruits de ce dernier que la couleuvre, cet Ahrimane plein de mort<sup>37</sup>, fit manger au premier couple, et qui le perdit, puisqu'il introduisit la mort dans le monde, tandis qu'il n'est dit nulle part qu'il ait goûté aux fruits de l'arbre de vie, qui au contraire donnait

---

<sup>34</sup> Id., 11, 189, 193,198, 503...

<sup>35</sup> Id., 2e part, p. 263, 264

<sup>36</sup> Id. t. II, p. 351, 354, 378

<sup>37</sup> ) Id., 928

l'immortalité.

Quelle est l'utilité de ce premier arbre, et dont les pères du genre humain n'eurent pas la curiosité de manger les fruits, ce que cependant tout les invitait à faire ? La genèse brahmanique ne connaissait qu'un arbre, le Soma, que Zoroastre a dédoublé pour les besoins du dualisme qu'il introduisit dans le monde, où il devait faire un si grand chemin<sup>38</sup>.

Les deux principes se trouvent ainsi établis, voilà la lutte du bien et du mal commencée pour ne se terminer qu'avec le inonde lui-même. Les maux temporels sont la punition du péché, auquel nous sommes induits par les Dews, que les prières mettent en fuite<sup>39</sup>.

Il n'est pas de religion dans laquelle les prières jouent un aussi grand rôle que dans celle des Parses, nom que l'on donne aux disciples de Zoroastre. Elles sont commandées même pour les fonctions naturelles, pour un simple éternuement, et les châtiments de l'autre monde peuvent être rachetés par les prières des vivants<sup>40</sup>.

Si l'érudit peut trouver les origines de l'Avesta dans le Rig Veda des indous, on voit qu'il a été largement pillé à son tour par les réformateurs des autres religions, à la plupart desquels il reste supérieur sur bien des points. Les Parses ont une idée aussi juste qu'élevée de la bonté de Dieu, et quelle que puisse être la déchéance de l'être humain, il ne perd jamais l'espérance de se confondre un jour dans le sein de la divinité. Après qu'il aura été purifié, ce qui semble impliquer la nécessité d'une succession d'existences, tous ressusciteront.

Tous les hommes seront unis dans une même œuvre. Dans ce temps-là, Ormouzd ayant achevé toutes les productions, ne créera plus rien. Les morts ressuscités ne feront plus rien de servile (Id., 11, 234, 414).

La réconciliation, comme la résurrection, sera universelle. Ahrimane lui-même reviendra au bien après s'être précipité de nouveau dans les ténèbres, le corps du serpent sera brûlé dans des métaux en fusion, et s'y purifiera (Id., 169, 116).

Ainsi, chez les Parses, point d'enfer éternel. Là où Dieu est féroce, l'homme le devient par imitation. La religion de Zoroastre n'a donc rien de sombre, son Dieu n'a point fait de notre planète une vallée de larmes, il veut, dans sa bonté, que ses créatures soient heureuses dès ce monde, qu'elles se réjouissent et vivent de leur mieux ici-bas en attendant l'inévitable félicité suprême. Elle est la seule; peut-être, dans laquelle le jeûne ne soit ni méritoire, ni même permis. Le Parse, au contraire, croit honorer Ormouzd en se nourrissant bien, parce que le corps frais et vigoureux rend l'âme plus forte contre les mauvais génies; parce que l'homme sentant moins le besoin, lit la parole avec plus d'attention, a plus de courage pour faire les bonnes oeuvres. En conséquence plusieurs Esprits célestes sont chargés spécialement de veiller au bien-être de l'homme ; Rameschné, Kharom, Khordad et Amerdad (quatre des Amschaspands) lui donnent l'abondance et les plaisirs, et c'est ce dernier ized qui produit dans les fruits le goût, la saveur qui porte à les employer à l'usage pour lequel Ormouzd les a créés (Id. 601).

Peu préoccupé de l'ascétisme, du culte extérieur, et de toutes ces vaines pratiques sur l'importance et sur l'observation desquelles reposent les moyens de domination les prêtres de toutes les religions, Zoroastre ne poursuit pas moins sévèrement la vie contemplative, la pauvreté, la paresse, ces prétendues vertus des moines. Agir, travailler charitablement pour ses frères est la meilleure de toutes les prières.

---

<sup>38</sup> Le professeur Fr. Spiegel, *Das Ausland*, n° 12, 18, 19 et 22 - Littré, *La philosophie positive*, nos de novembre, décembre 1869

<sup>39</sup> Anquetil-Duperron, 2° partie, 216 - 211, 136, 147, 157

<sup>40</sup> Id., 1, 2e partie, 288, - 11, 566

## Chapitre 5 - L'Egypte

Deux despotismes peuvent peser sur les peuples : celui des rois et celui des prêtres. Tous débutent par la théocratie, et c'est au nom de Dieu que les prêtres exigent l'obéissance. Il semble en effet que les hommes doivent trouver leur bonheur à se laisser guider par ceux dont le devoir est de ne se préoccuper jamais que des choses du monde immatériel. Et c'est parce que partout et toujours ils ont failli à leur mission en désertant les intérêts du Ciel pour tout sacrifier à ceux de la terre, que, pour s'affranchir d'un joug auquel il était difficile de se soustraire sans paraître abandonner la religion elle-même, à laquelle le corps sacerdotal avait eu l'art de lier sa cause, les mortels ont dû accepter ce qui pouvait seul réfréner ses empiétements, la monarchie, c'est-à-dire le despotisme militaire plus ou moins déguisé, c'est-à-dire la force à la place du droit.

L'Egypte n'échappa pas à cette loi commune. La caste militaire profita de l'irritation causée par la pesanteur du joug sacerdotal pour substituer la royauté à la théocratie. Mais l'Egypte ne gagna rien, bien au contraire, à ce changement, car les ministres du ciel conservèrent la plus grande partie de leur influence, et les croyances et le culte restèrent aussi intimement liés par le passé à tous les actes de la vie civile.

On peut espérer de briser le despotisme des rois, qui n'est que temporaire, et qui souvent se voit contraint de tenir compte des progrès conquis autour de lui. Celui des prêtres est immuable, et il tue les peuples par l'immobilisme. C'est lui qui a tué l'Egypte.

Elle est un des pays qui émettent la prétention d'avoir été le berceau du monde. Toujours est-il que son antiquité se perd dans la nuit des âges, comme les sources de son fleuve sacré se cachent dans les sables du désert, et de son temps, Platon acceptait pour véritables des faits auxquels ses annales accordaient une ancienneté de dix mille ans.

Il n'est pas de religion qui ait été aussi peu connue, aussi complètement travestie que celle des Egyptiens. Parce que, entrainés par leur imagination, et pour introduire quelque variété dans la reproduction de types toujours identiques, leurs statuaires ; et leurs peintres représentaient la même divinité, tantôt sous une forme complètement humaine, tantôt en substituant à la tête celle de l'animal consacré au Dieu qu'ils voulaient reproduire, tantôt sous l'image même de cet animal, on a pensé, après qu'ils avaient divinisé à l'infini chacun des attributs de l'Etre unique, que le panthéon égyptien était d'une élasticité sans bornes, peuplé d'animaux, comme une étable ou une basse-cour, de légumes même, comme un potager. De récents travaux ont fait justice de ces erreurs grossières, et mis la vérité en lumière. La religion égyptienne était un monothéisme pur, facile à dégager des nuages d'un polythéisme symbolique. Hérodote, Porphyre, Jamblique l'avaient déjà affirmée, cette vérité, ils avaient dit que le Nil adorait un Dieu unique, maître de l'univers créé par lui, dont les qualités, les attributs avaient été personnifiés en un nombre illimité de divinités secondaires.

L'Egypte compte dans la partie légendaire de ses annales deux personnages du nom d'Hermès. Le premier, Hermès Trismégiste, ou trois fois très grand, fut le père de Thoth, s'il ne fut pas Thoth lui-même. Le second Hermès fut une réincarnation du premier, venu une seconde fois sur la terre pour compléter la besogne largement ébauchée par son précurseur, si largement que Jamblique portait à 20.000, et que Ménéthon n'hésita pas à porter à un chiffre beaucoup plus élevé encore, le nombre des ouvrages attribués à Hermès.

Le premier s'était servi de caractères sacrés, mais son oeuvre sombra tout entière dans un immense cataclysme qui faillit replonger l'univers dans le chaos d'où il avait été tiré par

l'intelligence suprême. A la renaissance du monde, Dieu eut compassion de ses créatures, et c'est alors que parurent Isis et Osiris, couple divin qui eut pour associé dans sa mission providentielle l'Hermès humain, seconde manifestation de l'Hermès divin, dont la première apparition remonte à une époque antéhistorique.

Ce second Hermès inventa l'écriture, la musique, la sculpture, l'architecture, l'arithmétique, la géographie, la culture de l'olivier, l'astronomie, et bien d'autres choses encore, consignées dans ses quarante-deux livres sacrés, dont la conservation était confiée à la classe sacerdotale.

Nous ne possédons que la version grecque des livres hermétiques, altérée, sans nul doute, et ayant subi des interpolations nombreuses. Le Pimander et l'Asclepias sont les deux plus notables parmi ces ouvrages, qui renferment l'ensemble des sciences antiques, la cosmogonie ainsi que la philosophie d'autrefois, les mystères des sciences secrètes, de la magie, de la divination. Dans un de ces livres, Hermès cherche à définir en ces termes celui qu'il déclare indéfinissable, puis il ajoute : la mort est pour certains hommes un mal qui les frappe d'une profonde terreur. C'est de l'ignorance. La mort arrive par la débilité ou la dissolution des membres du corps ; le corps meurt, parce qu'il ne peut plus porter l'être : ce qu'on appelle la mort, c'est seulement la destruction des membres et des sens du corps. L'Etre, l'âme, ne meurt pas...

De tous les animaux terrestres, l'homme, seul est doué d'une double existence : mortel par son corps, immortel par son être même. Immortel, tout lui est soumis ; les autres subissent la loi des destins. L'homme est donc une harmonie supérieure.... Comme l'homme, tous les animaux sont détruits. Mais Dieu dit : Vous à qui une partie d'intelligence est concédée, connaissez votre propre nature et considérez votre immortalité. L'amour de la portion corporelle de vous-même sera cause de votre mort. Après ces paroles, la Providence, selon les lois des destinées et de l'harmonie des mondes, composa les mélanges d'éléments divers, et constitua les espèces qui toutes devaient se propager selon leurs propres caractères...

Le corps matériel perd sa forme, qui se détruit avec le temps ; les sens, qui ont été animés, retournent à leur source, et reprendront un jour leurs fonctions; mais ils perdront leurs passions et leurs désirs, et l'Esprit remonte vers les cieux pour se voir en harmonie; il laisse dans la première zone la faculté de croître et de décroître ; dans la seconde, la puissance du mal et les fraudes de l'oisiveté; dans la troisième, les déceptions et la concupiscence ; dans la quatrième, l'insatiable ambition; dans la cinquième, l'arrogance, l'audace et la témérité ; dans la sixième, le goût improbe des richesses mal acquises; et dans la septième, le mensonge. Et l'Esprit, ainsi purifié par l'effet de ces harmonies, retourne à l'état si désiré, ayant un mérite et une force qui lui sont propres, et il s'habitue enfin avec ceux qui célèbrent les louanges du Père. Ils sont dès lors placés parmi les pouvoirs, et à ce titre, ils jouissent de Dieu. Tel est le suprême bien de ceux à qui il a été donné de savoir, ils deviennent Dieux. O hommes, vivez sobrement, abstenez-vous de gloutonnerie. Pourquoi vous précipitez-vous vers la mort, puisque vous êtes capables d'obtenir l'immortalité ? Fuyez les ténèbres de l'ignorance, retirez-vous de la lumière obscure, échappez à la corruption, acquérez l'immortalité<sup>41</sup>.

Voilà donc, très clairement exprimée, la triple idée de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et d'une autre vie, qui sera heureuse ou malheureuse, suivant nos mérites. Maintenant, quel est ce grand Etre primordial dont les autres dieux n'étaient que les agents ? Champollion le jeune, dans ses Lettres sur l'Egypte, va nous le faire connaître : c'est dans le temple de Kalabschi, en Nubie (qu'il visitait le 27 janvier 1829), que j'ai découvert une nouvelle génération de dieux ; et qui

---

<sup>41</sup> Champollion-Figeac, Egypte ancienne, p. 140-143

complète le cercle des formes d'Amon, point de départ, et point de réunion de toutes les essences divines. Amon-Ra, l'Etre suprême et primordial, étant son propre père, est qualifié de mari de sa mère (la déesse Mouth), sa portion féminine renfermée en sa propre essence à la fois mâle et femelle, Arsenothelous : tous les autres dieux égyptiens ne sont que des formes de ces deux principes constituants, considérés sous différents rapports pris isolément. Ce ne sont que de pures abstractions du grand Etre. Ces formes secondaires, tertiaires, etc., établissent une chaîne non interrompue qui descend des cieux, et se matérialise jusqu'aux incarnations sur la terre, et sous forme humaine. La dernière de ces incarnations est celle d'Horus, et cet anneau extrême de la chaîne divine forme, sous le nom d'Horammon, l'oméga des dieux, dont Amon- Horus (le grand Amon, esprit actif et générateur), est l'A. Le point de départ de la mythologie égyptienne est une triade formée de trois parties d'Amon-Ra, savoir : Amon (le mâle et le père), Mouth (la femelle et la mère) et Khons (le fils et l'enfant). Cette triade s'étant manifestée sur la terre, se résout en Osiris, Iris et Horus. Mais la parité n'est pas complète, Osiris et Isis sont frères.

C'est à Kalabschi que j'ai enfin trouvé la triade finale, celle dont les trois membres se fondent exactement dans trois membres de la triade initiale : Horus y porte en effet le titre de mari de la mère; et le fils qu'il a eu de sa mère, et qui se nomme Malouli (le Mandouli dans le Pro-scynéma grec), est le dieu principal de Kalabschi et cinquante bas-reliefs nous donnent sa généalogie. Ainsi la triade finale se formait d'Horus, de sa mère Isis, et de leur fils Malouli, personnages qui rentrent exactement dans la triade initiale, Amon, sa mère Mouth, et leur fils Khons. Aussi Malouli était-il adoré à Kalabschi sous une forme pareille à celle de Khons, sous le même costume, et orné des mêmes insignes ; seulement, le jeune dieu porte ici de plus le titre de Seigneur de Talmis, c'est-à-dire de Kalabschi, que les géographes grecs appellent en effet Calmis, nom qui se retrouve d'ailleurs dans les inscriptions des temples.

L'Egypte place donc sur l'autel l'homme, la femme, l'enfant. L'amour refait incessamment la vie. En somme, la théogonie égyptienne constitue une série descendante de triades reliées ensemble, qui de l'être suprême arrivait jusqu'à l'homme, créature intermédiaire entre Dieu et l'animal, se rattachant au premier par l'âme immortelle, à l'autre par le corps périssable.

J'ai dit que les Egyptiens croyaient profondément à l'immortalité de l'âme. On cite même un prophète, nommé Betys, qui avait retrouvé dans le temple de Saïs un exposé des doctrines de Thoth sur la transmigration et l'ascension des âmes vers Dieu, écrites en hiéroglyphes. Des divinités particulières présidaient à ces transmigrations<sup>42</sup>.

Souvent, suries tombeaux, on grave un épervier à tête humaine, les ailes ouvertes, emblème de l'âme qui s'envole dans les champs infinis de l'avenir. Il tient dans ses serres le serpent., l'anneau fermé, image de l'éternité, et l'artiste n'oublie pas le soleil, Osiris, qui, naissant au matin, mourant le soir, mais pour renaître de nouveau le lendemain, explique à l'Egypte la vie éternelle, l'éternelle transformation. Perçant de ses rayons les royaumes de l'enfer, Osiris pénètre jusqu'à la salle de double justice, et fait ressusciter les justes à leur tour. Quant aux méchants auxquels une première résurrection n'a pas profité, ils peuvent être anéantis pour jamais après la seconde mort : mais avant leur anéantissement, leur Esprit revient tourmentant les vivants (Lenormand, 78, 83).

Ainsi, dans des dessins gravés sur une foule de monuments publics, ils ont su matérialiser les idées les plus métaphysiques, et ils nous montrent la pesée des âmes dans les balances des juges incorruptibles, image qui a passé par la Grèce pour arriver jusqu'à nous.

---

<sup>42</sup> Champollion-Figeac, (oc, cit. p. 126, 137.

Après s'être séparée du corps, l'âme descendait successivement dans celui des divers animaux, marins, terrestres et aériens, puis enfin revenait dans celui d'un homme, migrations qui s'accomplissaient dans un cycle de trois mille ans. Celle qui, après trois épreuves semblables, demeurait innocente, retournait vers les dieux, de qui elle émanait. Au contraire, l'âme coupable errait pendant des milliers de siècles, captive dans le corps de créatures inférieures, avant de mériter de se réunir à Dieu. Mais auparavant elle descendait dans l'enfer, dans l'Amenthi, pour y subir son jugement.

Les corps des rois étaient animés par des âmes sorties victorieuses de ces redoutables épreuves, si bien que les princes étaient des réincarnations d'élite : récompense pour les Esprits demeurés purs, et garantie pour les peuples qu'ils devaient diriger. De telles croyances valaient mieux, pour maintenir les dominateurs de ce monde dans les voies de la justice, que ces enseignements de l'orgueil et de la vanité qui sont l'inévitable partage des enfants nés sous les lambris fastueux des palais héréditaires. Le grand prêtre remettait incessamment sous les yeux du roi le souvenir de ses béatitudes passées, et l'espérance de la béatitude future qui devait assurer son bonheur pour l'éternité, au prix d'une dernière existence consacrée au bonheur de l'humanité ; tandis que de leur côté les peuples se sentaient moins disposés à marchander leur obéissance à des souverains dans lesquels ils voyaient véritablement les élus de Dieu.

Comme tous les peuples, les Egyptiens avaient deux religions, l'une, exotérique, matérielle et grossière, à l'usage de la vile populace ; l'autre ésotérique, à l'usage des lettrés, et les mystagogues réservaient pour les initiés le dogme supérieur de l'unité de Dieu, les larges horizons et les spéculations élevées.

L'absence d'une écriture vulgaire, accessible à tous, leur rendait facile la tâche d'accaparer le trésor des sciences, de la sagesse, de la philosophie, où vinrent puiser à leur tour Moïse, Orphée, Minus, Pythagore, Platon, Thalès, Démocrite, et enfin, tous les grands penseurs dont s'honora la Grèce. En outre de leurs sciences plus ou moins positives, les prêtres égyptiens excellaient dans les sciences occultes. Ils pouvaient disputer la palme aux Chaldéens sur le terrain de l'astrologie, de la magie, de l'art divinatoire, et ils accomplissaient des prodiges. Moïse ravit à ces prêtres le secret de leurs sciences mystérieuses, et il ne les dépassa guère, car les prodiges qu'il accomplit, en rivalité avec les magiciens de Pharaon ne sortent pas de la catégorie des phénomènes naturels au pays : pluies de sauterelles et de grenouilles, épidémies, épizooties, grêles et successions d'orages, couleur rouge du Nil à la suite de certaines inondations. Comme les psyllés, les uns et les autres charmaient les serpents, leur donnaient une rigidité tétanique qui les faisaient ressembler à des bâtons. Ils réveillaient ces bâtons vivants, les plus gros dévoraient les plus petits, et le miracle était accompli.

Qu'étaient, au vrai, ces sciences secrètes, ces mystères d'Isis, ces initiations environnées de pratiques destinées peut-être seulement à exagérer leur importance ? Connaissaient-ils simplement les procédés empiriquement employés au XVII<sup>e</sup> siècle, après la révocation de l'édit de Nantes, pour provoquer l'extase chez les petits prophètes dormants des Cévennes, procédés retrouvés au XVIII<sup>e</sup> siècle par Mesmer, qui lui-même ne sut pas encore les dégager des langes de l'erreur et du charlatanisme... Ici le champ reste ouvert au doute et aux conjectures.

## Chapitre 6 - La Chine

On a quelquefois accusé le peuple chinois de n'avoir pas de religion, parce que, chez lui, le culte joue un rôle très modeste, et parce que celui des prêtres y est plus effacé encore. Ceci tient à des circonstances que je vais m'efforcer de faire comprendre.

Sous le ciel si pur de l'Asie, les premiers prêtres, avons-nous dit, furent des astronomes, à une époque où les hommes, en lutte contre les influences atmosphériques qui contrariaient ou favorisaient leurs travaux, avaient besoin d'être éclairés sur la marche des astres, sur les effets qu'ils pouvaient exercer sur le retour périodique des saisons. Ils étaient véritablement alors les bienfaiteurs de ces sociétés en enfance, on accepta leur joug, et ils obtinrent une partie des respects dus à la divinité seule.

Trois mille ans encore avant notre ère, ces prêtres formèrent en Chine un collège nombreux désigné sous le nom de tribunal des affaires célestes. Il exposait les lois du Ciel, ou souverain suprême, qui présidait aux destinées de l'univers.

Mais c'est une chose qui paraît inévitable, que toutes les fois que le clergé est puissant et fortement constitué, il se fait craindre et devient un danger social. Les empereurs chinois eurent donc à lutter contre le sacerdoce, et la lutte leur était facile au milieu d'un peuple positif, prosaïque, industriel et commerçant, peu porté au merveilleux, et peu avide de superstitions. Ils firent triompher l'autorité laïque, le pouvoir civil sur le pouvoir religieux. Au lieu de s'appuyer sur celui-ci comme ils le firent presque partout ailleurs, ils se substituèrent peu à peu à lui, et lorsqu'ils accomplissaient des sacrifices en l'honneur de l'Éternel, ils lui rendaient des témoignages de reconnaissance et de respect, bien plutôt qu'ils n'accomplissaient des actes expiatoires. Ils se donnèrent la mission d'offrir une fois l'an de solennelles actions de grâces au ciel, et cela faisait partie de leur devoir de souverain, comme de rendre la justice ou de faire régner l'ordre et la paix parmi leurs sujets. Le sacerdoce devint ainsi un rouage inutile, onéreux, et l'on reconnut ce principe, que la conscience humaine renfermait en elle toutes les inspirations de la sagesse divine.

Les grands philosophes qui se succédèrent dans le Céleste Empire ne se posèrent point en révélateurs, ni en fondateurs de religion, Ils laissèrent au culte extérieur le rôle modeste auquel on l'avait réduit, et, profondément religieux d'ailleurs, profondément convaincus de l'existence de Dieu et de la responsabilité humaine, ils se contentèrent de promulguer d'admirables codes de morale.

Ce trait est fort singulier, mérite qu'on le remarque, et témoigne, mieux que tout le reste, de la haute antiquité du peuple chinois. Vivant par l'imagination et ne donnant rien encore à la science, dont ils ne tiennent nul compte, les enfants ont besoin de merveilleux, de prodiges, de miracles, ils se donnent tous entiers aux conteurs qui les charment ou les épouvantent. Les peuples ont aussi leur enfance, qui n'échappe pas à cette loi ; aussi à leur berceau, trouve-t-on, dans leurs annales, aussi bien que dans leurs croyances religieuses, des légendes à la place de réalités, des prodiges à chaque pas, et des prêtres, arbitres des plus graves intérêts de ce monde et dispensateurs des félicités éternelles dans l'autre, jouissant d'une omnipotence presque absolue, sans contrepoids ni contrôle. Il faut de longues séries de siècles avant que la science reconquière son empire usurpé par la foi aveugle, et que la raison concilie à la fin la religion et la philosophie. Eh bien ! Il y a cinq mille ans, les Chinois en étaient arrivés déjà à la période dans laquelle quelques-uns seulement des peuples de l'Europe commencent à entrer aujourd'hui.

Pour les Chinois, l'univers était formé de deux substances de nature différente, l'une aériforme,



l'autre corporelle. La première qu'ils appelaient Yang, était intangible, et constituait le principe de vie, de chaleur et de lumière, d'intelligence et d'activité. La seconde, désignée sous le nom de Yin, était au contraire grossière, épaisse, pesante, froide et sans intelligence. Le Yang et le Yin sont l'éternel contraste, le mouvement et le repos, le mâle et la femelle, le positif et le négatif ; le principe lumineux et le principe obscur, la dualité et l'antagonisme indispensables dans l'unité. Le Yang forma le Ciel, et le Yin la terre. Puis le ciel et la terre, c'est-à-dire l'agglomération de toute la substance active et intelligente d'un côté, et la masse de toute la matière : inerte et inintelligente de l'autre, par la mystérieuse union de leurs principes et de leurs fluides réciproques, produisirent tout ce qui est à la surface du globe : les montagnes, les forêts, les rivières, les animaux, l'homme, etc. La terre ou le yin, leur donna leurs formes corporelles, sujettes à la corruption, à la destruction, et le ciel ou le yang, les anima en leur envoyant le souffle, principe de vie et d'intelligence, incorruptible et impérissable : en sorte que lorsqu'un être vivant vient à mourir, la partie matérielle de son corps se décompose et retourne à la terre d'où elle est sortie; et la partie subtile, le principe vital, le souffle, remonte au ciel d'où il était descendu, et se réunit de nouveau à cet amas de substance parfaite, de matière aériforme, source inépuisable, puisque tout ce qui en sort doit y revenir, et dont il était une parcelle séparée seulement pour un temps. Nous disons un être vivant, car les Chinois ont toujours cru que le principe vital était le même chez les hommes et chez les animaux, qui ne différaient que par le degré plus ou moins élevé de l'intelligence<sup>43</sup>.

Lao-Tseu, le plus ancien des philosophes chinois, naquit en l'année 604 avant notre ère, cinquante-quatre ans avant Khoung-Fou-Tseu (Confucius). Suivant les sectateurs de sa doctrine, qui porte le nom de Tao-Sse, Lao-Tseu, fils d'une vierge, appartient à la classe des Esprits supérieurs ; il s'est incarné un nombre infini de fois depuis le commencement du monde, qu'ils font remonter à des millions d'années avant les temps historiques.

Il n'y a pas de siècle où il ne se montre, dit Abel Rémusat d'après un écrivain chinois ; il est né avant le temps ; il existera éternellement, sa retraite et ses manifestations ne sont pas sujettes au calcul, ses transformations sont inépuisables, remplissent le ciel et dépassent l'intelligence humaine<sup>44</sup>.

Lao-Tseu paraît avoir enseigné le premier le dogme de la métempsycose, qui devint surtout en faveur après l'introduction du Bouddhisme dans le Céleste Empire, au milieu du premier siècle de notre ère : avant cette époque, dit l'abbé Grosier<sup>45</sup>, on ignorait en Chine le système de la transmigration et de la circulation des âmes dans les corps des animaux ; et cette doctrine, aujourd'hui si répandue dans la Haute Asie, n'avait point encore franchi les bords du Gange.

Suivant les Saintes légendes dont il est l'objet, il avait précédé la naissance du ciel et de la terre, qu'il étendit et transforma afin d'opérer des créations et des annihilations de formes dans des séries de périodes incalculables. Il transforma sa personne, et accomplit toutes les destinées de ce monde de boue et de poussière. (Id., 112).

Lao-Tseu a consigné les bases de sa philosophie dans le Livre de la raison suprême universelle et de la vertu. Il y enseigne que toutes les formes matérielles visibles ne sont que des émanations ou des manifestations de cette raison suprême, ou du Tao. C'est lui qui a formé tous les êtres, qui n'étaient auparavant qu'une masse confuse, un chaos de tous les éléments à l'état de germes,

---

<sup>43</sup> Léon Carre, l'ancien Orient, I, 381.

<sup>44</sup> Abel Rémusat, Mem. sur Lao-Tseu, Mém. de l'Académie des inscriptions, t. VII, p. 10.

<sup>45</sup> Cité par le père de Mailla, Hist. génér. de la Chine t. III, p. 357, note.

d'essence subtile.

Le livre de Lao-Tseu est écrit en vers irréguliers, à rimes souvent répétées, d'une forme concise, et naturellement un peu obscure. J'en donne quelques extraits empruntés à la traduction littérale du sinologue G. Pauthier.

Après avoir baptisé Dieu du nom de ses attributs essentiels, il établit, dans la seizième section, l'éternité de la vie et la transmigration des âmes. Il y a là les principes d'une grande et magnifique religion, qui contient toute celle des indous, et a peu de chose à envier à celle des chrétiens, car le dogme du retour des bons dans le sein de Dieu y est clairement indiqué :

Il faut s'efforcer de parvenir au dernier degré d'incorporité,

Pour pouvoir conserver la plus grande immobilité possible.

Tous les êtres apparaissent dans la vie et accomplissent leurs destinées ;

Nous contemplons leurs renouvellements successifs.

Ces êtres matériels se montrent sans cesse avec de nouvelles formes antérieures ;

Chacun d'eux retourne à son origine primordiale ;

Retourner à son origine, signifie devenir en repos ;

Devenir en repos, signifie rendre son mandat ;

Rendre son mandat, signifie devenir éternel ;

Savoir que l'on devient éternel, signifie être éclairé ;

Ne pas savoir que l'on devient éternel,

C'est être livré à l'erreur et à toutes sortes de calamités.

Si l'on sait que l'on devient immortel (dans le sein de Tao), on contient, on embrasse tous les êtres.

Embrassant tous les êtres dans une commune affection, on est juste, équitable pour tous les êtres.

Etant juste, équitable pour tous les êtres, on possède les attributs du Souverain.

Possédant les attributs du Souverain, on tient de la nature divine.

Tenant de la nature divine, on parvient à être identifié avec le Tao, ou Raison, universelle suprême.

Etant identifié avec la raison universelle suprême, on subsiste éternellement.

Le corps même étant mis à mort, on n'a à craindre aucun anéantissement.

Khong-Fou-Tseu, encore beaucoup moins mystique que son prédécesseur, ne fit jamais intervenir le merveilleux et n'eut jamais recours aux prodiges pour donner du poids à ses enseignements. Il ne se préoccupe de cultes, de dogmes, de religion extérieure que de la façon la plus accessoire ; sa morale, toute pratique, est admirable, mais sans aboutir jamais à aucune théogonie. Et cependant on doit voir en lui un missionnaire de Dieu, l'inspiration d'en haut le soutient, et il fut incontestablement un de ceux que l'Eternel choisit, lorsque le temps est arrivé, pour annoncer aux mortels les grandes vérités nouvelles qui, à une certaine époque, flottent dans l'air, attendant qu'un homme de génie les synthétise, leur donne une forme, et, comme une rosée bienfaisante, les fasse pleuvoir sur leur siècle émerveillé.

Appelé à jouer un rôle considérable dans la direction des affaires de son pays, dont il fut longtemps le principal ministre, Khong-Fou-Tseu n'appartient pas à l'école spiritualiste, ses tendances, au contraire, sont éminemment pratiques et sociales. Il ne procède pas, comme Lao-Tseu par l'écart absolu, il tient compte du passé et n'aspire qu'à développer les doctrines de ceux qui l'ont précédé.

Le père Amyot a écrit une longue biographie du grand philosophe chinois. Je lui ferai quelques

emprunts afin de donner plus d'autorité à mes paroles :

Un jour que King-Koung, roi de Lou, discutait avec son ministre sur plusieurs usages de l'antiquité, ce prince lui demande pourquoi les premiers empereurs avaient, dans les sacrifices qu'ils offraient, réuni le culte des ancêtres à celui du ciel.

Le ciel, lui répondit Koung-Fou-Tseu, est le principe universel. Il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au ciel des témoignages de sa reconnaissance, est le premier des devoirs de l'homme ; se montrer reconnaissant envers les ancêtres, en est le second. Pour s'acquitter de ce double devoir, et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme Fou-Hi (3468 ans avant notre ère), établit des cérémonies en l'honneur du ciel et des ancêtres, il détermina qu'immédiatement après avoir sacrifié au souverain suprême (Chang-Ti), on rendrait hommage aux ancêtres; comme le Chang-Ti et les ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il imagina de chercher dans le ciel, qui se voit, des emblèmes pour les désigner et les représenter.

En somme, ciel et habitant du céleste séjour se confondent presque dans la pensée du grand philosophe. Ce que Lao-Tseu appelait Tao, il le désigne sous le nom de Chang-Ti, mais il ne le connaît guères mieux que son prédécesseur; il semble toutefois voir dans le culte que l'on rend au ciel, à la terre, aux astres et aux ancêtres, un témoignage extérieur de respect envers l'auteur de la création, de reconnaissance envers celui qui nous comble de faveurs par l'intermédiaire de la terre et des astres. Mais au fond, il ne se préoccupe guères de cette hypothèse, dont il n'a pas besoin pour établir les bases de sa magnifique doctrine.

Le roi de Lou n'était pas bien fixé, lui non plus, sur l'existence de Dieu et sur celle de l'âme. Il adressait parfois à son ministre des questions sur la solution desquelles K6ung-Fou-Tseu avouait n'avoir pas de réponse précise.

L'homme, disent nos sages, objectait le roi, est distingué de tous les autres êtres visibles par la faculté intellectuelle qui le rend capable de raisonnement, et c'est immédiatement du ciel qu'il reçoit cette faculté précieuse. Est-ce que nous ne recevons pas de nos parents notre être tout entier, de la même manière que les autres êtres qui se reproduisent par voie de génération ?

Il n'est pas facile, répondit Koung-Fou-Tseu, de vous expliquer clairement une chose sur laquelle nous n'avons que des lumières bien faibles. Pour vous obéir, cependant, je vous ferai en peu de mots le précis de ce que j'en sais.

Une partie de la substance du père et de la mère, déposée dans l'organe formé pour la recevoir, est la cause de notre existence et le sujet par lequel nous subsistons. Ce sujet resterait dans un état d'inertie et de mort, sans le concours de deux principes contraires, nommés le Yang et le Yin.

Ces deux agents universels de la nature qui sont partout et dans tout, agissant réciproquement sur lui, le développent insensiblement, l'étendent, le combinent et lui font prendre une forme. C'est alors un être vivant mais cet être vivant n'est pas encore élevé à la dignité d'homme ; il ne devient tel que par l'union de la substance intellectuelle, dont le ciel le gratifie, pour le rendre capable de comprendre, de comparer et de juger. Tant que cet être ainsi animé est doué d'intelligence, peut fournir aux combinaisons des deux principes pour le développement, l'extension, l'accroissement et la perfection de sa forme, il jouit de la vie ; il cesse de vivre aussitôt que les deux principes cessent de se combiner. Il n'avait atteint la plénitude de la vie que par degrés et par voie d'expansion, il n'arrive de même que par degrés et par voie de dépérissement au terme de la destruction. Cette destruction, toutefois, n'est pas la destruction proprement dite ; c'est une décomposition qui remet chaque substance dans son état naturel. La substance intellectuelle

remonte au ciel, d'où elle était venue ; le souffle animal, Khi, se joint au fluide aérien, et les substances terrestres et humides redeviennent terre et eau.

L'homme, disent nos anciens sages, est un être à part dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité ; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin et de prendre les moyens nécessaires pour parvenir à cette fin. Il peut se perfectionner, ou se dépraver, selon l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté ; il connaît des vertus et des vices, et sent qu'il a des devoirs à remplir envers le ciel, envers soi-même, et envers ses semblables. S'il s'acquiesce de ces différents devoirs, il est vertueux et digne de récompense; il est coupable et mérite châtement, s'il les néglige...

Un de ses disciples l'ayant rencontré en proie à une profonde rêverie, qui allait presque jusqu'à la tristesse, lui en demandait la cause : je contemplais le symbole de la destruction et de la renaissance, lui répondit-il, et je voyais que tout ce qui existe n'a qu'un temps pour se montrer ; que toutes choses s'altèrent peu à peu, se séparent en partie, et se détruisent enfin pour reparaître sous de nouvelles formes, lesquelles disparaîtront à leur tour pour être remplacées par d'autres qui disparaîtront de même. Cette vue m'a fait naître une foule de réflexions qui ont produit sur moi l'effet dont vous me demandez la cause.

Si tout ne meurt que pour renaître, l'âme devait être, comme les principes inférieurs, soumise à cette loi universelle et suprême ; et si Koung-Fou-Tseu ne le dit pas en termes exprès, c'est qu'il était, un philosophe et un moraliste, et non un fondateur ou un réformateur de religion. Chez aucun peuple, peut-être, le culte des Esprits ne joua un aussi grand rôle que chez les anciens chinois. On sanctifiait au thian, ou Chang-ti, nom qu'ils donnaient indifféremment au ciel, mais on honorait surtout les Esprits et les âmes des ancêtres. Confucius respecta ces antiques croyances, et il admira un jour, au milieu de ceux qui l'entouraient, des maximes écrites depuis plus de cinq cents ans sur une statue d'or dans le temple de la lumière, parmi lesquelles était celle-ci : en parlant, en agissant, ne pensez pas, quoique vous soyez seul, que vous n'êtes ni vu ni entendu, les Esprits sont témoins de tout<sup>46</sup>. Ki-Lou demanda comment il fallait servir les Esprits. Le Maître dit : quand on n'est pas en état de servir les hommes, comment peut-on servir les Esprits<sup>47</sup> ?

Dans la plus antique religion de la Chine, Thian, le ciel, est aussi Chang-Ti, le seigneur suprême. Il plane au-dessus des Esprits de la nature, comme souverain maître et premier principe, couronnant l'édifice du culte des Esprits par une notion réellement monothéiste<sup>48</sup>. On consultait les sorts en brillant dans une écaille de tortue le chi et le pou, deux herbes employées pour ces sortes de divinations<sup>49</sup>. En Chine, dit A. Maury (p. 208), la magie et la divination sont pratiquées sous diverses formes, depuis la plus haute antiquité. Les Chin Esprits dont le culte constituait la religion primitive de l'empire, et auxquels on continue d'adresser des offrandes à certaines époques, prennent parfois le caractère, d'esprits mauvais. Il y a peu de peuples, écrivent de leur côté les missionnaires, qui soient plus crédules que les Chinois en matière de revenants et d'exorcismes. La moindre altération de la santé, le plus simple mal de tête sont regardés comme un effet de l'influence démoniaque<sup>50</sup>.

---

<sup>46</sup> G. Pauthier, la Chine 1, 136.

<sup>47</sup> Entretiens de Confucius, traduits en anglais par James Legge, 107 cité par Max Müller, 426

<sup>48</sup> Lenormand, 144.

<sup>49</sup> Le père Mailla, hist. gén. de la Chine 1, 104

<sup>50</sup> Annales de la Propag. de la foi, X. n° 2 p. 273

Les Esprits étaient sans nombre : il y avait les Esprits célestes, ceux de la terre, ceux de l'air, ceux des eaux, des montagnes, des forêts... Ils les divisaient en deux ordres : les Chin, et les Kouëï, génies inférieurs aux premiers. Les réunissant dans un même mot, Confucius s'écrie : que les facultés des Kouëï Chin sont vastes et profondes ! On cherche à les apercevoir, et on ne les voit pas ; on cherche à les entendre, et on ne les entend pas ; identifiés avec la substance des êtres, ils ne peuvent en être séparés. Ils sont partout, au-dessus de nous, à notre gauche, à notre droite ; ils nous environnent de toutes parts. Ces Esprits, cependant, quelques subtils et imperceptibles qu'ils soient, se manifestent par les formes corporelles des êtres ; leur essence étant une essence réelle, véritable, elle ne peut pas ne pas se manifester sous une forme quelconque<sup>51</sup>. Confucius ne concevait pas l'existence de purs esprits. Il leur attribuait une enveloppe semimatérielle, un corps aéiforme, comme fut, plus tard, l'édolon, l'image, des Grecs, l'ochéma, le véhicule, de Platon, et par suite de l'identité des substances qui constituent l'homme et tout ce qui est dans la nature, puisque tous les corps, tous les êtres sont formés par le Yang et le Yin, les Chinois ont toujours cru à un rapport intime et incessant entre l'homme et le ciel, la terre, les astres, les éléments et les phénomènes atmosphériques, qu'il peut se rendre favorables en faisant régner l'harmonie, au moyen de la stricte observance des rites et des règles de la musique<sup>52</sup>.

A côté du culte des Esprits se plaçait celui des ancêtres, dont l'action bienfaisante sur la morale publique est aussi immense qu'incontestable. Il avait pour objet, non seulement de conserver le précieux souvenir des aïeux et de les honorer, mais encore d'attirer leur attention sur leurs descendants, qui leur demandaient des conseils dans toutes les circonstances importantes de la vie, et sur lesquels ils étaient censés exercer une influence décisive, en approuvant ou blâmant leur conduite. On croyait que les Esprits qui les avaient animés de leur vivant venaient habiter les tablettes portant leur nom, leur qualité, la date de leur naissance et celle de leur mort, conservées religieusement et classées par ordre dans une salle qui leur était consacrée sous le nom de salle des ancêtres; et c'est devant ces tablettes que se faisaient et que se font toujours les cérémonies en leur honneur (Id., 386).

Enflammé de l'amour des hommes, Khoung-Fou-Tseu croyait Dieu aussi humain qu'il l'était lui-même; il n'en faisait pas ce monstre qu'ont imaginé les prêtres de la plupart des religions, il ne lui attribuait pas les fléaux qui épouvantent le monde, il ne pensait pas que nous dussions assombrir encore notre triste existence pour réjouir ses regards, il estimait que la meilleure manière de le prier était de faire alterner le travail avec le plaisir, et que la vue de notre bonheur lui était plus agréable que le spectacle de nos souffrances.

Un jour il rencontra un de ses disciples : vous venez fort à propos, lui dit-il, je me disposais à aller à la tour orientale, pour voir du haut de la plate-forme comment se divertissent nos bons campagnards: car vous savez que ce jour est consacré au culte des Esprits de la terre<sup>53</sup>. Du sommet de la tour, ils aperçurent des groupes de paysans dont les uns dansaient et chantaient, tandis que d'autres mangeaient et buvaient sous de frais ombrages. Le grand philosophe tressaillait d'aise, tandis que son disciple regrettait que ces villageois ne courussent pas s'agenouiller plutôt dans les temples pour prier la divinité. Vous dites très bien, reprit-il ; il faut remercier le ciel des bienfaits reçus et le prier d'en accorder de nouveaux. Eh bien ! C'est en se réjouissant comme ils le font, que ces bonnes gens font leurs actions de grâces et leurs prières. Ne

---

<sup>51</sup> Pauthier. 11, 369.

<sup>52</sup> Léon Carre, l'ancien Orient, 1384

<sup>53</sup> Les fêtes de ces Esprits, nommées Ta-tcha, avaient lieu aux deux équinoxes du printemps et de l'automne.

leur enviez pas les faibles douceurs d'un bonheur d'une journée. Une continuité de travaux sans relâche énerverait le corps et l'âme ; il est juste qu'après cent jours d'un travail pénible, ceux de la campagne réparent leurs forces en se livrant à la joie. Un arc qui serait toujours bandé perdrait nécessairement son ressort et deviendrait hors d'usage (G. Pauthier, 180).

Une telle religion ne peut faire assurément l'affaire des prêtres, devenus inutiles. Mais qu'importe, si elle permet aux mortels d'être plus heureux sur cette terre, et si la pratique de la morale si admirablement prêchée par celui que la reconnaissance de ses concitoyens appela le plus saint, le plus sage, et le plus vertueux des instituteurs des hommes, leur mérite d'obtenir une plus grande félicité dans un monde meilleur !

Toutefois, il faut bien reconnaître que, dans le Céleste Empire, les croyances religieuses proprement dites flottaient un peu dans le vague, lorsqu'en l'an 217 avant notre ère, le premier missionnaire bouddhiste pénétra en Chine. Le Bouddhisme fut la première religion métaphysique qu'elle connut, et dans son langage monosyllabique, elle l'appela la religion de Fô<sup>54</sup>.

Il pénétra ensuite au Tibet, en Tartarie, ou, contrairement à la plupart des idées de Çakia-mouni, il confirma la croyance aux Esprits (Lha), à la réincarnation, à la transmigration des âmes, aux génies du ciel et de la terre<sup>55</sup>. Il combattit les anciennes divinités. Mais il respecta les bons Esprits, tels que celui du foyer et les trois Chi qui habitent notre corps<sup>56</sup>. Ce culte, dit le père Huc, ne connaît pas d'images, et n'a pas de prêtres. Chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche<sup>57</sup>. C'est la religion laïque, qui seule assurerait aux peuples la paix intérieure. Sept siècles après l'introduction du Bouddhisme dans le Céleste empire, le savant Iouen-Tsang parcourait la Chine, de 629 jusqu'en 645, pour y étudier la situation de la religion<sup>58</sup>. A la dernière heure de sa vie, il adressait ces paroles à ceux qui l'entouraient : je désire voir reverser sur les autres hommes les mérites que j'ai acquis par mes bonnes œuvres ; naître avec eux dans le ciel des Tou-chitas, être admis dans la famille de Mi-le, et servir ce Bouddha plein de tendresse et d'affection. Quand je redescendrai sur la terre pour parcourir d'autres existences, je désire, à chaque naissance nouvelle, remplir avec un zèle sans bornes mes devoirs envers le Bouddha, et arriver enfin à l'intelligence transcendante<sup>59</sup>. Certes, c'est là du Bouddhisme singulièrement amélioré, qui abandonne le Nirvâna pour remonter jusqu'aux idées les plus élevées et les plus consolantes du Brahmanisme dans toute sa pureté.

Ainsi, dans la Chine, l'on est profondément religieux, on croit en Dieu, en l'âme immortelle et en l'éternité de la vie ; on a un code de morale très pur, le tout presque sans prêtres, et sans aucune de ces choses extérieures qui chez la plupart des peuples constituent la religion.

---

<sup>54</sup> Le père Huc, Souvenirs d'un voyageur dans la Tartarie et le Tibet, 216

<sup>55</sup> Id, I, 237, 278, 11, 109

<sup>56</sup> A. Maury. 209

<sup>57</sup> Le père Huc, l'Empire chinois, II, 205

<sup>58</sup> Sa vie et ses voyages ont été traduits par Stanislas Julien

<sup>59</sup> Max Müller, Essais sur l'histoire des religions, traduits par Georges Harris, 379

## Chapitre 7 - La Grèce - L'Italie

La religion des Grecs et des Romains est assez connue, puisque, grâce à la supériorité de la littérature de ces deux peuples, c'est à peu près la seule qui nous soit familière, après la nôtre, que d'ailleurs nous ne connaissons que pour avoir, dans nos premières années et avant l'âge de raison, appris mécaniquement le catéchisme, sans que l'immense majorité d'entre nous ait jamais essayé depuis de pénétrer ni de comprendre ses profondeurs.

Il est, malgré cela, assez difficile de faire la lumière au milieu de cette mythologie plantureuse qui commence par le chaos et qui n'en sort guère, tant elle avait multiplié les attributs de la divinité; tant par surcroît, elle avait analysé subtilement toutes les passions, tous les vices, et même tous les caprices de l'homme pour leur donner une place dans son complaisant Olympe ; tant, de toutes les forces de la nature elle avait fait, à tout hasard, des dieux comme de tout le reste.

C'est que, des deux côtés de l'Adriatique, la religion païenne eut cette bonne fortune d'être fondée, non par des prêtres, mais par des poètes, et puisque toutes commencent par les fictions et par les fables, celle-là du moins fut charmante et poétique jusques dans ses moindres détails. Plus tard, les philosophes s'en emparèrent pour lui donner des développements magnifiques, et tels que, laissant au peuple la crédulité, grossière, elle put satisfaire longtemps les esprits les plus élevés.

Donc, l'heureuse Grèce n'a pas de bible, et, à proprement parler, pas de caste sacerdotale. C'est la religion de la beauté, de la jeunesse, et le culte respire la simplicité, la variété, la liberté. Le spirituel y est subordonné au temporel, le prêtre au héros. Religion ouverte, dans laquelle chacun fait un dieu d'un attribut nouveau qu'il découvre dans la divinité. Nul dogmatisme, partant, nul prétexte .aux guerres religieuses, aux persécutions, aux inquisitions. Aussi l'art, la science, les philosophies s'y épanouissent à leur aise. Les poètes épiques, lyriques ou dramatiques, chantent les dieux ; les peintres et les statuaires fixent leurs images. Enseignés surtout par les philosophes, la morale est laïque, et la religion aussi. Double bienfait pour le peuple, que cet effacement des théologiens devant les penseurs et les poètes ! Les Grecs, à défaut de prêtres, avaient pour leur enseigner la vertu, ces hommes divins qui s'appelaient Thalès, Solon, Pittacus, Chilon, Anaximène, Cléobule, Bias, Epictète, Cratès, Epicure, Anaximandre, Epiménides, Anthistène, Zénon, Démocrite, Héraclite, Xénophon, Aristote, Socrate, Platon, Xénocrate, Pythagore, et tant d'autres. Avec de pareils instituteurs, la morale ne pouvait demeurer inconnue aux païens, la vertu ne pouvait manquer d'être en faveur parmi eux, et certes, même à côté des héros du christianisme et après la Vie des Saints, on peut encore profiter à la lecture des hommes de Plutarque.

Tous les grands législateurs étaient inspirés par les Esprits. Minos, Lycurgue, avaient consulté l'oracle de Delphes, et Numa Pompilius était le docile interprète de la nymphe Egérie. Les païens voyaient dans les poètes des inspirés, des prophètes, - Vates. Un Esprit, une Muse dictait leurs chants, et, profondément convaincu des relations de ce monde avec l'autre, Plutarque s'indignait à la pensée que l'on chicanât aux grands législateurs cette inspiration d'en haut que l'on ne contestait pas aux favoris des Muses : il y a, dit-il<sup>60</sup>, de la raison à croire que la divinité ne dédaigne pas de se communiquer à ceux qui sont religieux et saints... Serait-il juste de croire que les dieux aient tant honoré les poètes, et qu'ils n'aient pas daigné faire le même honneur à

---

<sup>60</sup> Plutarque, Vie de Numa Pompilius

Zeuleucus, à Minos, à Zoroastre, à Numa, à Lycurgue, qui tous ont fondé des républiques et gouverné de grands Etats? Et n'est-il pas au contraire plus vraisemblable de penser que ces dieux ont conversé familièrement avec ces grands personnages, pour leur inspirer les belles choses qu'ils ont exécutées, et qu'ils n'ont eu de commerce avec tes poètes et les joueurs de lyre, s'il est vrai qu'ils en aient eu, que pour le plaisir seulement ? Orphée fut le premier, peut-être, qui forma un corps de doctrine de ce qui n'était, avant lui, qu'un amas de superstitions isolées. Il reconnaissait un principe actif, Dieu, et le chaos, ou la nature informe, principe actif. Ils étaient unis et existaient de toute éternité. Dieu renfermait en lui tout ce qui est, fut et sera : le ciel, la terre, les astres, le soleil, la lune, les dieux, les déesses ; tous les êtres étaient son ouvrage, et le poète enseignait qu'il fallait adorer en eux le Dieu créateur, générateur, incompréhensible et infini.

En somme, on voyait émerger du sein de ce polythéisme à outrance l'idée vraie du Dieu unique, et les Pères de l'Eglise constatent eux-mêmes qu'Orphée initia les Grecs au dogme de l'unité de Dieu, notamment dans l'hymne désigné sous le nom de Palinodie d'Orphée. Aussi lorsque saint Paul vint à Athènes, il vit un temple qui portait à son frontispice cette dédicace : au Dieu inconnu. Il dit en plein Aréopage que c'était ce Dieu-là, le seul véritable, qu'il venait faire connaître à la Grèce idolâtre.

Hésiode et Homère donnèrent de nouvelles et poétiques paraphrases aux idées d'Orphée, comme plus tard, chez les Romains, Ovide et Virgile chantèrent les dieux et les héros dont ils voulaient fixer le culte dans la mémoire des peuples.

Souvent, dans Homère, les mourants prophétisent, et l'âme de Patrocle vint visiter Achille dans sa tente.

Suivant la doctrine du plus grand nombre des philosophes grecs, chaque homme a pour guide un démon particulier, dans lequel était personnifié son individualité morale<sup>61</sup>.

Le commun des humains était guidé par des Esprits vulgaires, les sages méritaient d'être visités par des Esprits supérieurs.

Thalès, qui vivait six siècles et demi avant notre ère, et qui avait visité l'Égypte, fut soupçonné d'athéisme, parce que, comme bien d'autres, il n'acceptait pas cette multitude de dieux de l'Olympe païen, et qu'il enseignait l'unité de Dieu.

Il affirmait l'immortalité de l'âme, et il en accordait une, même à ce que nous appelons la matière, qui est dans un mouvement, dans une vie perpétuelle, passe par toutes sortes de formes, si bien que la vie et la mort ne différaient en rien, n'étaient qu'une modification de l'Être éternel.

C'est lui aussi qui émit cette pensée profonde entrevue déjà par les sages de l'Inde et de la Chine, et qui contient toute la sagesse humaine : connais-toi toi-même.

Il enseignait que tout l'univers était peuplé de démons et de génies, témoins secrets de nos actions, de nos pensées mêmes, et nos guides spirituels<sup>62</sup>. Il faisait même de cet article un des principaux points de sa morale, en avouant que rien n'était plus propre à inspirer à chaque homme cette espèce de vigilance sur lui-même que Pythagore nomme dans la suite Le sel de la vie<sup>63</sup>.

Epiménides, contemporain de Solon, était inspiré par les Esprits, et recevait souvent des révélations divines. Il était fortement attaché au dogme de la métempsycose, et, pour convaincre le peuple, racontait qu'il ressuscitait souvent, et que, notamment, il avait été Eacus<sup>64</sup>.

---

<sup>61</sup> A. Maury, 263

<sup>62</sup> Diog. Laertius, libro 1, num. 27

<sup>63</sup> [Dic. Univ. hist. crit. et biog.](#), t. XVII, V. Thalès

<sup>64</sup> Fénelon, Vie des Philosophes de l'antiquité



Démocrite admettait l'éternité de la matière, composée d'atomes inaltérables. Il prétendait que de ces atomes il s'était formé une infinité de mondes, dont chacun périssait au bout d'un certain temps : mais que de ces débris il s'en composait un autre.

Suivant Zénon, chaque homme avait son génie, qui inspirait ses discours et dirigeait ses actions ; chaque particule du monde possédait ce démon toujours présent et chargé de l'assister. On l'a désigné sous le nom de Jupiter, de Neptune, de Junon, de Vulcain, de Cérès : mais ce ne sont que certaines émanations de la grande âme universelle qui régit l'univers, qui est l'univers même. Le monde est un être immense, animé, qui a sens, esprit et raison, composé, comme l'homme, d'un corps et d'une âme, présente dans chacune des parties du corps.

Quand ce monde aura fini sa vie, le feu s'assimilera tous les êtres, qui se confondront en lui : ils prendront peu à peu sa nature, et le chaos reconquerra son empire. Mais ce chaos se débrouillera comme le premier, un nouvel univers se reformera, une nouvelle humanité sera créée.

L'homme est l'image et le reflet du monde, il est un microcosme, le monde est en lui, il possède un corps et une âme comme ce grand tout.

L'âme humaine est une portion détachée de l'âme universelle, une particule de Dieu. Elle ne peut être privée de corps, puisqu'elle est et agit, mais ce corps est d'une pureté, d'une ténuité extrême. La vertu a son principe dans l'âme, c'est la conséquence de son origine divine. Le bonheur est dans les choses de l'âme, non dans celles du corps.

Socrate, trouvant la distance trop grande entre Dieu et l'homme, remplissait l'intervalle d'Esprits, qu'il considérait comme les génies tutélaires des peuples et des individus, et les inspireurs des oracles. L'âme préexistait au corps, et arrivait en ce monde, douée de la connaissance des idées éternelles. Pareille à l'enfant qui a oublié, au lendemain, les choses de la veille, cette connaissance s'assoupissait en elle, par son union avec le corps, pour se réveiller peu à peu avec le temps, le travail, l'usage de la raison et des sens. Apprendre, c'était se ressouvenir ; mourir, c'était retourner au point de départ et revenir à son premier état, de félicité pour les bons, de souffrance pour les méchants.

Chaque âme possède un démon, un esprit familier qui l'inspire, se communique à elle, dont la voix parle à la conscience de chacun de nous et l'avertit de ce qu'elle a à faire ou à éviter.

Fermement convaincu que, par l'intermédiaire de ces Esprits, une communication pouvait s'établir entre ce monde des vivants et ceux que nous appelons les morts, il avait un démon, un Esprit familier qui lui parlait sans cesse, et dont la voix le guidait dans toutes ses démarches : Oui, dit Lamartine, il est inspiré ; il nous le dit, il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité ! Y a-t-il beaucoup de témoignages qui valent la parole de Socrate mourant ? Oui, il était inspiré. La vérité et la sagesse ne sont point de nous ; elles descendent du ciel dans les cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps<sup>65</sup>.

Nous avons affirmé nous-mêmes la nécessité de cette succession des prophètes de Dieu à travers les siècles, Nous sommes heureux de trouver la confirmation de cette pensée chez celui qui fut à la fois l'un des plus grands poètes, des plus grands historiens, des plus grands orateurs et des plus grands citoyens de son temps.

Quels étaient les enseignements que le démon de Socrate lui dictait afin qu'il les répât à cette pléiade de nobles esprits qui recueillaient ses paroles pour les répandre à leur tour dans le monde, et qui s'appelaient Xénophon, Anthisthène, Criton, Aristippe, Phédon, Eschine, Cébés, Simmias, Euclide, Platon ? Ce dernier, dans le Phédon nous les fait connaître, sous la forme d'un dialogue

---

<sup>65</sup> Lamartine, La mort de Socrate, poème. Avertissement

entre Socrate et Cébés<sup>66</sup> : c'est une opinion bien ancienne, dit Socrate, que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie, après avoir passé par la mort. S'il en est ainsi, et que les hommes, après la mort, reviennent à la vie, il s'en suit nécessairement que les âmes sont dans les enfers pendant cet intervalle ; car elles ne reviendraient pas au monde, si elles n'étaient plus ; et c'en sera une preuve suffisante, si nous voyons clairement que les vivants ne naissent que des morts.

Fort bien, dit Cébés.

Mais, reprit Socrate, pour s'assurer de cette vérité, il ne faut pas se contenter de l'examiner par rapport aux hommes, il faut aussi l'examiner par rapport aux animaux, aux plantes et à tout ce qui naît car on verra par là que toutes les choses naissent de la même manière, c'est-à-dire de leurs contraires, lorsqu'elles en ont, comme le beau a pour contraire le laid, le juste a pour contraire l'injuste, et ainsi mille autres choses. Voyons donc si c'est une nécessité absolue que les choses qui ont leur contraire ne naissent que de ce contraire : comme par exemple, s'il faut de toute nécessité, quand une chose devient plus grande, qu'elle fut auparavant plus petite, pour acquérir ensuite cette grandeur.

Sans doute.

Et quand elle devient plus petite, s'il faut qu'elle fût plus grande auparavant pour diminuer ensuite.

Evidemment.

Mais entre ces deux contraires, n'y a-t-il pas toujours un certain milieu, une double opération qui mène de celui-ci à celui-là, et ensuite de celui-là à celui-ci ? Le passage du plus grand au plus petit, ou du plus petit au plus grand, ne suppose-t-il pas nécessairement une opération intermédiaire, savoir : augmenter et diminuer ?

Oui, dit Cébés.

Eh bien ! reprit Socrate, la vie n'a-t-elle pas aussi son contraire, comme la veille a pour contraire le sommeil ?

Sans doute, dit Cébés.

Et quel est ce contraire ?

C'est la mort.

Ces deux choses ne naissent-elles donc pas l'Une de l'autre, puisqu'elles sont contraires ? Je dis donc, quant au sommeil et à la veille, que du sommeil naît la veille, et de la veille le sommeil et que ce qui mène de la veille au sommeil, c'est l'assoupissement, et du sommeil à la veille, c'est le réveil. Dis-nous donc de ton côté la combinaison de la vie et de la mort. Ne dis-tu pas que la mort est le contraire de la vie ?

Oui.

Et qu'elles naissent l'une de l'autre ?

Sans doute.

Qui naît donc de la vie ?

La mort.

Et qui naît de la mort ?

Il faut nécessairement avouer que c'est la vie.

C'est donc de ce qui est mort que naît tout ce qui vit, choses et hommes.

Il paraît certain.

Et par conséquent, reprit Socrate, après la mort nos âmes vont habiter les enfers.

---

<sup>66</sup> Traduction de Cousin

Il le semble.

Maintenant, des deux opérations qui font passer de l'état de vie à l'état de mort, et réciproquement, l'une n'est-elle pas manifeste ? Car mourir tombe sous les sens, n'est-ce pas ?

Sans difficulté.

Mais quoi ! Pour faire le parallèle, n'existe-t-il pas mie opération contraire, ou la nature est-elle boiteuse de ce côté-là ? Ne faut-il pas nécessairement que mourir ait son contraire ?

Nécessairement.

Et quel est-il ?

Revivre.

Revivre, dit Socrate, est donc, s'il y a lieu, l'opération qui ramène de l'état de mort à l'état de vie. Nous convenons donc que la vie ne naît pas moins de la mort, que la mort de la vie, preuve satisfaisante que l'âme, après la mort, existe quelque part, d'où elle revient à la vie.

Au dire de Plutarque, les âmes de ceux qui, ayant vécu plusieurs existences vertueuses, sont sur le point de s'élever à l'état d'Esprits, se voient visitées par d'autres Esprits, qui les soutiennent dans leurs dures épreuves, car ceux-là sont ordinairement persécutés parmi les hommes.

Anaxagoras avait été surnommé l'Esprit, parce que, suivant lui, il n'y avait pas d'autres dieux que les Esprits. Socrate était mieux inspiré, il était plus complètement dans la vérité, lorsqu'il disait : Dieu ne se manifeste pas complètement à l'homme, ces Esprits sont ses missionnaires<sup>67</sup>.

Ces grandes idées n'étaient pas celles de ce paganisme vulgaire et matériel, tel que le peuple l'acceptait et le comprenait. On sent là l'influence vivifiante de l'Inde. Les premiers germes de ces vérités supérieures avaient été apportés jadis à la Grèce par des migrations parties de l'Asie centrale dès l'époque des Védas, et plus tard, c'était toujours vers l'Orient que les philosophes allaient chercher des enseignements plus complets<sup>68</sup>.

Pythagore alla plus loin que tous les autres dans cette voie, l'Inde mystérieuse écarta pour lui tous ses voiles, et croyant, lui aussi, et plus que tous les autres, aux Esprits et à la divination, il prétendit sonder le passé et l'avenir, et jetant un regard profond sur l'éternité, il voulut connaître les destinées de cette âme qu'affirmait Socrate. Platon, de son côté, admettait la pluralité des existences, et l'on connaît la fable allégorique racontée à la fin de sa République, lorsqu'il montre un génie prenant sur les genoux des Parques les sorts et les diverses conditions humaines, et s'écriant : âmes divines ! Rentrez dans des corps mortels. Vous allez commencer une nouvelle carrière. Voici tous les sorts de la vie, je les jette devant vous ; choisissez librement, le choix est irrévocable. S'il est mauvais, Dieu en est innocent !

Comme son maître Socrate, il admettait des génies, dont la nature est moyenne entre celle des dieux et de l'homme. Ils transmettent ce qui est de Dieu à l'homme, et ce qui est de l'homme à Dieu. Ils portent nos prières et nos sacrifices en haut ; ils descendent en bas les grâces et les inspirations<sup>69</sup>.

Platon prétendait que l'âme possédait deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle. Il enseignait que les âmes étaient préexistantes au corps, et que tirées du ciel pour animer successivement différents corps, elles retourneraient au ciel après avoir été purifiées ; d'où au bout d'un certain nombre d'années, elles étaient encore employées à animer successivement différents corps ; de sorte que ce n'était qu'un cercle continu de souillures et de purifications, de séjours au ciel et de retours sur la terre, dans les corps qu'elles animaient. Comme il croyait que

---

<sup>67</sup> Platon, t. X, p. 227, Edit. de 1787. Le Banquet, cité par Michelet, La Bible de l'humanité ; 250, 334

<sup>68</sup> Emile Burnouf, La science des religions, 70, 412

<sup>69</sup> Encycl. de Diderot, V. Platon

ces âmes n'oubliaient pas entièrement ce qu'elles avaient éprouvé ou appris pendant le cours de leurs différentes existences, il prétendait que leurs conquêtes intellectuelles étaient moins de nouvelles connaissances que des ressouvenirs de ce qu'elles avaient su autrefois; et il fondait sur ces réminiscences prétendues, son dogme de la préexistence des âmes<sup>70</sup>.

Pythagore croyait à la transmigration pure et simple comme à un système complet par lui-même. Platon, bien mieux inspiré, y voyait un moyen de purification, si bien qu'à un certain moment, elle n'était plus nécessaire, et l'âme sans tache ni souillure était réunie à la substance universelle dont elle avait été séparée.

Il niait absolument l'éternité des tourments des enfers, et Celse remarque avec raison qu'il ne faut voir qu'une allégorie dans ce qu'il dit des demeures fortunées qui attendent la vertu. C'est ce qui résulte de ce passage de son *Epinomis*, lorsqu'il parle de la situation de l'homme de bien après sa mort : j'affirme très fermement, en badinant comme sérieusement, que lorsque la mort terminera sa carrière, il sera à sa dissolution dépouillé des sens dont il avait eu l'usage ici-bas ; ce n'est qu'alors qu'il participera à une condition simple et unique; et sa diversité étant résolue dans l'unité, il sera heureux, sage et fortuné.

Empédocle, philosophe, historien, poète et disciple de Téléuges, qui l'avait été de Pythagore, mit en vers, dans un poème, la théorie de ce dernier sur la transmigration des âmes. Voici comment Barthélemy fait résumer par son Anacharsis les enseignements d'Empédocle : cette opinion suppose la chute, la punition et le rétablissement des âmes. Leur nombre est limité ; leur destinée, de vivre heureuses dans quelqu'une des planètes. Si elles se rendent coupables, elles sont proscrites et exilées sur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'une matière grossière, elles passent continuellement d'un corps dans un autre, épuisant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne pouvant supporter leur nouvel état, assez infortunées pour oublier leur dignité primitive. Dès que la mort brise les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies célestes s'empare d'elles ; il conduit aux enfers, et livre pour un temps aux Furies celles qui sont souillées par des crimes atroces; il transporte dans les astres celles qui ont marché dans les voies de la justice. Mais souvent les décrets immuables des dieux soumettent les unes et les autres à de plus rudes épreuves ; leur exil et leurs courses durent des milliers d'années ; il finit lorsque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de se rejoindre à leur auteur et de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité<sup>71</sup>.

C'est par l'intervention des Esprits que les philosophes anciens expliquaient la réalité des Oracles, qui jouèrent un rôle tellement considérable dans le paganisme, que, ne pouvant nier les faits nombreux attestés par tous les historiens, qui déposent du caractère sérieux qu'affectaient parfois ces manifestations, les auteurs chrétiens ont annoncé qu'ils étaient l'oeuvre du démon ; explication qui n'explique pas grand' chose, car il resterait à justifier Dieu de se rendre complice du diable, en lui permettant tantôt de dévoiler aux hommes certains faits à venir, tantôt de les tromper par des prédictions mensongères. Mais si l'on voulait admettre que les génies, dont les philosophes peuplaient l'espace, fussent les âmes des morts non encore réincarnées, on comprendrait sans peine qu'elles continuassent à s'intéresser aux choses d'un monde qu'elles viennent de quitter et dans lequel elles vont bientôt rentrer peut-être, et qu'elles vinsent parfois donner d'utiles avertissements à leurs amis demeurés sur cette terre, sans prétendre cependant, ni sans avoir droit à l'infailibilité.

De plus, on adressait souvent ses demandes aux oracles dans des billets soigneusement cachetés.

---

<sup>70</sup> Fénelon, *Vie des Philosophes de l'antiquité*, V. Platon

<sup>71</sup> Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, t. V, 556

Les prêtres s'endormaient dessus, les lisaient et y répondaient dans leurs sommeils prophétiques<sup>72</sup>. C'est-à-dire que ces prêtres étaient des somnambules extralucides, tels que les observateurs de bonne foi en rencontrent un petit nombre aujourd'hui, qui lisent à travers les corps opaques, et quelquefois parviennent à connaître des choses cachées aux regards des mortels. Il n'est, dans tout cela, rien de surnaturel ni de miraculeux.

Les Esprits, en effet, se communiquaient pendant le sommeil, et ceux qui interprétaient les rêves s'appelaient oneiropompous, envoyeurs de songes. A l'origine, on enterrait les morts dans les maisons mêmes, afin que leur Esprit eut plus de facilité pour se communiquer. Des prêtres particuliers possédaient la puissance d'évoluer les âmes, de faire reparaître les morts. Ils s'appelaient Psychagogues, et on donnait le nom de Psychomantées aux temples spéciaux, où l'on recevait les réponses des Esprits interrogés.

Ainsi sans doute, Orphée évoqua et fit reparaître pour un moment Eurydice. Comme toujours la légende exagéra le fait, et l'embellit de ses fables.

On sait avec quelle érudition profonde Barthélemy a su faire revivre la Grèce tout entière dans son voyage d'Anacharsis. Il conduit son héros dans l'ancre de Trophonios pour consulter l'oracle. Une voix se fait entendre et lui parle : alors elle expliqua la génération et les révolutions des âmes. Celles qui sont souillées de crimes, ajouta-t-elle, tombent comme tu vois, dans le gouffre et vont se préparer à une nouvelle naissance. Je ne vois, lui dis-je, que des étoiles qui s'agitent sur les bords de l'abîme ; les unes y descendent, les autres en sortent. Ces étoiles, reprit la voix, sont les âmes, dont on peut distinguer trois espèces ; celles qui s'étant plongées dans les voluptés, ont laissé éteindre leurs lumières naturelles ; celles qui ayant alternativement lutté contre les passions et contre la raison ne sont ni tout à fait pures, ni tout à fait corrompues ; celles qui n'ayant pris que la raison pour guide, ont conservé tous les traits de leur origine. Tu vois les premières dans ces étoiles qui te paraissent éteintes, les secondes dans celles dont l'éclat est terni par des vapeurs qu'elles semblent secouer, les troisièmes dans celles qui, brillant d'une vive lumière, s'élèvent au-dessus des autres. Ces dernières sont les génies, ils animent les heureux mortels qui ont un commerce intime avec les dieux<sup>73</sup>.

Suivant Pythagore, Platon, les Stoïciens et tous les grands penseurs de l'antiquité païenne, les âmes habitaient la voie lactée, d'où elles descendaient sur la terre pour poursuivre ensuite leur marche progressive à travers les planètes et les étoiles fixes.

Celse, dit Origène, prétend, d'après Platon, que la route des âmes, du ciel à la terre, et de la terre vers le ciel, se fait à travers les planètes. Et pour établir dans la dispute qu'il a contre nous, un grand appareil de science, il dit que cette même doctrine est consacrée dans les mystères et dans les cérémonies de l'initiation de leur dieu Mithra. On y retraçait, continue Celse, par des symboles variés, les sphères célestes, tant celle des fixes que celles des planètes, et les routes que suivent les âmes à travers ces sphères... Ils figuraient une échelle, partagée en sept degrés ou étages, à chacun desquels se trouvait une porte, et au sommet une huitième, qui sans doute était celle des fixes<sup>74</sup>. Ils voyaient dans la naissance la porte des hommes, et dans la mort la porte des dieux. Pour expliquer l'union de l'âme immatérielle avec le corps terrestre, les philosophes anciens avaient reconnu la nécessité de l'existence d'une substance mixte, désignée sous le nom d'Ochêma, qui lui servait d'enveloppe, et que les Oracles appelaient le véhicule léger, le véhicule lumineux, sorte de corps lucide, éthéré, aromal, qui conserve l'empreinte et l'image apparente du

---

<sup>72</sup> Fontenelle, hist. des Oracles, ch. XIV, XV

<sup>73</sup> Barthélemy, 111, 302

<sup>74</sup> Origène, Contra Ceisum, I. VI, p

corps. C'est le Ferouer des Perses. Hiérocles, dans son commentaire sur les derniers vers dorés de Pythagore, nous a transmis l'héritage de ces poétiques croyances, qui ont pour elles d'être vraisemblables, plus logiques et plus consolantes que toutes les autres, si la certitude leur échappe et si elles restent confuses dans les champs infinis de l'in cognoscible.

Un écrivain qui n'est pas suspect de spiritualisme, Dupuis, dans son livre de l'Origine de tous les cultes<sup>75</sup>, constate à son tour la réalité de ces pieuses convictions des grands hommes d'autrefois : Saint Augustin, d'après Porphyre, parle de l'effet que produisaient, sur cette partie animale de l'âme, les opérations théurgiques, connues sous le nom de Télètes. Elles la rendaient propre à communiquer avec les Esprits et avec les anges, et capable de recevoir la vision des dieux. Ceux qui faisaient usage de ces sortes de purifications prétendaient se procurer la vue de fantômes admirables, soit d'anges soit de génies, qu'ils pouvaient, contempler à l'aide des yeux de cette partie de l'âme ainsi épurée. Porphyre ajoute que ces purifications néanmoins ne servaient de rien à la partie de l'âme intelligente pour voir le premier dieu et les êtres vraiment existants ou le monde intellectuel.

De la Grèce, ces magnifiques théories passèrent à Rome, qui s'éleva jusqu'à la perception complète de l'immortalité de l'âme, a parte ante et a parte post, dans le passé non moins que dans l'avenir, et qui traduisit sa pensée par le mot Sempiternelle. Toutefois, les Latins ne lui accordaient pas une existence individuelle, et ici ils se rapprochent des croyances des Indous, disant que chacune était une émanation de l'âme universelle, et que, plus tard, elle reviendrait se confondre dans le sein de la divinité. Telle une bouteille pleine d'eau, flottant dans la mer, dont le verre vient à se briser. La portion que contenait la bouteille se retrouve et subsiste toujours dans la masse commune, d'où elle était sortie à un certain moment.

Comme les Grecs, leurs maîtres en toutes choses, les grands penseurs de l'antiquité romaine, pour lesquels le Ciel Père, le Dyaous-Pitar de Indous devient Zeus-Piter, puis Jupiter, voyaient dans l'univers un être vivant, et ils appelaient génie ce principe de vie qui circule partout, anime tout, et ne s'éteint jamais. Dans le quatrième livre des Géorgiques, Virgile a exprimé en beaux vers cette théorie de l'âme du monde, du génie universel, dont on croyait qu'une étincelle animait les abeilles<sup>76</sup>.

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé : Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde ; Dieu circule partout, et son âme féconde à tous les animaux prête un souffle léger ; aucun ne doit périr, mais tous doivent changer, et, retournant au ciel en globe de lumière, vont rejoindre leur être à la masse première.

Ils diffèrent d'opinion sur l'époque de cette réunion avec la divinité ; les uns voulaient que ce fût à l'instant même de la mort, tandis que d'autres, à la suite de Pythagore et surfont de Platon, enseignaient que ce n'était qu'après plusieurs réincarnations dans le but d'expier les fautes commises, et de reconquérir sa place dans le sein de Dieu.

Suivant Hiérocles, célèbre philosophe platonicien du cinquième siècle, on ne pouvait, sans la transmigration des âmes, justifier les voies et la justice de la Providence. Comment en effet, sous un Dieu juste, pourrait-on être misérable, sans l'avoir mérité ?

Dans celui de ses ouvrages qui porte le titre de Songe de Scipion (ch. III), Cicéron adopte les vues larges des philosophes grecs : ceux-là vivent véritablement, fait-il dire à Scipion l'africain, dont l'âme dégagée des liens du corps comme d'une prison, a pris son essor vers les régions supérieures ; au lieu que ce qu'on appelle vie sur la terre est une véritable mort. Au dire de

---

<sup>75</sup> Dupuis, t. 11, 2e partie, p. 302 note. — V. saint Augustin, Civit. de Dei, livre. X, ch. 9 et 11.

<sup>76</sup> Vers 220 et suivants, traduction de Delille

Macrobe<sup>77</sup>, ceux qui avaient adopté les opinions de Pythagore et de Platon reconnaissaient deux morts : celle du corps, et celle de l'âme. La première avait lieu quand l'âme quittait le corps; mais l'âme mourait, quand elle allait se distribuer dans les membres du corps qu'elle devait animer. S'écarter de sa source sublime, c'était pour elle perdre la vie ; c'était renaître que d'y retourner. Par la première, disait-il, l'âme se dégage de sa captivité pour aller jouir des véritables trésors de la nature et de la liberté qui lui est propre ; par l'autre, au contraire, que nous appelons la vie, l'âme est privée de la lumière de son immortalité, et précipitée dans les ténèbres d'une espèce de mort. Ce fut l'heureuse destinée du paganisme de finir comme il avait commencé, par la poésie. Ovide chanta dans un style enchanteur les métamorphoses des dieux ; il exposa les doctrines de Pythagore et de Platon (liv. XV, fab. 2), que Virgile à son tour drapa dans toutes les splendeurs de sa poésie enchanteresse. Au sixième livre de l'Enéide, Enée rencontre aux Champs Elyséens son père Anchise, qui dissipe ses doutes et confirme ses croyances :

Mon fils, dit le vieillard, tu vois ici paraître  
Ceux qui dans d'autres corps doivent un jour renaître.  
Mais avant l'autre vie, avant ses durs travaux,  
Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux,  
Et dans le long sommeil des passions humaines,  
Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines...  
O mon père, est-il vrai que dans des corps nouveaux,  
De sa prison grossière une fais déagée,  
L'âme, le feu si pur, veuille être replongée ?  
Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs ?  
Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs ?  
Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde,  
Puisque tu veux sonder ces grands secrets du monde,  
Ecoute-moi. D'abord une source de feux,  
Comme un fleuve éternel répandu en tous lieux,  
De sa flamme invisible échauffant la matière,  
Jadis versa la vie à la nature entière,  
Alluma le soleil et les astres divers,  
Descendit sous les eaux et nagea dans les airs ;  
Chacun de cette flamme obtint une étincelle.  
C'est cet esprit divin, cette âme universelle,  
Qui d'un souffle de vie animant tous les corps,  
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts ;  
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde,  
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sur l'onde.  
De la divinité, ce rayon précieux  
En sortant de sa source est pur comme les cieux :  
Mais s'il vient habiter dans des corps périssables,  
Alors dénaturant ses traits méconnaissables,  
Le terrestre séjour le tient emprisonné ;  
Alors, des passions le souffle empoisonné  
Corrompt sa pure essence ; alors l'âme flétrie

---

<sup>77</sup> Comment, sur somn. Scip. lib. 1, cap. 1X et X

Atteste son exil et dément sa patrie :  
 Même quand cet esprit, captif, dégénéré,  
 A quitté sa prison, du vice invétéré,  
 Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre ;  
 Longtemps il en retient l'empreinte opiniâtre ;  
 Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,  
 Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.  
 De ces âmes alors commencent les tortures :  
 Les unes, dans les eaux vont laver leurs souillures,  
 Les autres s'épurer dans des brasiers ardents,  
 Et d'autres dans les airs sont le jouet des vents ;  
 Enfin, chacun revient, sans remords et sans vices,  
 De ces bois innocents savourer les délices.  
 Mais cet heureux séjour a peu de citoyens !  
 Il faut pour être admis aux Champs Elyséens,  
 Qu'achevant mi le fois sa brillante carrière,  
 Le soleil à leurs yeux ouvre enfin la barrière,  
 Le grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.  
 L'âge ayant effacé tous les vices du corps,  
 Et du rayon divin purifié les flammes,  
 Un Dieu vers le Léthé conduit toutes ces âmes :  
 Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux  
 Les engage à rentrer dans des liens nouveaux...

En attendant leur réincarnation, et lorsqu'elles n'étaient pas encore admises aux félicités des Champs Elyséens, les âmes des morts ne se désintéressaient pas pour cela des intérêts du monde qu'elles avaient quitté, des affections brusquement interrompues par la triste séparation du trépas, ni même de leur caractère, de leurs qualités, de leurs défauts d'autrefois. C'était les dieux familiers, les génies, les démons, les Lares, les Pénates, les Larves, les Mânes, les Lémures<sup>78</sup>, et dans son livre du Démon : de Socrate (De Gen. Socrat.), Apulée explique ainsi leur existence transmondaine : l'âme de l'homme, dit-il, détachée des liens du corps et délivrée de ses fonctions, devient une espèce de Démon, ou de Génie qu'on appelait autrefois Lémures. De ces Lémures, ceux qui étaient bienfaisants à leurs familles, et qui entretenaient leurs anciennes maisons dans la tranquillité, étaient appelés Lares familiares, lares domestiques mais ceux qui, pour les crimes qu'ils avaient commis pendant leur vie, étaient condamnés à errer continuellement, sans trouver aucun lieu de repos, et qui épouvantaient les bons, et faisaient du mal aux méchants, étaient vulgairement appelés Larvæ<sup>79</sup>. Il y avait des prières pour les écarter. *Manes exite paterni !* dit Ovide. Et encore : *tectis exeat umbra suis !* Ces prières rythmées s'appelaient *carmina*, d'où nous avons fait charmes. Ces Esprits familiers étaient partout, intervenaient dans tous les actes de la vie, et lorsque Enée sacrifiait aux Mânes de son père, voyant un serpent énorme qui venait goûter les offrandes du sacrifice, le pieux héros s'écriait : est-ce le génie du lieu, ou l'Esprit de mon père<sup>80</sup> ?

<sup>78</sup> Quos Groeci Daimonas appellant, nostri opinor Lares. Cicéron, de Univ. 2. - Maury, 87

<sup>79</sup> Dict. de Trévoux, V. Lémures. Voir aussi Spon (Jacob), rec. cur, d'antiquités, p. 232. Lyon 1668 in-4

<sup>80</sup> Incertus geniumme loci, famulumne parentis Esse putat lib. Virgile Aen Lib. V v. 95



## Chapitre 8 - La Gaule - La Scandinavie

L'étude de la religion des Gaulois nous présente incontestablement un intérêt tout particulier, car ils furent nos ancêtres, et les fils ne doivent parler qu'avec respect des croyances de leurs pères. Ce qui fit dans le passé la force et la grandeur du druidisme, de la religion des hommes du gui de chêne, c'est que, dans la crainte qu'elle ne descendît des régions célestes pour se matérialiser dans des représentations ou des images grossières, les Druides avaient proscrit non seulement les arts plastiques, mais encore l'art écrit, confiant à la mémoire des Bardes le secret de leur foi, de leurs sciences, de leurs mystères sacrés. Artistes avant tout, les Grecs avaient fini par tout réduire à des formes brillantes, qui charmaient leurs sens, mais qui ne satisfaisaient plus les grands penseurs des diverses écoles.

Les Gaulois reconnaissaient l'impuissance de l'homme à représenter celui que l'esprit humain ne peut comprendre. Ils ne voulaient pas que l'on enfermât dans des temples le créateur de l'immense univers, et c'était seulement sous la majestueuse horreur des forêts immenses qu'ils consentaient à l'adorer. Ajoutons qu'aux époques de barbarie, quand la philosophie n'est pas venue encore éclairer les intelligences en enseignant la morale qui soutient les âmes, la religion est considérée surtout comme un frein salutaire, elle doit chercher à faire craindre Dieu plutôt qu'à le faire aimer ; c'est l'épouvantail des méchants, et comme tout le monde alors l'est plus ou moins, on voile son image derrière des mystères impénétrables, afin qu'il devienne plus effrayant. Aussi peut-on appliquer à toutes les croyances du passé ces deux hémistiches si énergiques de Lucain, adressés par lui seulement à la religion des Druides : *tatum terroribus addit, quos timeant, non nosce deos !* Tant cela ajoute à la terreur qu'ils inspirent, de ne pas connaître les dieux !

Une classe intermédiaire entre les druides et les Bardes, celles des Ovates, interprètes des premiers auprès du peuple, était vouée à la célébration des sacrifices ainsi qu'à la pratique du culte extérieur. César, dans ses commentaires, habilla à la romaine les dieux des Druides. Pour lui, Hésus, le Dieu supérieur de leur triade, fut Jupiter, Bel Héol fut Apollon, le Dieu Soleil, et il n'est pas jusqu'au sombre Teutatès dans lequel il se plaît à reconnaître Pluton, le maître des Enfers, oubliant ainsi ce qu'il constate lui-même, à savoir que les Gaulois ne connaissaient ni la mort, ni les Enfers. Lucain fut mieux inspiré, et analysa en quelques vers les doctrines capitales des Druides, lorsqu'il dit dans le premier chant de la Pharsale : pour vous, les ombres ne s'ensevelissent pas dans les sombres royaumes de l'Érèbe, mais l'âme s'envole animer d'autres corps dans des mondes nouveaux. La mort n'est que le milieu d'une longue vie. Ils sont heureux dans leur erreur, ces peuples qui ne connaissent pas la crainte suprême du trépas ! De là leur héroïsme, au milieu des sanglantes mêlées et leur mépris de la mort. A quoi bon ménager une existence qui doit sans cesse renaître !

Hermès, dans lequel César croit retrouver Mercure, ne conduit plus les âmes dans les Enfers, dans les profondeurs étroites et dans les abîmes inférieurs de la terre, il est le messager des voyages éternels, il guide les Esprits dans leur empire immense et sans limites, et l'homme a conquis enfin l'éternité dans l'infini du temps et de l'espace.

Ainsi les Indo-européens des Gaules, par un ressouvenir des enseignements traditionnels des Brahmanes, ont été plus loin et se sont élevés plus haut que nul autre des anciens peuples de l'Europe, dans la connaissance de Dieu et de l'homme : ce sont eux qui ont eu les idées les plus vastes, les plus pures, celles qui satisfont le mieux à toutes les aspirations du cœur et de l'intelligence. Les Druides, en effet, enseignaient la toute-puissance de la divinité, l'éternité de

l'univers, la métempsycose, l'espoir dans d'autres mondes, meilleurs ou pires, dans lesquels l'âme conservait son identité, ses passions. Dieu, c'est l'unité dans la trinité. Il existe par lui-même, éternel dans le passé comme dans l'avenir. Germe semé par une main divine, l'être, au contraire, a eu un commencement, mais il n'aura jamais de fin. Il a fourni mille étapes différentes, montant, grandissant, s'élevant sans cesse.

Il a été matière, inorganique au début, et enfin organisée. Puis l'intelligence a lui, l'animal est devenu homme, c'est-à-dire une créature libre, consciente, allant, au gré de sa volonté, au bien ou vers le mal. La liberté a vaincu la fatalité antique. Il a eu sa conscience pour guide de ses actions, il a compris qu'il devait être récompensé lorsqu'il faisait le bien, châtié quand il faisait le mal. Il n'est besoin pour cela de Satan ni des enfers. Dieu est la justice, l'homme est à soi-même son juge et son bourreau. Juste, il monte et s'élève dans la hiérarchie des mondes qui peuplent l'espace, et se rapproche incessamment de l'Éternel. Coupable, il descend dans quelque planète encore plus imparfaite que la nôtre, ou, si ses fautes sont assez vénielles pour qu'il accomplisse son purgatoire sur celle-ci, il renaît dans le corps du pauvre, du malade, du prolétaire, de l'esclave, dans le corps de l'animal même, du plus infime et du moins bien doué par la nature. Quelques-uns même perdent presque jusqu'à l'existence, et redeviennent matière inerte. Ici le but est dépassé, et de telles théories sont excessives, parce qu'elles sont inutiles. L'homme a su faire à son semblable des conditions pires que celles des bêtes, et l'on peut certes, ici-bas, continuer de faire partie de l'humanité et devenir plus malheureux que les pierres. La Sagesse des Nations le dit, et les proverbes ont presque toujours leur raison d'être.

Par le bien, avons-nous dit, l'être monte, et s'élève vers les mondes placés plus haut dans la hiérarchie des sphères célestes, destinée suprême que tout et tous doivent atteindre. Toute perfection est en Dieu, vient de lui, s'en dégage incessamment, y retourne de toute nécessité, et ne peut manquer d'y parvenir. Tout a l'éternité devant soi pour arriver à ce but. Dieu n'est plus l'auteur du mal, il ne se confond plus avec Satan, l'espérance est laissée à la créature déchue. Le mal, c'est nous qui le faisons : nous pouvons par conséquent le défaire. Dans tous les cas, étant libres, nous devons l'expier, après l'avoir commis.

Les Esprits montés vers les mondes supérieurs peuvent descendre en missionnaires sur les globes inférieurs pour travailler au perfectionnement d'une humanité arriérée, par leur exemple ou par leurs enseignements. D'autres se manifestent à eux, en leur parlant par la voix des Bardes et des voyants inspirés.

Les Druides unissaient l'autorité politique au sacerdoce, et tenaient le premier rang dans la nation. Parmi eux, les Bardes entretenaient, par leurs chants, la tradition des événements mémorables, et exerçaient la prophétie. Dans la Gaule, la femme n'est plus la créature déchue que les autres religions présentent au mépris du sexe fort. Elle marche égale à l'homme, elle dispose d'elle-même, en présentant la coupe nuptiale à celui qu'elle choisit, et elle rend libre, en l'élevant jusqu'à elle, l'époux qu'il lui plaît de prendre dans une classe inférieure. On reconnaît en elle quelque chose de divin. Elle a sa place dans le conseil, au foyer domestique comme dans les réunions publiques. On la consulte sur la paix et sur la guerre. Elle partage avec les Druides les fonctions sacerdotales, et, plus naturellement prédisposée, par les infirmités de son sexe, aux phénomènes de somnambulisme et de seconde vue, elle est prophétesse et entourée des respects des peuples reconnaissants.

La règle qu'observaient les Druidesses n'était pas toujours la même. Ici, elles se vouaient à une virginité perpétuelle, ailleurs elles se mariaient, mais vivaient habituellement loin de leurs époux, qu'elles venaient visiter à certaines époques, après le coucher du soleil, pour les quitter avant

l'aube. Leur influence ne disparut pas après que le christianisme eut triomphé, et encore sous les rois de la seconde race, les Francs vainqueurs eux-mêmes reconnaissaient le pouvoir mystérieux des Fatuœ Gallicoe qui devinrent les Fades, les Fées des légendes populaires.

Les Brahmanes avaient parqué l'Inde entre les limites infranchissables des castes. Les druides, au contraire, se recrutaient au choix, parmi les meilleurs et les plus dignes, et l'on n'entrait dans leurs rangs, condition enviée par les enfants des premières familles, qu'après une longue et difficile initiation, qui parfois ne durait pas moins de vingt années d'épreuves rigoureuses subies au fond des bois ou dans le sein des cavernes. Ils remplaçaient ainsi l'hérédité, principe étroit, fataliste, par l'élection, principe large et fécond, parce qu'il est la liberté. L'homme, c'est son âme. La préexistence reconnue de celle-ci prédispose à donner à l'élection le pas sur le hasard de la naissance. C'est l'aristocratie sérieuse et légitime du mérite, substituée à l'aristocratie arbitraire. Les castes sont l'immobilité, l'élection est le progrès. La loi de Manou présentait l'absorption dans le sein de Brahma comme le sort le plus enviable. Le Druidisme conserve à l'âme son individualité, c'est-à-dire sa liberté dans l'avenir. La perfectibilité est la loi qui régit la création. Le mal est transitoire, il s'amointrit, diminue, va vers le bien, il le devient peu à peu, le bien seul est inévitable et éternel.

Le premier novembre de chaque année on célébrait la fête des morts, la renaissance du monde et de toutes les créatures. Mais ce n'était pas dans les cimetières, car ils ne matérialisaient ni ne localisaient la douleur, et, dans leur vénération ardente pour les Esprits des défunts qui venaient se manifester à eux par l'intermédiaire des Druidesses, des Bardes et des extatiques, ils ne faisaient nul cas des cadavres, image hideuse de cette mort qu'ils méprisaient ; aussi leurs ennemis les voyaient-ils avec stupéfaction abandonner les corps inanimés de ceux qu'ils perdaient sur les champs de bataille. Le culte des reliques n'était pas le leur : vivant en esprit, ils honoraient les Esprits, sans se préoccuper de la pourriture qu'ils laissaient après eux.

Un ordre social éminemment charitable était issu de ces croyances élevées. Puisque nous et les nôtres devions renaître, il fallait aviser aux moyens d'amointrir le rôle de la misère sur cette terre qui devait nous porter encore, et faire en sorte que chacun y pût vivre fraternellement et côte à côte. Fuyant donc l'individualisme si fortement organisé par la loi romaine, et si bien fait pour développer l'égoïsme au delà de ses limites légitimes, ils avaient imaginé une sorte de communisme qui s'élevait presque jusqu'au mode supérieur, idéal et complet de l'association. Le sol appartenait à la tribu, le Bren, ou chef, en faisait un juste partage entre les familles, dont les pères distribuaient les parcelles aux différents membres quand il naissait un enfant mâle, le lot de la famille était augmenté. Mais ce qui était divisé ainsi, c'était la possession, et la propriété demeurait indivise entre les mains de la famille. La tribu gardait pour elle, c'est-à-dire pour tout le monde, tout ce qui croissait spontanément, la culture pastorale, les prairies, les marais, les forêts, les landes incultes.

En somme, un Dieu, Hésus, constituant une trinité avec Bel Héol et Teutatès, telle était la théogonie des Gaulois. Des Esprits sans nombre Fées, Korrigants, Poulpiquets, et autres, qui ne sont, pour la plupart, que des âmes désincarnées, attendant les renouvellements de leur vie sur cette terre, ou sur une autre meilleure ou pire, remplissent l'intervalle et sont l'anneau qui rapproche l'homme de la Divinité.

Chaque être doit parcourir le cercle complet des transformations, depuis le degré le plus rudimentaire, jusqu'à ce que, parvenu au sommet, il devienne homme. L'âme alors, éternellement vivante et agissante, accomplit sa destinée dans une série ascendante ou descendante d'existences, et, suivant le bon ou le mauvais usage qu'elle aura fait de son libre arbitre, aboutit, plus tôt ou

plus tard, à un état d'activité heureuse et lumineuse, dans lequel, ayant passé par toutes les formes de la vie pour qu'elle puisse avoir acquis toutes les connaissances, et toutes ses épreuves étant accomplies, elle ne connaît plus le péché ni la douleur.

Elle ne venait plus que pour accomplir des destinées de plus en plus fortunées, l'infini n'ayant pas de limites, et la perfectibilité étant également indéfinie. Si elle descend du cercle de Félicité, c'est volontairement, dans le but de sauver les autres en contribuant à leur régénération 'et à leur avancement.

Nous avons peu de choses à dire de la religion des peuples scandinaves. Elle possède des points de similitude assez considérables avec celles de la Haute Asie, pour que l'on puisse supposer que c'est vers ce centre commun qu'il faut aller chercher ses origines. De là elle a filtré à travers les mythologies des Germains, des Celtes, des Gaulois, ce qui explique leurs traits nombreux de ressemblance. Là, nous retrouvons, comme toujours, un Dieu suprême, Odin, formant une triade avec Thor et Freyr. Ils représentent, sous leur triple forme, la puissance, la sagesse et la bonté. Plus tard, on donna à ce dernier une soeur, Freya, la Vénus scandinave, la déesse de l'amour, et qui présidait à la reproduction du genre humain. Le calendrier lui consacra un jour de la semaine, le vendredi, Veneris dies en latin, Frey-tag en allemand.

Les âmes allaient attendre dans le Walhalla l'heure de la réincarnation. Puis, un jour viendra où la terre sera détruite par le feu. Mais la mort ne pouvant pas plus exister pour les mondes que pour les êtres qui les peuplent, une terre nouvelle, plus brillante que celle qui viendra de disparaître, surgira du sein des flots, les meilleurs parmi les hommes et les Dieux disparus seront ranimés, et la terre sera incessamment couverte de riches moissons qui croîtront sans culture. Il n'est guère de mythologie aussi fouillue que celle des peuples du Nord. Les Esprits y pullulent, sous mille noms divers, les uns bons, les autres mauvais, 'suivant la nature de leurs rapports avec les hommes. Faut-il dénombrer les nombreuses tribus des Ases, des Nomes, des Walkyries, des Fylgies, des Alfes?... Tous les rois étaient admis, de droit, dans le Walhalla. Les princesses parviennent toutes à la dignité de Walkyries, renaissent quelquefois, apparaissent aux hommes sous la forme de cygnes. Quiconque parvient à dérober à ces fées redoutables leur enveloppe de cygne, devient maître d'elles.

Dans une autre partie de l'extrême Nord, les Lapons, voient dans les âmes des trépassés des Dieux inférieurs qu'ils appellent Sitte. Les Voyants ont, chez eux, une manière d'opérer qui rappelle les procédés de certains somnambules. Ceux qui veulent savoir en quel état sont leurs amis ou leurs ennemis qui demeurent à cinq cents lieues de là, et ce qu'ils y font, n'ont qu'à aller trouver quelque Lapon, il le leur découvre par cette voie. Il se jette par terre et devient semblable à un homme mort, ayant du reste la face tonte plombée. Il demeure l'espace d'une heure ou deux en cet état, selon que le pays dont il veut apprendre quelque chose est plus ou moins éloigné, et il peut lorsqu'il se réveille raconter tout ce qui se passe en ce lieu, et ce dont on veut avoir la connaissance<sup>81</sup>.

---

<sup>81</sup> Scheffer, cité par Balthasar Bekker, docteur en théologie, dans le Monde enchanté, t. 1, p. 68; Trad. en hollandais, 1694

## Chapitre 9 - La Judée

Moïse, fils d'Amram et de Jocabed, naquit 1571 ans avant l'ère chrétienne. Le peuple juif était captif en Egypte. Pharaon, qui régnait alors sur cette contrée, voyant que les Hébreux devenaient redoutables par le nombre, leur prescrivit de jeter dans le Nil tous leurs enfants mâles. La mère de Moïse l'exposa donc sur le fleuve, dans un panier de jonc enduit de bitume. Thermoutis, fille de Pharaon, le vit, voulut le garder, et trois ans plus tard, l'adopta pour son fils. Il demeura pendant quarante ans à la cour du roi, étudiant les sciences, la religion, les mystères des Egyptiens.

A la suite du meurtre, commis par lui, d'un Egyptien qui maltraitait un Israélite, il fut contraint d'aller chercher un asile dans la terre de Madian, où il se maria. Un jour, qu'il menait paître les troupeaux de son beau-père vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson enflammé, et lui ordonna d'aller briser le joug qui courbait le front des Hébreux. Deux autres prodiges vainquirent sa résistance et avec son frère Ahron, il vint annoncer à Pharaon que Dieu lui ordonnait de laisser les Hébreux aller dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices. Sur le refus du roi, une lutte de prodiges s'établit entre ses magiciens et Ahron. Puis Dieu frappa l'Egypte de dix plaies consécutives qui décidèrent l'orgueilleux monarque à céder. Les Juifs arrivaient en vue de la mer Rouge, lorsque Pharaon, à la tête de son armée, se présenta pour s'opposer à leur fuite. Moïse étendit sa baguette sur la mer, en divisa les eaux, et les Hébreux passèrent à pied sec. L'armée voulut les poursuivre, mais un vent violent renversa la double muraille liquide, et Pharaon et toute son armée furent noyés dans les flots.

Les Hébreux errèrent pendant quarante années dans le désert, nourris miraculeusement par Dieu, et arrivèrent enfin au pied du mont Sinaï. Moïse y fit une retraite de quarante jours et y reçut des mains de Dieu les tables de la Loi. Lorsqu'il redescendit, son peuple était tombé dans l'idolâtrie du Veau d'or. Il brisa les tables et fit mettre à mort vingt-trois mille des coupables. Puis il gravit une seconde fois le Sinaï et en rapporta de nouvelles tables gravées sur la pierre. Enfin Moïse guida les Israélites jusque sur les confins du bas pays de Chanaan, au pied du mont de Nébo. Après qu'il se fut élevé jusqu'à son sommet, Dieu lui montra la terre promise, qu'il ne devait point fouler de ses pas, et, en effet, il s'éteignit sans souffrances, âgé de cent vingt ans, laissant les cinq livres reconnus pour inspirés, par les Juifs et par toutes les Eglises chrétiennes ; et, par les savants qui nient l'inspiration, accepte du moins comme l'un des plus beaux monuments du génie humain. Ces cinq livres dont l'ensemble forme le Pentateuque, sont : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

Moïse est un législateur, en même temps qu'un fondateur de religion. Son oeuvre contient donc trois parties différentes : une doctrine religieuse et morale, un culte et des lois cérémoniales, symbole de la doctrine ; une loi sociale. Il pose en principe le monothéisme le plus absolu. Yahwé, celui qui est, ou Jéhovah, règne seul dans les profondeurs des cieux, sans trinité, sans anges même, car la Genèse ne fait mention nulle part de leur création. Ce dieu solitaire n'appellera pas même un jour auprès de lui les âmes des créatures, car, chose bien étrange, Moïse ne soupçonne pas leur existence, et l'homme, triste atome lance pour un jour au milieu de l'immense univers, se voit étroitement parqué sans avenir comme sans espérance sur cette terre de misère, comme son Lieu dans le désert de l'Empyrée.

De pareilles omissions sont bien difficilement compréhensibles dans une religion révélée, et sur ces points capitaux, celle de Moïse reste bien en arrière de toutes les autres, qui reconnaissent tout d'abord une âme, une vie future, et dans l'espace, des Démons, ou Esprits, êtres intermédiaires entre le créateur et sa créature, âmes désincarnées, existant, c'est-à-dire agissant

sans cesse, et intervenant dans la direction des événements de ce monde, non pas directement, mais par inspiration.

Quoiqu'il en soit, la Genèse du législateur des Hébreux est des plus simples. La terre, immobile, est le centre du monde. Dieu a tout créé de rien. Il commence par créer la lumière, et ce n'est que quatre jours après qu'il allume au firmament les étoiles et les deux grands corps lumineux qui président au jour et à la nuit. Si bien que la clarté ne tombe plus des astres, elle n'est plus une simple sensation que la vue des corps lumineux apporte aux sens ou fait éprouver à l'âme ; elle devient un objet réel. Puis il crée l'homme, les crée mâle et femelle, les bénit et leur dit : croissez et multipliez, et remplissez la terre (Genèse, 1, 27, 28). Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très bonnes, dit le dernier verset du premier chapitre.

Dès le second chapitre, Jéhovah n'est plus aussi satisfait de ce qu'il approuvait dans le premier, et oubliant qu'il vient de le créer mâle et femelle et lui a recommandé de croître et de multiplier : il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit-il, comme si, pour savoir, il avait besoin des leçons de l'expérience : faisons lui un aide semblable à lui (8, 18). Il envoie à Adam un profond sommeil, tire de sa poitrine une de ses côtes, en forme la femme, qu'il nomme Eve, et qu'il amène à son époux. Il les place dans le Paradis, leur permet de se nourrir des fruits de tous les arbres qui y croissent, à l'exception de ceux de l'arbre de vie et de l'arbre de la science du bien et du mal, les menaçant de mort, s'ils transgressent sa défense. Alors le serpent, et ici il n'est pas plus question de Satan ni du démon qu'il n'a été question des anges ni des bons génies, le serpent, le plus rusé des animaux, leur conseille d'en manger, leur promettant qu'ils seront comme les dieux, connaissant le bien et le mal (Ch. III, v. 5).

Jéhovah, dans sa colère, maudit le serpent, le condamne à ramper sur le ventre, et se dit à lui-même : voilà Adam devenu comme l'un, de nous, sachant le bien et le mal. Faisons maintenant qu'il ne porte pas sa main à l'arbre de vie, de peur que prenant son fruit, il n'en mange et qu'il ne vive éternellement (V. 22).

Puisqu'il devait intervenir et restreindre la liberté de sa créature, il fallait le faire plus tôt : c'était le fruit de l'arbre de science, et non celui de l'arbre de vie, qu'il importait d'éloigner de ses lèvres, puisque depuis cette faute, qui paraît cependant bien légère, tous les fils des hommes naissent criminels et damnables, et que jusqu'aux petits enfants, qui meurent avant d'avoir seulement pu distinguer le bien d'avec le mal, sont condamnés par le Dieu juste et bon aux flammes éternelles. Le serpent avait raison, en somme, et l'homme, sous peine de rester à l'état de machine inerte et inconsciente, avait besoin de savoir discerner le bien du mal, ne fût-ce que pour aller vers l'un et pour éviter l'autre, ce qui est la seule manière d'avoir des mérites devant Dieu. Quoi qu'il en soit, il les condamne au travail comme à un châtement, puis il leur dit : vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en terre, d'où vous avez été tiré... Et après ?... Après, il n'y a rien : car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière (V. 19.). Jéhovah les chasse du Paradis. Des enfants leur naissent alors, et c'est de ces enfants qu'est issue l'humanité toute entière, et les hommes qui depuis ont peuplé les diverses parties du monde. Il n'est pas de peuple chez lequel les Voyants, les oracles, les Pythonisses, les inspirés de tout ordre aient joué un rôle aussi considérable que chez les Israélites. On ne devait pas s'y attendre, car, n'admettant pas la survivance de l'être après la mort, et l'âme n'existant pas pour eux, il n'y a pas de communication possible entre le monde connu et le monde inconnu, il n'y a pas de révélations d'outre-tombe, et il faut que l'inspiration vienne de Dieu lui-même mis ainsi dans la nécessité d'intervenir incessamment jusque dans le détail et le menu des faits et gestes des mortels, et souvent pour des circonstances singulièrement indignes de sa majesté. Mais par une

inconséquence bizarre, et qui force ceux-là même qui ne reconnaissent pas l'existence de l'âme à accepter cependant ses manifestations, ils sont contraints parfois d'admettre les effets, après avoir nié les causes.

En présence d'événements graves, Moïse réunit un jour soixante-dix hommes parmi les anciens d'Israël, et les plaça auprès du tabernacle. Alors le seigneur étant descendu dans la nuée parla à Moïse, prit de l'esprit qui était en lui (auferens de spiritu qui erat in Moyse), et le donna à ces soixante-dix hommes. L'esprit donc s'étant reposé sur eux, ils commencèrent à prophétiser, et continuèrent toujours depuis : l'Esprit se reposa également sur deux hommes qui étaient dans le camp, dont l'un s'appelait Eldad, et l'autre Médad. Car ils avaient été marqués avec les autres, quoiqu'ils ne fussent pas sortis pour aller au tabernacle. (Nombres, XI, 25 et suiv.).

Qu'est-ce que l'Esprit, si ce n'est l'âme même, et quel est ce dédoublement de l'Esprit de Moïse, si l'âme n'existe pas ? Les Juifs avaient toujours eu parmi eux un grand nombre de Voyants, qui possédaient le don de la divination. Samuel lui-même en fut un, et un jour que Saül enfant avait perdu les ânesses de son père, il s'en vint consulter le Voyant, qui lui dit de ne pas s'inquiéter de ses ânesses, perdues depuis trois jours, qu'elles étaient retrouvées, et que, quant à lui, il serait roi dans Israël.

Lorsqu'il était encore tout petit enfant, Samuel avait été confié au grand prêtre Eli, dont les fils, bien que prêtres aussi, menaient une vie scandaleuse. Une nuit, Samuel fut réveillé par une voix qui, à plusieurs reprises, l'appela par son nom, et lui révéla que Dieu se préparait à châtier les crimes de la famille d'Eli. La parole de Jéhovah était rare en ce temps-là. Aussi la renommée du jeune prophète grandit-elle rapidement pour se répandre au loin. Plus tard, il fut élevé à la dignité de grand prêtre, et entreprit de restaurer et de spiritualiser le mosaïsme, encore incompris. Tout est susceptible d'interprétation. Moïse lui-même n'avait-il pas proclamé que son Esprit pouvait se communiquer ? Jéhovah n'avait-il pas promis de favoriser toujours les prophètes, et n'avait-il pas dit : écoutez mes paroles. S'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe. (XII, 6). Il résolut donc d'instituer une école de prophètes, chargés de continuer l'inspiration du législateur. Dans certains quartiers isolés de quelques villes, à Rama, Jéricho, Bétel, Gilgal, et, plus souvent encore, dans les campagnes ou au milieu des solitudes des forêts, on rencontrait des écoles de prophètes dans lesquelles ces confrères de Nébiïm, vivaient d'une vie commune, à la manière de la société pythagoricienne, chantant les louanges du Seigneur, méditant sur Dieu et sur le vrai sens de la loi, purifiant et élargissant à la fois la religion et la morale ; les uns, poètes inspirés qui lisaient dans l'avenir, les autres, tribuns fougueux sortis parfois des derniers rangs du peuple, pour réfréner la tyrannie des rois et pour réchauffer le zèle attiédi des prêtres. Il arrivait cependant que, sans initiation, certains hommes étaient choisis par les Esprits, qui trouvaient en eux des instruments dociles, et, comme l'avaient fait Eldad et Médad, se mettaient à prophétiser. Tel fut Amos, pauvre berger de Tékoah, dans le pays de Juda.

Sous les rois, à partir du règne de Jéroboam II, environ huit siècles avant notre ère, le prophétisme prit une importance de plus en plus prépondérante, et donna naissance à une littérature du plus haut intérêt. C'est alors que parurent tour à tour Isaïe, Ezéchiel, Jérémie, Daniel, et les douze petits prophètes, Jonas, Joël, Amos, Osée, Micha, Nahum, Habacuc, Obadia, Zephania, Haggée, Zacharie et Malachie.

Les femmes aussi rendaient des oracles, et l'on connaît Déborah, poète, guerrière, prophétesse, qui, assise, sous sa tente de feuilles de palmier, exerçait les fonctions de juge en Israël. Après avoir délivré son peuple de la longue oppression des Cananéens, elle célébra sa victoire dans un

chant de triomphe dont le Livre des Juges (chap. V.) nous a conservé les strophes inspirées. Plus tard, le roi Josias, le grand prêtre Holcias, consultent la prophétesse Holda, bien que Jérémie vécût alors.

A de certaines époques, les prophètes, littéralement, couraient les rues, je n'en veux pour preuve que cette étrange aventure racontée au chapitre XIX du premier livre de Samuel. Saül envoie une troupe d'archers pour s'emparer de David. Ils rencontrent Samuel au milieu d'une bande de prophètes qui prophétisaient, l'Esprit de Dieu s'empare (les soldats, qui se mettent à prophétiser à l'unisson avec Samuel et ses disciples. Le roi dépêche de nouvelles troupes mais la contagion fond sur eux, et ils prophétisent comme les premiers. Un troisième détachement est mis en marche, et, comme les autres, ils reviennent prophètes, au grand mépris de la discipline militaire. Furieux, Saül s'élance en personne à la recherche de son ennemi. Mais le voilà pris comme tous ses soldats, il prophétise en marchant, il prophétise devant Samuel, il se met nu, et demeure ainsi pendant toute une nuit et tout un jour.

On peut dire que l'on allait communément interroger les prophètes, comme chez nous, bien des gens vont consulter des somnambules. C'était assez la coutume, dit Le Maître de Sacy<sup>82</sup>, lorsqu'on venait consulter quelque prophète, de lui apporter en même temps des présents, non pour le corrompre, mais pour lui donner cette marque extérieure d'affection, et en soulageant sa pauvreté par cette offrande, se rendre plus digne de connaître par sa bouche la volonté du Seigneur.

Nous voyons en effet que lorsqu'il va consulter le voyant Samuel, le jeune Saül se préoccupe tout d'abord du présent qu'il doit lui faire : nous n'avons plus de pain dans notre sac, dit-il au serviteur qui l'accompagne, et nous n'avons ni argent ni quoi que ce soit à donner à l'homme de Dieu. Le serviteur répondit à Saül : voici le quart d'un sicle d'argent que j'ai trouvé sur moi par hasard. Donnons-le à l'homme de Dieu, afin qu'il nous découvre ce que nous devons faire. Or, c'était anciennement la coutume en Israël, quand on allait consulter Dieu, qu'on se disait l'un à l'autre : venez, allons au Voyant, car celui qu'on appelle aujourd'hui prophète s'appelait autrefois le Voyant (Samuel, liv. I, ch. IX, v. 7, 9). Comme les somnambules, les voyants recevaient le plus ordinairement pendant leur sommeil les lumières d'en haut, et, dans la Bible, toutes les révélations se font par l'intermédiaire des songes. Abraham, Jacob, Laban sont toujours endormis, lorsque Dieu leur parle. Joseph, enfant, vivait au milieu de rêves prophétiques, et lorsqu'il va rejoindre, vers les pâturages de Sichem, ses frères, qui complotent de le tuer, ils se disent l'un à l'autre : voici, ce maître songeur qui vient. Plus tard, il explique les songes de Pharaon, de son échanson, de son pannetier, et arrive par là au comble de la puissance<sup>83</sup>.

On provoquait le prophétisme, absolument comme aujourd'hui on provoque le somnambulisme, et les procédés matériels n'ont pas varié. Lorsque Moïse se dispose à se donner un successeur, il s'adresse à Jéhovah : que l'Éternel, le Dieu des Esprits de toute chair, établisse sur l'assemblée quelque homme, et qu'elle ne soit pas comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors l'Éternel dit à Moïse : prends Josué, fils de Nun, qui est un homme en qui est l'Esprit, et tu poseras la main sur lui... Moïse prit donc Josué, il posa ses mains sur lui, et l'instruisit, comme l'Éternel l'avait commandé par le moyen de Moïse (Nombres, XXVII, 15-23).

Il semble bizarre que Jéhovah, le Dieu des Esprits, eût besoin de l'intermédiaire de Moïse pour donner à Josué la puissance prophétique ; mais on comprend sans peine que, pour ajouter au prestige de son successeur, Moïse attribuât à Jéhovah, l'instruction qui venait de lui-même, et la

---

<sup>82</sup> Rois, IVe livre, ch. III, Commentaire

<sup>83</sup> Genèse, XV, I ; XX. 6; XXI. II, XXXVII. 19; et passim



puissance résultant de l'acte de ses propres mains saturées de fluide, qu'il déversait sur la tête de Josué, sensitif du plus haut titre, c'est-à-dire, homme en qui était l'Esprit, mais encore à l'état latent.

Il était d'ailleurs prudent de soumettre les dires des prophètes au contrôle de la raison, car, encore comme les somnambules, leur lucidité était intermittente, ainsi que le constate le même commentateur<sup>84</sup> : il faut savoir, comme le remarque un savant théologien (Guill. Estius), et comme il se prouve par l'Écriture même, que les prophètes les plus éclairés et les plus saints n'ont pas toujours la grâce actuelle de la prophétie, qui est tellement un don gratuit du Seigneur, qu'il ne le communique aux prophètes mêmes que lorsqu'il lui plaît, et de la manière qu'il lui plaît.

L'Éternel, dit Isaïe, a versé sur vous un esprit de profond étourdissement : il a fermé vos yeux à la lumière, il a bandé ceux de vos prophètes, et de vos principaux voyants (XXIX. 10). Combien d'autres exploitaient leur prétendue lucidité pour en faire métier et marchandise ! La parole de l'Éternel me fut aussi adressée, s'écrie Ézéchiël. Fils de l'homme, prophétise contre les prophètes d'Israël!... Malheur aux prophètes insensés, qui n'entendent que les voix de leur propre Esprit !... Ils ont des visions de vanité et des divinations de mensonge, faisant parler l'Éternel, qui ne les a point envoyés. Ils donnent des espérances que l'événement ne réalise point (XIII, v. I et suiv.). Le sombre et sévère Jérémie, plus encore que tous les autres, poursuit incessamment de ses menaces ces faux voyants vers lesquels le peuple abusé court en foule. Il va plus loin, il accuse les prêtres d'un indigne charlatanisme, en dictant à la complaisance des prophètes des révélations de fantaisie qu'ils exploitent : les prophètes prophétisent faussement, dit-il, et les prêtres gouvernent par leur moyen (Ch. V, 31; XIV, XXVII, XXIX...).

Tout cela importe peu, à notre avis. On ne doit pas repousser les choses, sous prétexte que des êtres vulgaires les ont indignement exploitées car alors il faudrait rejeter en masse toutes les religions, toutes les sciences, toutes les philosophies, parce que toutes ont eu leurs charlatans. Il y a dans la Bible une scène d'une merveilleuse grandeur et d'une horreur sublime, qui n'admet pas le soupçon de compérage, et qui ne permet pas de douter qu'à côté des prophètes officiels, il n'existât un nombre considérable de voyants extralucides, que les âmes des morts venaient visiter. Les Philistins avaient envahi la Judée. Saül marcha contre eux, mais de sombres pressentiments agitaient son cœur. Il invoqua Jéhovah, qui ne voulut lui répondre ni par des songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Alors il dit à ses officiers : cherchez-moi une femme qui ait l'esprit de Python, afin que je l'aie trouver, et que je sache par elle ce qui doit arriver. Ses serviteurs lui disent : il y a à Endor une femme qui a l'esprit de Python. Saül alors se déguisa, prit d'autres habits, et s'en alla, accompagné de deux hommes seulement. Il vint la nuit chez cette femme, et il lui dit : faites-moi venir celui que je vous dirai. Cette femme lui répondit : vous savez tout ce qu'a fait Saül, et de quelle Manière il a exterminé les magiciens et les devins de toutes ses terres. Pourquoi donc me dressez-vous un piège pour me faire perdre la vie ? Saül lui jura par le Seigneur et lui dit : je vous jure par le Seigneur qu'il ne vous arrivera de ceci aucun mal. La femme lui dit : qui voulez-vous voir ? Il lui répondit : faites-moi venir Samuel. La femme ayant vu paraître Samuel, jeta un grand cri, et dit à Saül : pourquoi m'avez-vous trompée ? Car vous êtes Saül ! Le roi lui dit : ne craignez point ! Qu'avez-vous vu ? J'ai vu, dit-elle, un Dieu qui sortait de terre. Saül lui dit : comment est-il fait ? C'est, dit-elle, un vieillard couvert d'un manteau. Saül donc reconnut que c'était Samuel et il lui lit une profonde révérence en se baissant jusqu'à terre. Samuel dit à Saül : pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant venir ici ?

---

<sup>84</sup> Le Maître de Sacy, Rois I.IV, ch. III

Saül répondit : je suis dans une étrange extrémité. Les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi. Il ne m'a point voulu répondre, ni par les prophètes, ni par les songes. C'est pourquoi je vous ai fait venir, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire. Samuel lui dit : pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque le Seigneur vous a abandonné, et qu'il a passé vers celui qui est l'objet de votre envie ? Car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part. Il déchirera votre royaume, il l'arrachera d'entre vos mains pour le donner à ce David que vous haïssez ; parce que vous n'avez point obéi à la voix du Seigneur, et que vous n'avez point exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites. C'est pour cela que le Seigneur vous envoie aujourd'hui ce que vous souffrez. Il livrera même Israël avec vous entre les mains des Philistins. Demain vous serez avec moi, vous et vos fils, et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp même d'Israël. On livra bataille le lendemain. Les Israélites furent taillés en pièces, et Saül perdit la vie, avec ses trois fils et toute sa suite. Il n'était pas permis aux Juifs de mettre en doute la réalité de cette apparition, ni de cette prophétie, si promptement réalisée. Mais alors quelque chose de l'homme lui survivait donc, on pouvait donc évoquer ce quelque chose, et l'Esprit savait donc, et pouvait parfois révéler ce que le corps ignorait?... Si l'on admet et force est bien de le faire, l'intermittence de l'inspiration et la faillibilité des prophètes, il faut admettre aussi que l'inspiration leur vient des Esprits, mais non de Dieu. Car Dieu est infaillible, et ne saurait jamais tromper, ni se tromper, tandis que les Esprits ne savent pas tout, ne peuvent pas nous apprendre tout ce qu'ils savent, et doivent, même dans notre intérêt, dérober à nos regards la réalité de certains faits dont la connaissance prématurée troublerait la placidité de nos coeurs.

Nous faisons ici de la science, et non de la théologie. Que l'on me permette donc de discuter la bible des Hébreux, comme j'ai discuté celle des peuples dont j'ai déjà parlé. Comment croire aujourd'hui que le Mosaïsme soit une religion révélée à l'exclusion de toutes les autres, lorsque l'on voit son fondateur oublier ces deux grandes choses : l'âme et la vie future ! Dieu, lorsqu'il parle, ne commet pas de telles omissions. Ce n'est donc pas directement de lui que l'inspiration descendit sur Moïse, mais de ses intermédiaires, qui durent tenir compte du temps, du lieu, ainsi que de l'infirmité de la race pour laquelle ils parlaient. Pas plus que les autres donc, la religion des Hébreux ne peut prétendre à l'originalité. Visiblement, Moïse a emprunté sa Genèse un peu à tout le monde, aux Chaldéens, aux Cananéens, aux Babyloniens, aux Egyptiens, aux Perses, héritiers, pour la plupart des Indous. La Chaldée est le berceau des Juifs. Au onzième chapitre de la Genèse, un descendant de Sem, Taré, suivi de son fils Abraham, de Sarah et de Lot, quitte Ur des Chaldéens, et vient s'établir au pays de Chanaan. Nous savons que chez les Chaldéens, toute maladie vient des mauvais Esprits, est une possession. Les Israélites adoptent cette erreur, et dans l'évangile même, ainsi que dans les Actes des Apôtres, Jésus et ses disciples guérissent les malades en chassant les démons. Malgré les défenses réitérées de Moïse, les Hébreux s'obstinèrent à consulter les devins, les sorciers, les voyants, les évocateurs des morts. Tout ce qu'on put faire, ce fut de reconnaître de bons Esprits, à côté des mauvais dont le commerce fut interdit sous peine de mort. Quand aux Cananéens, avec l'histoire desquels la leur est souvent mêlée, ils ne sont autres que les Phéniciens, peuple sémite, comme ils l'étaient eux-mêmes. Ils rejetèrent, des doctrines aryennes, tout ce que le génie sémitique, plus absolu, plus positif, ne pouvait admettre.

Elevé par les prêtres de l'Egypte, Moïse n'accepta pas tous leurs enseignements, et réagit au contraire violemment contre l'une de leurs principales croyances. Il avait vu le culte exagéré rendu aux morts ; le respect superstitieux pour les cadavres, que l'on prétendait soustraire à la destruction ; l'importance trop grande accordée aux mânes ; la terreur extrême de l'enfer, de

l'Amenti, peint, gravé, sur les cercueils, sur les momies, et partout ; la préoccupation excessive de la réincarnation, qui, dans l'Inde, avait causé de si grandes épouvantes au Bouddha. Il ne trouve rien de mieux que de biffer d'un trait de plume l'âme elle-même, et la vie future, et l'enfer, et tout ce qui pouvait faire naître et entretenir l'espoir ou la crainte de quelque autre chose de l'autre côté de la vie. Triste idéal, plus triste encore que le Nirvana de Çâkyamouni !

Au temps de la captivité à Babylone, les Hébreux accomplirent une évolution considérable, et, à leur monothéisme, mélangèrent quelque peu des deux principes de Zoroastre. De là les anges et les démons, l'angéologie et la démonologie. Et là aussi, plus tard, la Kabbale, qui élargit bien davantage encore les croyances trop étroites du Mosaïsme. Outre la métempsycose indienne, les Cabalistes en admettent une autre, qu'ils appellent Ibbour (imprégnation) ; c'est la réunion de plusieurs âmes dans un seul corps, ce qui a lieu lorsqu'une âme humaine a besoin d'un secours étranger pour arriver à un certain but<sup>85</sup>. Si nous n'expions pas sur cette triste terre des fautes commises pendant quelque existence antérieure, où est la justice, et voyez à quelle conséquence monstrueuse on ne peut éviter d'aboutir ! Non seulement, selon la conception fautive de Moïse, Jéhovah est l'auteur de toutes nos misères, de toutes nos souffrances, mais encore il provoque le mal pour le châtier ensuite sur des innocents, comme lorsqu'il fait mourir 70,000 hommes pour punir David, qui avait été incité à faire le dénombrement de son peuple (Samuel, I, II, ch. XXIV) ; il trompe les faibles mortels (Rois, I, 1, ch. XXII, 20-23), enduret leurs coeurs (Exode, VII, 3, 13), et envoie de mauvais Esprits (Samuel, I, 1, ch. XVI, 14), et, devient enfin le Tentateur. Dogme trois et quatre fois funeste, blasphématoire même, dont hériteront les chrétiens, et qui leur fera dire, dans la prière dictée par Jésus même : ne nous induis pas en tentation !

Quoi qu'il en soit, le sémite Moïse n'avait pas pu à l'origine, emprunter à l'Arya Zoroastre le dogme des deux principes, il ne pouvait pas dédoubler Dieu, et placer Ahriman à côté d'Ormouzd. Il n'est donc aucunement question de Satan dans la Genèse. Qu'y ferait-il, puisque tout est de ce monde, et qu'il n'y a pas d'âmes à torturer dans l'éternité ? Aussi, puisque tout est fini avec cette vie, Moïse se contente de promettre aux hommes vertueux qu'ils ne mourront qu'après avoir atteint les limites extrêmes de la vieillesse. Les poètes grecs disaient au contraire : les favoris des dieux meurent jeunes. Plus tard, Satan apparaît tout à coup, dans le livre de Job. Mais Job n'était pas Israélite de naissance, et son livre est absolument en dehors de l'histoire des Israélites. Epoux d'une femme arabe, il habitait en la terre de Hutz dans l'Idumée orientale, sur les frontières de l'Arabie, et non loin du golfe persique. Il pouvait donc connaître le Zend-Avesta et les croyances de l'extrême Orient. Mais le Satan de Job n'est pas encore le génie du mal, tel que le comprendra le moyen âge. C'est un bon diable, sceptique, gouailleur, qui vient rendre visite à Jéhovah dans son jardin, et cause avec lui, presque sur le ton de l'amitié. Et l'Eternel dit à Salan : d'où viens-tu ? Et Satan répondit à l'Eternel en disant : je viens de courir çà et là sur la terre et de m'y promener (Livre de Job, I). Asmodée, du livre de Tobie, vient également de la Perse. C'est le feu de Médie, Asch-Médaï, esprit lumineux du Mazdéisme dont les Juifs font un démon ; c'est l'Aishma-Daeva du Zend, le démon de la concupiscence de l'Avesta. Ne sait-on pas qu'au troisième siècle avant notre ère, à Alexandrie, la Genèse et l'Avesta étaient traduits en grec, et qu'il y eut, par conséquent, de nombreux contacts entre les adorateurs d'Ormouzd et ceux de Jéhovah ! Tout en écartant la personnalité de Satan, il est permis de se demander si le Mosaïsme est aussi rigoureusement monothéiste qu'il le paraît au premier abord. Cela même est douteux, du moins à l'origine. En somme, il y a deux Bibles ; celle du premier chapitre de la Genèse, celle

---

<sup>85</sup> S. Munk, dict. de la Conversation, V. Cabale

d'Elohim, ou des Elohim et celle des deuxièmes et troisièmes chapitres, qui contiennent la légende de la chute, et paraissent avoir été interpolés plus tard. Jéhovah se détache des Elohim, comme Brahma se détache des Devas, de Varouna, d'Agni et d'Indra. Non seulement les Elohim paraissent être un Dieu multiple, comme au verset 22 du chapitre III : l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal, mais encore ils semblent admettre la coexistence des dieux étrangers. Les Juifs, en un mot, avaient leur Dieu national, mais ne paraissaient pas nier d'une façon absolue l'existence des dieux des autres peuples. En veut-on la preuve ? Au chapitre XXIV du livre qui porte son nom, Josué dit au peuple rassemblé autour de lui : Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël ! Vos pères, Taré, père d'Abraham et de Nachor, ont anciennement habité au-delà du fleuve, et ont servi d'autres dieux... Que s'il vous déplaît de servir l'Eternel, choisissez-vous aujourd'hui qui vous voulez servir : ou les dieux que vos pères ont servi ; ou les dieux des Amorrhéens, au pays desquels vous habitez. Mais pour moi et ma maison, nous servons l'Eternel. Ainsi, voilà clairement établi ce fait, qu'avant Abraham, c'est-à-dire avant l'époque où la Judée eut connaissance des croyances zoroastriennes, Taré avait adoré d'autres dieux. Nachor, le frère d'Abraham, avait conservé ces dieux, que l'on représentait par des images et des statues. Quand Jacob s'enfuit avec Rachel, celle-ci dérobe à son père Laban, fils de Bethuel, Syrien, frère de Rébecca, mère de son époux, ces images, sans doute bien grossières, et Laban lui dit : pourquoi m'as-tu dérobé mes dieux ? On propose une transaction, et Laban s'écrie : que les dieux d'Abraham et les dieux de Nachor, les dieux de leur père, jugent entre nous (Genèse XXXI, 19, 30, 53).

Jacob lui-même hésitait dans sa croyance, et avant de se décider entre ces dieux divers, il faisait des conditions à l'Eternel : si Dieu est avec moi, et s'il me garde dans le voyage que je fais ; s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir ; et si je retourne en paix à la maison de mon père, certainement l'Eternel sera mon Dieu (XXIII, 20, 21). Seigneur, s'écrie David, il n'y a aucun entre les dieux qui soit semblable à toi, et il n'y a point de telles oeuvres que les tiennes (Psaumes, LXXXVI). Moïse pousse plus loin ses emprunts, dont nous avons déjà vu tant d'exemples ; il prend à Zoroastre jusqu'au nom qu'il donne à l'Eternel. Je n'en veux pour preuve que ce passage extrait de Yasht d'Ormouzd : Zarathustra (Zoroastre) demande à Ahuramazda (Ormouzd) quel était le charme le plus puissant pour se protéger contre l'influence des Esprits mauvais. L'Esprit suprême lui répondit que la meilleure sauvegarde contre le mal était de prononcer les différents noms d'Ahuramazda. Zarathustra prie alors Ahuramazda de lui communiquer ces noms. Et il en énumère vingt : le premier est Ahmi, je suis ; le vingtième est Mazdav, je suis celui qui suis<sup>86</sup>. Et au verset 14 du IIIe chapitre de l'Exode : Dieu dit à Moïse : je suis celui qui suis. Il dit aussi : tu diras ainsi aux enfants d'Israël : celui qui s'appelle « je suis m'a envoyé vers vous. »

Bien des auteurs assurent que Zoroastre et Abraham s'étaient rencontrés<sup>87</sup>. Ainsi s'expliquerait comment ce dernier aurait quitté le Dieu de Taré, auquel son frère Nachor demeura fidèle, pour adopter celui du réformateur iranien. Ainsi encore s'expliquerait, par la tradition transmise d'Abraham à Moïse, la ressemblance de la création, dans la Genèse, avec celle du Zend Avesta. La tentation, la chute du premier couple, tout s'y retrouve. L'arbre qui donnait le Haoma comme le Soma indien, assurait l'immortalité. Les deux mêmes arbres s'élèvent aussi malheureusement plantés au milieu du paradis terrestre. L'un donnait la connaissance du bien et du mal, il leur était interdit de manger de ses fruits, et ils en mangent. L'autre assurait l'immortalité, il n'était l'objet

---

<sup>86</sup> Max. Müller, 181

<sup>87</sup> E. Burnouf, La science des religions, 125

d'aucune prohibition, et ils n'y goûtent pas. C'était là cependant ce qui pressait et devait les tenter le plus. Jéhovah les chasse de l'Eden, de crainte qu'ils ne portent la main sur les fruits de ce dernier, et ne deviennent ainsi immortels, c'est-à-dire dieux comme lui, ou comme eux. Ces arbres sont protégés, dans l'Avesta et dans les Védas, par des animaux fantastiques, et par des Chérubins dans la Bible. Non seulement l'Éternel ne paraît pas se considérer comme le seul Dieu, et se plaît à tenir compte des dieux des autres nations, mais encore il n'est qu'un Dieu de petite Eglise, de petite chapelle, qui s'essaie peu à peu à créer et voit avec satisfaction, après chaque journée accomplie, que ce qu'il a fait est bon (I, 10, 18, 21, 25. 31), sauf, expérience faite, à se repentir au sixième verset du chapitre VI. Il lui plaît de choisir arbitrairement un tout petit peuple fort peu intéressant, pour sien, à l'exclusion de tous les autres. Il préfère Abel à Caïn, Joseph, Benjamin à Juda, Isaac à Ismaël, Jacob à Esaü. Toujours il est avec le faible contre le fort, fait tuer le géant Goliath par le petit berger David, et le redoutable Holopherne par Judith. Plus tard cela s'appellera la grâce, c'est-à-dire l'arbitraire. Il a toutes les petites passions des hommes, il est jaloux, colère, vindicatif, farouche, et fait exterminer à tout propos ceux qu'il pourrait convertir. Les petits moyens sont ceux qu'il préfère, il commande à son peuple de dominer par l'intrigue et l'usure : aussi son peuple, toujours traîné en servitude, ne sera-t-il jamais conquérant, comme le seront plus tard les Arabes de Mahomet. Il se sert de la femme, de la faiblesse, pour amener la chute de l'homme, de la force. Elle perd Adam, elle trahit Samson. Aussi la femme restera-t-elle impure, aussi l'Ecclésiaste s'écriera-t-il avec désespoir (VII, 26) : la femme est comme un filet aux mailles perfides. Son coeur est comme des rets, ses mains sont comme des liens, et elle est une chose plus amère que la mort. Celui qui est agréable à Dieu en échappera mais le pécheur y sera pris. Grâce aux emprunts faits à toutes les nations voisines, et même au paganisme, les doctrines étroites de Moïse s'étaient peu à peu singulièrement élargies, la vie se prolongeait au delà de la mort, l'âme était reconnue, ses manifestations, ses relations avec le monde des vivants n'étaient plus mises en doute, la réincarnation était acceptée par plusieurs sectes juives. L'historien Josèphe reproche aux Pharisiens de son temps de n'admettre la transmigration des âmes qu'en faveur des gens de bien seulement, et d'envoyer celles des méchants dans le Schéol pour y subir des tourments éternels<sup>88</sup> ; et le philosophe Philon, imbu, il est vrai, des doctrines de Pythagore et de Platon, enseignait aux Juifs de son temps le dogme de l'éternité de la vie et de la métempsychose. Ils appelaient cette transformation des âmes Gilgul, c'est-à-dire à peu près, et autant qu'on le peut exprimer, le roulement des âmes<sup>89</sup>. La croyance à l'immortalité de l'âme s'imposait donc indirectement, malgré l'incroyable omission de Moïse, aussi les Sadducéens, les plus matérialistes parmi les Juifs, accusaient-ils les Pharisiens d'avoir emprunté aux Orientaux le dogme de la palingénésie c'est-à-dire la croyance à l'éternelle vie et aux éternelles renaissances. Quoi qu'il en soit, l'autorité de l'historien Josèphe paraît décisive sur ce point, et il affirme que les âmes des méchants étaient enfermées dans des prisons où elles souffraient des tortures effroyables, tandis que les âmes des justes renaissaient à une nouvelle existence<sup>90</sup>. Les Esséniens n'étaient pas moins affirmatifs sur le dogme de l'immortalité de l'âme. Tout ceci nous autorise à conclure qu'en Judée, comme partout, à côté de la religion dont la lettre était à l'usage du vulgaire, il y avait celle de l'Esprit, qui vivifiait les intelligences les plus élevées, auxquelles elle accordait la satisfaction que ne lui eussent pas donné quelques-unes des assertions des lois de Moïse.

<sup>88</sup> Joseph, Des guerres des Juifs, liv. VIII, Ch. 7. Antiq. Jud liv. XVIII

<sup>89</sup> Balthasar Bekker, docteur en théologie, pasteur à Amsterdam. Le monde enchanté T. 1, p. 166. - trad. du hollandais, 1694

<sup>90</sup> Antiq. Jud., XVIII. liv

## Chapitre 10 - Le Christianisme

Il y avait en ce temps-là, en Judée, un Galiléen nommé Joachim, de la ville de Nazareth, qui avait épousé une jeune fille de Bethléem, nommée Anne. Ils vivaient en grande pauvreté et affliction, dit la Vie des Saints, parce qu'ils avaient été au moins vingt ans ensemble, sans avoir lignée ni fruit de bénédiction. Cela les rendait tout honteux, et retirés de la conversation de ceux de leur qualité. Il arriva que les oblations de Joachim furent rejetées par le grand prêtre Issachar, qui lui fit des reproches de son impuissance. Humilié, il n'osa plus rentrer chez lui, et s'en fut aux champs, cacher sa honte parmi ses bergers. Il fut consolé par un ange, qui vint lui dire que sa femme le rendrait père d'une fille qui s'appellerait Meriam, ou Marie. L'ange fit également la même révélation à Anne, qui pleurait à chaudes larmes, ne sachant pas ce que son mari était devenu. Cette nouvelle la combla de joie, car elle se voyait privée de certains honneurs qui étaient rendus aux mères selon la loi juive. Plus tard, cette belle et pure enfant promise à leur vieillesse, Marie, conçue sans péché, était fiancée à un charpentier, du nom de Joseph, préféré, malgré son âge, à des rivaux plus brillants. Ils étaient pauvres tous les deux, et du peuple, bien que Joseph, de la tribu de Juda, fût de la famille du roi David. Un ange apparut à Marie, et lui annonça que, par une nouvelle opération du Saint-Esprit, Dieu s'était incarné en elle, pour le salut du monde, suivant les promesses des prophètes. Joseph s'étant aperçu de la grossesse de son épouse, voulut la renvoyer ; mais un ange vint lui révéler ce mystère, et lui commanda de la respecter, parce qu'elle serait mère sans avoir cessé d'être vierge. L'enfant devait s'appeler Jésus, c'est-à-dire sauveur. Joseph et Marie s'étaient rendus à Bethléem pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste, l'an du monde 4004. Là, Jésus naquit dans une étable. Des anges l'annoncèrent aux bergers, et trois rois mages guidés par une étoile apparue en Orient, vinrent l'adorer dans la crèche où sa mère l'avait déposé. Ayant appris par les Mages que celui qu'ils annonçaient comme étant le Roi des Juifs, venait de naître, Hérode, gouverneur de Galilée, ordonna de tuer tous les enfants au-dessous de deux ans. Mais, obéissant à l'ordre d'un ange, Marie et Joseph s'étaient enfuis en Egypte, d'où ils ne revinrent que lorsque le tyran fut mort. Avertis par un ange, ils se retirèrent d'abord en Galilée. Ils allaient tous les ans à Jérusalem, aux fêtes de Pâques. L'enfant n'avait encore que douze années, lorsqu'il s'égara dans la ville, et ses parents finirent par le trouver dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et les interrogeant. Jean Baptiste prêchait alors dans le désert de Judée, préparant la voie du Messie qui allait venir, les populations accouraient à lui, et il les baptisait dans l'eau du Jourdain. Jésus se fit baptiser par lui, et au même instant les cieux lui furent ouverts et l'on vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe, et qui vint se reposer sur lui. Et au même instant une voix se fit entendre du ciel qui disait : celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. L'Esprit le conduisit dans le désert, pour qu'il y fût tenté par le Diable. Jésus confondit aisément ses ruses. Alors le Diable le laissa, et en même temps les anges s'approchèrent, et ils le servaient. Ce fut quelque temps après que Jésus commença ses prédications, annonçant la résurrection, le royaume des cieux et la vie éternelle. Il avait trente ans alors, et trois années devaient lui suffire pour jeter les bases de la plus prodigieuse révolution religieuse et sociale qui fut jamais. Accompagné de douze apôtres qu'il avait choisis, il parcourut donc la Judée, semant les miracles sur ses pas, et annonçant à tous la bonne nouvelle. Sur sa route, les sourds entendent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent.

Il a des paroles d'espérance et de consolation pour tous ceux qui souffrent, et ce n'est que contre les heureux de ce monde que sa voix tonne parfois, pour leur enseigner la charité, qu'ils ignorent. Le peuple se presse en foule autour de lui, tandis que les grands, les princes des prêtres, les Pharisiens conspirent pour le perdre. Un de ses disciples le trahit, un autre le renie, tous l'abandonnent. Il meurt, attaché sur la croix entre deux larrons, le vendredi 3 avril de la trente-troisième année de notre ère.

On avait placé des gardes devant le tombeau où il avait été enseveli. Mais le troisième jour, un ange descendit du ciel, ramassa la pierre du sépulcre et s'assit dessus. Les gardes s'enfuirent épouvantés. Quelques femmes, parmi lesquelles Marie de Magdala, étaient venues pour visiter le lieu qui recelait le corps du Juste. L'Ange leur annonça sa résurrection. Jésus demeura encore pendant quarante jours au milieu de ses apôtres, leur apparaissant souvent, buvant et mangeant avec eux, et leur parlant du royaume de Dieu. Au bout de ces quarante jours, il monta au ciel en leur présence, leur ordonnant d'aller prêcher l'Évangile à toutes les nations et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

On voit déjà combien la religion de celui que l'on allait appeler le Fils, différait de la religion dictée par Jéhovah, qui allait prendre le nom du Père. Le sévère monothéisme de Moïse est abandonné, par un retour inattendu vers la triade des croyances des autres nations. On entrevoit à peine, dans la Bible, quelques Messagers de l'Éternel. Tout à coup, les solitudes des cieux, en attendant les saints, se peuplent d'anges, dont on connaît les noms, et la hiérarchie. Le premier ordre comprend les Séraphins, les Chérubins, les Trônes ; le second, les Dominations, les Vertus, les Puissances ; le troisième, les Principautés, les Anges, les Archanges. Après n'avoir été que le plus rusé des animaux, le serpent de l'Éden devient le diable, Satan, le roi des enfers, éternellement en révolte contre Jéhovah, et lui disputant ses faibles créatures. Les démons grouillent et pullulent dans le sombre empire, en attendant leur proie.

Tout au contraire de Moïse, Jésus compte à peine pour quelque chose cette existence d'un jour, elle n'est pour lui qu'un passage qui mène à la vie à venir. Il spiritualise tout, de la façon la plus touchante et la plus élevée à la fois. Le corps n'est plus que l'enveloppe grossière et périssable de l'âme immortelle. C'est à cette âme qu'il faut songer, et à l'inévitable éternité qui est son partage. Jéhovah ne sortait guère de ses colères redoutables, ordonnant le massacre des peuples entiers, jusqu'aux vieillards, aux femmes et aux enfants, exigeant des pères le sacrifice de leurs fils sur des bûchers, et envoyant son propre fils sur la terre afin que, par son martyr, il rachetât les péchés des hommes. Il est exclusivement le Dieu des Juifs, il traite en ennemi le reste des nations. Jésus est le Dieu de l'humanité tout entière : du haut de sa croix, il tend ses bras à tous les mortels, et il rêve de faire de tous les hommes une famille fraternelle. Il est l'agneau de paix, qui ne s'entoure que de brebis inoffensives. Il n'ouvre la bouche que pour pardonner, même aux plus grands criminels, s'ils veulent se repentir. Son sang coulera, puisqu'il doit laver les souillures de ses frères, et apaiser la justice redoutable de son Père : mais il défend que nul, autour de lui, se serve de l'épée, même pour protéger ses jours. Il sait que la mort l'attend au bout de sa trop rapide carrière : mais il sait aussi qu'elle donnera à ses paroles une autorité qu'elles n'auraient point sans ce suprême sacrifice. Il marche donc au devant d'elle, et tandis qu'il expire au milieu des insultes de la populace, et en proie aux tortures du plus douloureux des supplices, il ne trouve au fond de son cœur que ces paroles : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! Certes, si jamais homme fut véritablement divin, ce fut celui-là. De tels sentiments, de telles paroles ne pouvaient venir que du ciel, et devaient y ramener celui qui les prononçait. Aussi l'homme ressuscita-t-il Dieu. Jésus posa et résolut de la façon la plus dogmatique et la plus affirmative la

question capitale de l'âme. Mais lorsqu'il parlait à des Juifs, qui jusqu'alors avaient à peine soupçonné son existence, une excessive réserve lui était commandée, et il ne leur montrait de lumière que ce que leurs yeux pouvaient en supporter, leur laissant seulement entrevoir la nécessité de plusieurs renaissances et de plusieurs autres vies, avant d'avoir mérité de s'élever jusqu'à l'Être suprême. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père, dit-il à ses disciples. Je m'en vais vous préparer le lieu, et après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et je vous retirerai à moi, afin que là où je serai, vous soyez aussi... Je m'en vais, et je reviens à vous (Jean, XIV, 2, 3, 28). La maison de Dieu, c'est le ciel infini, sans bornes, c'est l'univers. Les nombreuses demeures qu'il nous ménage, ce sont les mondes qui peuplent l'espace. Jésus, missionnaire sublime, élève vers Dieu chacun de ceux par lesquels il passe. Il va nous annoncer dans les planètes plus avancées que nous mériterons d'habiter un jour, si nous suivons ses préceptes. Il revient, se réincarne, et nous entraîne à sa suite vers l'Éternel, son père et le nôtre. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, se plaisait-il à répéter, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous annoncera les choses à venir encore un peu de temps, et vous me verrez (Jean, XVI, 12, 13, 16.). En vérité, en vérité, je vous le dis, que personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il fallait que vous naissiez encore une fois. L'Esprit souffle où il veut, et vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit (Id., 3 — 13). Quant à ce que les morts doivent ressusciter un jour, Moïse le déclare assez lui-même, lorsqu'il dit que le Seigneur lui parla en ces termes : je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob. Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants ; car tous sont vivants devant lui (Luc, XX, 37, 38). Saint Paul, sous une forme énigmatique, ne paraît pas moins affirmatif dans ses espérances de vies à venir, plus élevées dans la hiérarchie des existences : ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait, dit-il ; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli (Ire aux Corinth. XIII, 9, 10). Soucieux avant tout de faire régner la paix ici-bas en jetant les bases de la fraternité humaine, Jésus se préoccupe faiblement des relations sexuelles, et s'explique bien peu sur l'organisation de la famille. Vivant haut dans le ciel et loin dans l'avenir, il dévoile, autant qu'il le peut pour rester compris, l'existence de mondes supérieurs où le rôle de la matière sera amoindri, où le corps existera à peine, où la jalousie sera un sentiment inconnu aux âmes épurées. Le mosaïsme grossier faisait passer la veuve en héritage aux frères peïnés. Un jour des Sadducéens, les plus matérialistes parmi les Juifs, lui demandaient à qui appartiendrait, après la résurrection, celle qui, par exemple, aurait passé tour à tour dans les bras de sept frères. Il leur répondit : vous ne comprenez ni l'Écriture, ni la puissance de Dieu. Car après la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les anges dans le ciel (Matth. XXII, 29 — Marc. XII, 24, 25). Dans saint Luc, il se montre plus explicite encore : les enfants de ce siècle épousent des femmes, et les femmes des maris ; mais pour ceux qui seront jugés dignes de ressusciter pour les siècles à venir, ils ne se marieront plus, et n'épouseront plus de femmes (XX, 34, 35.). Ceci, du reste, doit être compris dans l'esprit et non dans la lettre, et ne doit pas être poussé à l'extrême. Dieu purifiera, sans les supprimer, les conditions de la vie, et Saint Augustin l'a dit lui-même, lorsqu'il fait observer, sur ce passage, que les hommes seront comme les anges de Dieu dans le ciel, en ce qui regarde l'immortalité et la béatitude, mais non en ce qui regarde la chair ; puisque celui qui a créé au commencement l'un et l'autre sexe, les



rétablira au jour de la résurrection<sup>91</sup>.

Ainsi donc le fils de Marie ouvrait devant les mortels les perspectives magnifiques de l'avenir, il leur parlait de ces existences supérieures où les affections humaines seront pures de ce caractère de bestialité qui les fait, sur ce point, semblables à celles des animaux, et où tous et toutes pourront s'aimer, sans crime, sans jalousie et sans souillure.

En attendant, il donne à la femme les mêmes droits qu'au mari, elle est son égale au foyer, il n'a qu'une épouse, comme elle n'a qu'un époux ; et il ajoute : ne séparez pas ce que Dieu a uni. Est ce à dire qu'ils soient condamnés, comme des forçats, à porter tous et toujours, et quoiqu'il arrive, les chaînes d'un hymen indissoluble ? Quels sont ceux que Dieu unit, si ce n'est ceux dans le coeur desquels il met l'amour, ceux qu'il sépare, si ce n'est ceux qui se haïssent ? Dieu n'est pas de complicité dans nos trafics matrimoniaux. Aussi Jésus défend-il de se quitter, si ce n'est en cas d'adultère, et il complète sa pensée en disant : quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, commet l'adultère dans son coeur. (Id., V, 28. — Matth., V 28, 32 ; XIX, 9). On a cru, cependant, trouver dans l'Evangile la condamnation absolue du divorce. Il était aussi facile d'y trouver tout le contraire. Mais combien d'autres choses, hélas y a-t-on découvertes, qui n'y étaient pas, et combien y sont que l'on n'a jamais cherché à en faire sortir ? Il appartenait à ce sublime avocat des petits et des faibles de couvrir de sa protection les femmes, ces éternelles opprimées. Aussi se pressaient-elles sur ses pas, c'est à elles que s'adressaient ses paraboles les plus touchantes, et quand on amenait devant ce juge si sévère pour tous quelques malheureuses créatures déchues, il les relevait de leur abjection et les renvoyait absoutes de leurs péchés. Une fois c'est une femme adultère. La loi la condamnait à être lapidée. Jésus rêveur, se penchait vers la terre, et, du doigt écrivait sur la poussière : que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. Une autre était tombée plus bas encore. Jésus la renvoie. Il lui sera beaucoup pardonné, dit-il, parce qu'elle a beaucoup aimé ? Quand il allait répétant sans cesse qu'il était la résurrection et la vie, peut-on dire qu'il ait posé comme idéal le célibat, c'est-à-dire l'anéantissement et la mort, lui qui couvrait de son indulgence celles dont le crime était d'avoir méprisé les lois de la chasteté ! Une chose bien singulière, c'est que, dans le vingtième chapitre de son apocalypse, Saint Jean semble admettre la réincarnation de certaines âmes, exactement dans les mêmes conditions que Platon, et après lui Virgile. Je vis encore, dit l'illuminé de Pathmos, les âmes qui ont subi le martyre pour avoir rendu témoignage à Jésus..., et ils ont vécu et régné avec lui pendant mille ans. Les autres morts ne sont point rentrés dans la vie jusqu'à ce que mille ans soient accomplis. C'est là la première résurrection. Heureux et Saint est celui qui aura part à la première résurrection ; la seconde mort n'aura point de pouvoir sur ceux-là mais ils seront prêtres de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans. Après que mille ans se sont écoulés, dit Anchises à son fils Enée, Dieu rassemble toutes les âmes sur les bords du Lét afin qu'ayant bu l'oubli du passé dans ses ondes, elles veuillent recommencer de nouvelles vies dans de nouveaux corps<sup>92</sup>.

Platon, au dixième livre de sa République, assure la même durée de mille ans au voyage que font les âmes vulgaires avant d'être jugées et réincarnées suivant leurs mérites : toutefois il admet que les âmes pures accomplissent ce voyage avec une plus grande célérité : et Plutarque, dans sa dissertation sur la face que l'on aperçoit dans la lune, explique que cette seconde incarnation et cette seconde mort rendait à rame sa pureté primitive, et lui permettait de s'élever alors dans un

---

<sup>91</sup> Qui ergo utrumque sexum instituit, utrumque restituet... Œquales utique erunt Angelis immortalitate ac felicitate, non carne De Civit. Dei, lib. XX, cap. 17.

<sup>92</sup> Virgile, Oen, lib. VI, v. 748

astre supérieur<sup>93</sup>. Lorsque l'on vous livrera entre les mains des gouverneurs et des rois, disait Jésus à ses disciples, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez : car ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même : puisque ce n'est pas vous qui parlez, mais que c'est l'esprit de votre père qui parle en vous (Matth. X, 19, 20). S'agit-il ici de l'esprit du Père céleste, ou, sans le contraindre à intervenir ainsi dans les affaires de chacun de nous, ne sont-ce pas bien plutôt les âmes des ancêtres, qui, dans certains moments solennels, viennent inspirer les fils qui sont nés d'eux, qu'ils aiment toujours, et auxquels ils restent unis par ce lien fluïdique qui, reliant tout en un seul faisceau, les choses visibles et les choses invisibles, entretient l'unité dans l'univers ? Nous avons relevé cette étrange omission de Moïse, qui oublie de faire créer par Dieu, et les anges, et les âmes, et les Esprits intermédiaires. Les commentateurs, il est vrai, ont découvert tout cela dans ce même premier verset de la Bible où ils ont vu la désignation très nette des trois personnes de la trinité, qui avait échappé et échappe encore aux Juifs, pour lesquels elle fut dictée. Saint Augustin, en effet, l'y trouve, cette création, dès les premiers mots : au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire le ciel avec tous les Esprits bienheureux dont il est rempli. Que si elle n'est pas là, elle est tout au moins dans le second verset : que la lumière soit ! Et la lumière fut ! La lumière implique les Esprits de lumière. Quant à la chute des anges, à la séparation des bons d'avec les mauvais, le sagace évêque d'Hippone la trouve au verset suivant : Dieu divisa la lumière des ténèbres<sup>94</sup>. D'autres pères de l'Église ont imaginé une autre création, celle du monde visible et matériel, que raconte le législateur des Hébreux, et l'autre d'un monde spirituel et invisible, dont l'origine se cache dans l'infini des siècles écoulés<sup>95</sup>. Nous admettons cette donnée, avec une légère variante. Tout se modifie, mais rien ne se détruit, et tout est éternel. Un monde a vécu, il meurt, ses atomes se dispersent pour en aller reconstituer d'autres. Les principes intellectuels et moraux, les âmes, les Esprits de ceux qui le peuplaient ne sont pas anéantis davantage. Une sorte de jugement dernier a lieu. Ceux qui sont demeurés méchants émigrent dans une planète arrivée à l'état de perfection suffisante pour que des créatures humaines s'y développent, ils y viennent subir leur purgatoire ou leur enfer. Ainsi ils existaient bien avant cette demeure transitoire qu'ils occupent, traînant après eux la tache du péché originel qu'ils doivent expier pendant de nouvelles séries d'existences. Quant aux âmes des bons, elles s'élèvent vers des mondes plus heureux et montent de quelques degrés vers Dieu, but suprême de tous nos efforts. Les Juifs, comme beaucoup d'autres peuples, ne voyaient dans la plupart des maladies que des faits de possession. Ils ignoraient les lois de la nature, et croyaient qu'avec la foi et la volonté, on contraignait les démons à l'obéissance. Jésus partage l'opinion commune, et dans toute maladie il voit une possession. Quand on lui amène un malade, il demande le nom du démon qui le possède (Marc, V, 9.). Il en avait chassé sept du corps de Marie-Magdeleine (Id. XVI. 9). Le Diable parlemente, essaie de résister. Les miracles de Jésus sont des faits de guérison, des exorcismes. Il ne les accomplit pas sans frissonner, sans un grand trouble, sans sentir qu'une force se dégage de lui (Marc, V, 30 ; Jean, XI, 33, 38.). Ces maladies, ces possessions sont (les névroses, des désordres hystériques, peut-être un simple arrêt de circulation de quelque fluide inobservé, circulation que la volonté de certains hommes peut rétablir sans qu'il y ait rien là de surnaturel. Ce rôle de thaumaturge que lui impose la crédulité populaire semble peser sur ses épaules, et souvent il refuse d'exécuter les miracles qu'on lui demande (Matth. XII, 38 ; XVI, I). Il les accomplit sans bruit, à l'écart, et recommande de n'en

<sup>93</sup> Platon, de la République., X, 945. — Plutarque, de facie in orbe lunoe, 943

<sup>94</sup> Augustin, de civit dei, lib. XI, cap. 19. Le Maître de Sacy, Comm. sur chap. I de la Genèse

<sup>95</sup> Beausobre, Hist. du Manichéisme, t. 11, p. 278

point parler (Matth. XIII, 4 ; IX, 30 ; XII, 16). Quand un démon lui dit qu'il le connaît, qu'il est le saint de Dieu, (pourquoi ne confesse-t-il pas qu'il est Dieu même ?) Jésus lui impose silence (Marc, 1, 24-34). Et à Nazareth, où le doute l'environne, neutralise sa force et sa puissance, il s'éloigne en disant : Un prophète est sans honneur dans son pays, dans sa maison et parmi ses parents. Et il ne put faire en ce lieu là aucun miracle (Marc, VI, 45). Les premiers disciples de Jésus-Christ étaient des Juifs. Il ne faut donc pas s'étonner si le prophétisme joua parmi eux un rôle aussi considérable que chez les Israélites. Ils ne virent en Jésus qu'un prophète, et il ne se posa parmi eux qu'en prophète. Après sa mort et sa résurrection, il rencontra deux de ses disciples qui marchaient vers Emmaüs. Il ne veut pas être reconnu par eux, et s'informe du sujet de leur entretien : êtes-vous si étranger dans Jérusalem, lui répondent-ils, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en oeuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple (Luc, XXIV, 18,19). O Israélites, disait Pierre avec une certaine solennité, écoutez les paroles que je vais vous dire. Vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi nous, par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous (Act. des Apôt. 11,22). Un jour, Jésus demande à ceux qui l'entourent ce qu'on dit de lui dans le peuple : ils répondirent : les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. (Math. XVI, 14). Tout ce que Jésus avait fait pressentir sur la résurrection, c'est-à-dire sur l'éternité de la vie, avait lâché la bride aux ardentes aspirations de ceux qui, sans les bien comprendre, accueillaient avidement ses paroles. On sentait après sa mort que le temps des manifestations prophétiques était arrivé, aussi Pierre s'écriait-il dans un moment d'enthousiasme : °juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles. C'est ce qui a été dit par le prophète Joël : dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront (Act. des Apôt. 11,14-18). Mais ce fut surtout Paul qui se fit l'apôtre du prophétisme : recherchez avec ardeur la charité, dit-il, désirez les dons spirituels et surtout de prophétiser... Je souhaite que vous ayez tous le don des langues, mais encore plus celui de prophétiser... Que faut-il donc, mes frères, que vous fassiez ? Si, lorsque vous êtes assemblés, l'un est inspiré pour composer un cantique, l'autre pour instruire, un autre pour révéler des choses inconnues, un autre pour parler une langue inconnue, un autre pour l'interpréter, que tout se fasse pour l'édification... Qu'il n'y en ait point plus de deux ou trois qui parlent et que les autres en jugent. S'il se fait quelque révélation à un autre de ceux qui sont admis dans l'assemblée, que le premier se taise. Car vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous apprennent et que tous soient consolés (Première aux Corinth., XVI).

Le prophétisme était partout. Il y en avait un, que j'appellerai officiel, reconnu et garanti par l'autorité de l'Église, quand il n'enseignait rien que ce qu'elle acceptait elle-même ; un autre, empirique, à l'usage du peuple, pratiqué surtout par des femmes qui en tiraient profit, et que les orthodoxes accusaient d'être inspirées par l'esprit de Python. Un songe avait averti Paul de passer en Macédoine, avec Timothée. Ils rencontrèrent une jeune servante qui, ayant un esprit de Python, apportait un grand gain à ses maîtres en devinant. Elle se mit à nous suivre pendant plusieurs jours, ajoute-t-il, en criant : ces hommes sont des serviteurs du Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut (Act., XVI). En vérité, si Satan se met à prêcher l'évangile à la suite des apôtres, l'embarras est grand, et il devient difficile de discerner ce qui descend d'en haut d'avec ce qui remonte d'en bas. Mes frères, disait Paul au milieu d'une assemblée, je suis

pharisien et fils de pharisien. Et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie et de la résurrection des morts que l'on veut me condamner... Il s'éleva un grand bruit, et quelques-uns des pharisiens contestaient, en disant : nous ne trouvons point de mal en cet homme. Que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui a point parlé (Act. XVIII, 6-9) ? Au chapitre XII de sa seconde épître aux Corinthiens, Paul affirmait la réalité des visions et des révélations, et il ajoutait, en parlant, on le sait, de lui-même : je connais un homme qui fut ravi il y a quatorze ans (si c'est avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait), qui fut, dis-je, ravi jusqu'au troisième ciel, et qu'il y entendit des paroles mystérieuses, qu'il n'est pas permis de répéter. Les orthodoxes ont souvent prétendu que les sybilles, les pythonisses et les oracles étaient devenus muets depuis la venue de Jésus, parce que leur science venait de Satan, qu'il a réduit au silence. Il semble alors que c'était le cas, ou jamais, aux vrais prophètes de prendre la parole à leur place, surtout lorsqu'on s'y voyait si instamment sollicité par Jésus lui-même et par les apôtres. Et cependant les prophètes sont aussi muets que les pythonisses, les oracles et les sybilles, et la voix de Dieu et celle des Esprits ne se font plus entendre ici-bas. Car ce serait un singulier orgueil aux prêtres de prétendre que la leur suffit, quand tant de religions inconciliables divisent encore le monde, quand le matérialisme et l'athéisme mènent la société aux abîmes. C'est que, par grand malheur, les Esprits se montraient parfois libres-penseurs, et parlaient aux hérésiasques, de préférence aux orthodoxes. Montan avait deux prophétesses, deux dames nobles et riches, nommées Priscilla et Maximilla<sup>96</sup>. Cerinthe était favorisé de prétendues révélations (Id. liv. 11, 3). Le célèbre Apollonius de Thyanes avait conversé avec les brahmanes de l'Inde et les mages de la Perse ; il leur avait fait de larges emprunts, et Ammien Marcellin le comptait parmi ces hommes favorisés du ciel qui sont assistés par quelque esprit surnaturel (Id., I, 9.). Contemporain de Jésus-Christ, Apollonius de Thyanes fut sans contredit l'un des hommes les plus extraordinaires de son temps. C'était, au dire de Bayle<sup>97</sup>, un pythagoricien à brûler, qui faisait une ouverte profession de croire à la métempsycose. Que l'on me permette une bien curieuse citation de M. Freppel, alors professeur à la faculté de théologie de Paris. On va voir que le fougueux évêque d'Angers admet sans conteste les miracles que la légende attribue au célèbre thaumaturge, la réalité des évocations, des apparitions, et, forcé de s'incliner devant la vie austère de celui que l'on posa longtemps en rival de Jésus-Christ, il s'en venge en l'appelant un fanfaron de vertu. Quand parut le fils de Marie, Satan, suivant M. Freppel, ramassa toute sa puissance pour tenter un dernier effort... Sans ouvrir l'Evangile, où Satan lutte pour ainsi dire corps à corps avec le Fils de l'Homme, il suffit de lire un auteur païen des deux premiers siècles pour y trouver la trace de cette puissance railleuse et bizarre. Dans Lucain comme dans Tacite, chez Apulée aussi bien que chez Philostrate, il n'est question que de songes, d'apparitions, d'évocations de morts, d'enchantements, de sorcellerie, de magie. Ce serait, à mon sens, avoir jeté un coup d'oeil superficiel sur l'histoire de ce temps-là, que de réduire à la supercherie tout cet ensemble de phénomènes, et de prétendre que l'esprit humain n'a été dupe que de ses propres inventions. Il est trop évident qu'à ce moment décisif pour l'humanité, une force invisible essayait de lutter avec la puissance divine, et que le faux surnaturel se jetait au travers du surnaturel véritable pour en combattre l'effet par le prestige de ses contrefaçons. C'était le rire de l'orgueil qui montait de l'abîme pour railler l'oeuvre du Tout-Puissant. Similis ero Altissimo ! De là cette multitude de magiciens, de devins, d'hommes adonnés à la théurgie et à la géotie, que la prédication évangélique rencontrait sur ses pas. Apollonius de Thyanes me paraît avoir occupé une grande

---

<sup>96</sup> Fleury, Hist. eccl. liv. IV, paragraphe 6

<sup>97</sup> Bayle, Dict. hist et philosophique. V. Apollonius

place dans cette caricature du plan divin. Saisi du vertige de l'orgueil, comme Alexandre d'Abodonoichos et tant d'autres, il est devenu l'un des jouets de cette puissance de ténèbres qui cherche à travestir l'économie surnaturelle ; il a été, qu'on me permette ce mot qui exprime toute ma pensée, le singe de Jésus-Christ<sup>98</sup>. L'Eglise ne tarda pas à se montrer effrayée de la faculté de prophétiser, les prophètes devenant presque tous néo-platoniciens. L'anarchie régnait parmi les Esprits. Elle trouva plus prudent de renoncer pour son propre compte à écouter leurs enseignements, afin de pouvoir imposer silence à ceux qui émettaient des doctrines dont l'ampleur et la hardiesse l'épouvantaient. Et elle déclara que tout cela n'était qu'illusion pure, et l'oeuvre de Satan, dont le rôle prit, dans la religion, des proportions de plus en plus prépondérantes. Aussi faut-il voir les efforts des théologiens pour amoindrir et réduire à rien ce précieux don de prophétiser, qu'il fallait provoquer et auquel tous pouvaient arriver, suivant les promesses des apôtres. En vain ils avaient enseigné que les prophéties seules pouvaient éclairer les difficultés de la foi, et nous faire obtenir peu à peu la révélation de ces choses que Jésus n'osait pas encore enseigner aux hommes de son temps, les déclarant incapables de le comprendre. Avec les prophéties successives, la religion, que Rome ne cessa pas de vouloir immobiliser, se rangeait sous la grande loi qui régit le monde entier, sous la loi du progrès. Mais, d'après le commentateur de Saint Paul, Le Maître de Sacy<sup>99</sup>, la prophétie n'est plus rien que le don d'expliquer aux fidèles les mystères de la religion et les difficultés de l'écriture-Sainte ; le prophète, c'est celui qui explique les mystères cachés de la religion et de l'écriture ; il revient ailleurs sur ce don, par lequel on explique clairement les mystères et les vérités de la religion. Quant aux prophètes eux-mêmes, ce sont l'évêque et le prêtre, qui jugent, par le don de discernement, et par les règles de l'Écriture et de la parole de Dieu, si ce qu'ils disent vient de l'Esprit de Dieu ou de l'Esprit du Démon, de peur que les fidèles ne soient trompés par les illusions des faux prophètes, qui s'introduisent quelquefois dans les assemblées ecclésiastiques ou dans l'église. C'est aller contre l'étymologie même des mots, c'est amoindrir la chose jusqu'à sa négation absolue, que de ne voir dans les prophètes que quelques évêques ou prêtres qui catéchisent le peuple, et dans les prophéties, que des éclaircissements sur quelques points de doctrine demeurés obscurs jusque là. Ainsi l'Eglise coupa les ailes à la révélation pour la faire ramper à terre. Et pour ne plus se voir exposée à discuter la valeur des inspirations, elle déclara, du haut de son infailibilité, qu'elle était elle-même la prophétie vivante, perpétuelle et permanente. L'auteur du Traité des hérésies, l'abbé Pluquet résume ainsi sa théorie invariable à cet égard : il est faux qu'il doive toujours y avoir des prophètes dans l'Église, ou qu'ils soient nécessaires pour le développement des vérités du christianisme, puisque Jésus-Christ a promis à son Eglise de l'assister toujours de son esprit<sup>100</sup>. Quoi qu'il en soit, pour les premiers chrétiens, les prophètes n'étaient pas inspirés directement par Dieu, mais par les Esprits. Mes bien-aimés, disait Jean l'évangéliste, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu (Epître. IV, 1). L'Evangile ne repoussait donc ni la préexistence ni la réincarnation, ni les communications avec les Esprits, bien au contraire, et les chances paraissaient au moins égales pour que, le christianisme marchât dans les voies sublimes que, nous le démontrerons tout à l'heure, les grands penseurs de l'école d'Alexandrie allaient ouvrir devant lui, et dans lesquelles voulaient le lancer leurs derniers héritiers, plutôt que vers l'interprétation étroite et terre à terre que lui donnèrent les premiers disciples, sortis tous de la classe des illettrés et des ignorants, de

---

<sup>98</sup> L'abbé Freppel, le roman d'Apollonius de Thyanes. Revue contemporaine, 31 juillet 1860.

<sup>99</sup> Le Maître de Sacy. V. 1, 3, 2, 29

<sup>100</sup> Pluquet Dict des hérésies, V. Montan

ceux que dans tous les temps on appelle « la Vile multitude<sup>101</sup>. »

Un jour, Jésus prit avec lui trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, qui le suivirent jusqu'au sommet d'une haute montagne. Alors ils virent paraître Elie et Moïse qui s'entretenaient avec Jésus. Et Pierre dit : Maître, nous sommes bien ici : faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie (Marc, IX, 2-4 ; - Luc, IX, 30). Les deux Esprits évoqués disparurent, Jésus fit promettre à ses apôtres de ne point parler de cette apparition, et ne comprenant pas les motifs de cette réserve, ils cherchèrent à s'éclairer par une voie détournée : alors ils lui demandèrent : pourquoi les Pharisiens et les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ? Il leur répondit : il est vrai qu'Elie doit venir... Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et qu'ils l'ont traité comme il leur a plu, selon qu'il avait été écrit (Marc, IX, 10-12). Jésus voulait parler de Jean-Baptiste, qu'il regardait comme une incarnation d'Elie, ce qu'il dit ailleurs en termes formels lorsqu'en désignant le Précurseur, il s'exprime ainsi : si vous voulez comprendre ce que je vous dis, c'est lui-même qui est cet Elie qui doit venir (Matth. XI, 14 - XVII, 13). Les apôtres et les premiers disciples de Jésus croyaient si fermement à la préexistence des âmes et à leur transmigration dans plusieurs corps, qu'ils lui demandaient si un homme qui naît aveugle ne s'est pas attiré cette punition par quelque péché qu'il aurait commis avant de naître (Jean, IX, 2). Hérode le Tétrarque voyait dans Jésus une incarnation de Jean—Baptiste, qu'il avait fait mettre à mort. Lorsqu'il apprit par ses officiers les miracles du fils de Marie, il leur dit : c'est Jean—Baptiste qui est ressuscité d'entre les morts : et c'est pour cela qu'il s'est fait par lui tant de miracles (Matth., XVI, 2). Pourquoi donc l'Eglise a-t-elle constamment rejeté dans l'ombre tout ce grand côté de l'Evangile dont je viens de mettre quelques parties en relief, pourquoi a-t-elle poursuivi, persécuté, torturé, brûlé ceux qui, s'appuyant sur ces enseignements plus élevés, travaillaient à spiritualiser la doctrine de Jésus, qu'elle s'appliquait à matérialiser de plus en plus ? Pourquoi plus de prophéties, plus de réincarnation, de rachat des fautes commises, pendant la succession des existences à travers l'infini des mondes, de l'espace et de l'éternité ? Pourquoi repousser cette palingénésie, conséquence de la justice de Dieu, tempérée par sa miséricorde ? Pourquoi ce maître impitoyable et vengeur, son enfer effroyable, si largement béant, et son paradis, parfois si facilement conquis par une vie de quelques jours, terminée après le baptême reçu, et avant d'être parvenu à l'âge où l'on peut pécher mortellement ?

Pourquoi ? C'est que la religion, telle que l'enseignait Jésus, toute de charité, d'espérance et (l'amour, n'inspirerait plus de terreur de Dieu ni de la mort, et que, si chacun se retirait soi-même du purgatoire de ce monde par sa rénovation et par ses mérites personnels, il n'y aurait plus besoin de prêtres, et qu'il leur faut la faiblesse des autres pour faire leur force. Pourvu qu'ils règnent et gouvernent, que leur importe que le Dieu qu'ils nous présentent révolte à la fois le cœur et l'intelligence, et rejette dans l'athéisme les esprits les plus généreux !

Il ne semble pas que Jésus ait prétendu fonder une religion nouvelle sur les ruines du mosaïsme renversé : ne pensez pas, répète-t-il sans cesse, que je sois venu détruire la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir (Matth., V. 17). Il ne s'attribuait donc que le rôle de réformateur, accusant les docteurs et les princes des prêtres d'avoir fait dévier de sa route l'oeuvre de Moïse.

Dans tous les cas, sa religion était, en quelque sorte, purement laïque, sans théologie, sans prêtres, sans nul symbole, sans dogmes, sans code ni articles de foi, sans pratiques, sans culte ni cérémonies extérieures, sans prières tarifées, sans aucune de ces pieuses momeries si chères aux

---

<sup>101</sup> *Ecclesia christi non de Academia et Lyceo, sed de vili plebecula congregata est.* — Saint Jérôme, inépist ad Galatas, cap. V

dévots. Aussi peu prêtre lui-même qu'il est possible de l'être, il redoute de voir la religion s'amoinrir et disparaître presque derrière ces simagrées bruyantes qu'imaginent tous les sacerdoce, sous prétexte de lui donner plus de force et d'éclat. La sienne ne s'adresse qu'à l'âme, ne demande rien qu'à la conscience, et repousse toutes ces formalités puérites qui ne touchent que le corps.

Jésus n'observait pas le sabbat (Matth. XXII), et l'on ne voit pas que ni lui ni ses disciples se soient jamais astreints aux ablutions, aux jeûnes consacrés (Marc, VII. - Luc, V. 33.). Ainsi que le remarque Le Maistre de Say, (Sur Luc, XII, 1-4) Jean-Baptiste n'a donné aucune instruction sur la prière à ceux qui se pressaient autour de lui, et il n'est marqué nulle part dans l'Évangile que les apôtres et les disciples aient jamais prié.

On ne prie pas Jésus. Un lépreux lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus étend la main, et la lèpre disparaît. A Capharnaüm, un centenier lui adresse la parole : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie, dans ma maison, et il souffre extrêmement. Jésus répond : j'irai et je le guérirai. Lorsqu'il vient trouver Marthe et Marie, elles ne le prient pas de ressusciter leur frère Lazare, elles disent simplement : Maître, si vous eussiez été ici, notre frère ne serait pas mort.

N'a-t-il pas proscrit en termes formels ces vains marmottages de formules édictées, vénales, tarifées, que les lèvres répètent sans que l'esprit y attache aucun sens ? Des actes, non des mots, de la charité, non des pratiques. J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, dit-il (Matth. XII, 7). Gardez-vous des docteurs de la loi qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves (Luc, XX, 46, 47).

Lorsque vous voudrez prier, entrez en un lieu retiré de votre maison, et, fermant votre porte, priez votre Père en secret. Ne soyez pas grands parleurs dans vos prières, comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles, ils obtiendront ce qu'ils demandent. Ne vous rendez pas semblables à eux, parce que votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez (Matth., VI, 3, 8).

Pour lui, fuyant les temples, il prêchait en tous lieux, sur la montagne, sur les bords du Jourdain ou du lac de Tibériade, et je ne sais rien de plus beau, et de plus prophétique en même temps, que cette réponse qu'il fit à une femme samaritaine qui lui demandait comment il fallait prier Dieu, si c'était sur la montagne ou à Jérusalem : « Femme, croyez-moi, le temps va venir où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem, Le temps va venir où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité (Jean, IV, 21, 25.). »

C'est par ce côté de sa doctrine que Jésus se montre profondément original, mais aussi, disons-le, singulièrement révolutionnaire. C'est par là que les prêtres juifs devaient l'attaquer un jour et le faire mettre à mort. Car cette religion si spiritualisée ne pouvait être que toute intime, toute spirituelle, c'est-à-dire sans sacerdoce et sans prêtres. Dieu le Père lui-même n'en avait pas institué, il n'en existait pas au temps du patriarcat, alors qu'il visitait le sommeil de ses élus pour leur envoyer des songes prophétiques, et qu'il les guidait par la voix des Voyants et des prophètes inspirés.

Plus que jamais, avec Jésus, tout se passait entre la créature et son créateur, qui sait ce dont elle a besoin sans qu'elle lui fasse l'injure de le lui demander.

Que devient alors la puissance sacerdotale ? Aussi les princes des prêtres et les docteurs de la loi sont-ils les plus acharnés parmi les adversaires de Jésus, qui, de son côté, les poursuivait de ses généreuses colères. Qu'est-il besoin de ces parasites insatiables, quand la religion qu'il annonce se

résume en trois lignes : « Aimez Dieu. Aimez votre prochain. Aimez, c'est la loi et les prophètes. Aimez, car Dieu est amour. Deus charitas est ! »



## Chapitre 11 - Les Mahométans

Le dernier des révélateurs dans l'ordre du temps, le plus jeune parmi les fondateurs de religions, celui qui nous touche de plus près et que nous devrions le mieux connaître, n'est pas le moins ignoré, et il a été, de tous, le plus étrangement calomnié. Cependant Mohammed, dont nous n'avons pas même respecté le nom, est incontestablement un des plus prodigieux génies qui aient paru sur ce globe, c'est un des plus grands parmi les missionnaires de Dieu, un des plus incontestables parmi les bienfaiteurs des hommes.

Comme Moïse, et bien plus puissamment que Zoroastre et Khoung-Fou-Tseu, que des rois couvraient de leur autorité souveraine, il a créé un peuple, en même temps qu'il fondait une religion. Empereur, grand prêtre et législateur à la fois, il s'est montré à la hauteur de toutes ces tâches dont une seule eut suffi à la gloire d'un mortel. Il a pris dans sa puissante main des tribus errantes dans le désert, perdues sous les ténèbres du plus grossier fétichisme, et il les a amenées à la conception la plus pure, la plus élevée de la divinité, il a établi fermement, nettement, le dogme de l'immortalité de l'âme avec toutes ses conséquences moralisatrices, et dans ces vagabonds stupidement crédules, il sut trouver les éléments d'une nation qui, grandissant avec une rapidité sans exemple dans l'histoire, a fait trembler le monde sous ses pas. Taillée dans le marbre et coulée dans le bronze, la religion qu'il leur a enseignée résiste à toutes les attaques, aux missions comme aux persécutions, elle compte avec orgueil plus de conversions que d'apostasies, et, comme celle de Moïse, elle paraît destinée à braver la faux du temps.

Mohammed, ou Mahomet, naquit à la Mecque, un lundi, le dixième jour du mois de Rébi-el-Aoual, c'est-à-dire le 27 août 570. Il descendait d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Son père Abdallah était mort deux mois avant sa naissance. Sa mère, Amina, ne put le nourrir, et les confia aux soins d'une nourrice, Halima, qui, suivant l'usage d'alors, l'emporta dans le désert, où parfois les enfants demeuraient jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, pour être ainsi soustraits à l'influence morbide qu'un climat pernicieux fait peser sur eux dans les villes.

Mahomet était encore bien jeune, lorsqu'il fut visité par une vision étrange. Deux hommes, vêtus de blanc, et donc le visage resplendissait d'une lumière surnaturelle, s'avancent vers lui, lui fendent la poitrine, et lui remplissent le cœur d'une foi divine. Effrayée, Halima, à laquelle il raconte cette apparition, rapporte l'enfant à sa mère, qui ne jouit pas longtemps de sa présence, et qui meurt en le laissant tout à fait orphelin. Son grand-père, Abd-el-Mouttalib, se charge d'abord de lui, et meurt à son tour, en abandonnant l'enfant, alors âgé de treize ans, aux soins de son oncle, Abou-Taleb. Il gardait les troupeaux de celui-ci, et, grâce à la pureté de ses mœurs, à sa bienveillance, à sa sincérité, il mérita le surnom d'El Amin, ou le Fidèle.

Une riche veuve nommée Khadîdja, lui ayant confié quelques intérêts de commerce, il s'acquitta avec un tel succès de sa mission, qu'elle l'épousa, bien qu'elle eut quarante ans, et lui vingt-cinq. Ce mariage assura au futur prophète une indépendance qu'il sut mettre à profit. L'union de Mahomet et de Khadîdja fut heureuse ; trois fils et quatre filles naquirent de leur amour. Mahomet atteignit quarante ans, et son esprit profond, mûri par l'étude de lui-même et des autres, élargi par un mois de retraite qu'il faisait chaque année, avec sa famille, sur les montagnes de Mèracid-el-Ittila, à trois mille de la Mecque, le rendait propre à remplir la mission à laquelle il se sentait appelé. Le souffle de Dieu était en lui, les Esprits le visitaient, prenant, pour se faire écouter, le nom et l'apparence de l'ange Gabriel. L'époux de Khadîdja hésitait; mais à la fin, pressé par ceux qui l'inspiraient, et se sentant d'ailleurs abrité derrière sa réputation de probité inattaquable, il s'ouvrit Khadîdja des pensées qui l'obsédaient : « cette nuit, j'errais sur la

montagne, lui dit-il, lorsque la voix de l'ange Gabriel est venue frapper mon oreille ; « Au nom de ton maître, qui a créé l'homme et qui vient enseigner aux hommes ce qu'ils ignorent, Mohammed, tu es le prophète de Dieu, et moi, je suis l'ange Gabriel. J'ai entendu, j'en suis bien certain, ces paroles divines, et, rempli tout à coup d'un enthousiasme extraordinaire, j'ai senti en moi la puissance prophétique. » Fière de son époux, après avoir été si longtemps heureuse par lui, Khadîdja n'hésita pas un instant à croire à la mission de Mahomet, qui, encouragé par elle, commença sa prédication, mais avec une grande réserve au début. Au bout de trois ans, il prit confiance en lui-même, et prêcha publiquement l'islamisme. Les persécutions ne tardèrent pas à éclater sur sa tête. Fuyant devant des menaces de mort, il se retira à Médine, où il arriva le 16 juillet 622, et de cette fuite, non moins triomphante que celle d'Égypte, date l'hégire, l'ère des Musulmans. Le prophète avait alors cinquante trois ans. Le nombre de ses adhérents croissant sans cesse, il se décida à repousser par la force les attaques à main armée que l'on dirigeait contre lui, et bientôt, en même temps que l'on voyait se révéler en lui, par la rédaction du Koran, le plus grand écrivain qu'eussent eu encore, et que dussent jamais avoir les Arabes, il se montrait le plus invincible de leurs capitaines. Le glaive achevait les conversions ébauchées par l'éloquence, et, comme toujours, la religion nouvelle croissait à proportion même des persécutions que l'on dirigeait contre elle. Le prophète, désormais, est un guerrier, et les missionnaires qu'il dépêche en tous lieux pour le suppléer, sont ses lieutenants.

La gloire de Mahomet était arrivée à son apogée, lorsqu'en 632, se sentant affaibli par l'âge et par les fatigues, il résolut de faire une dernière visite à la Mecque. Il s'en était enfui jadis presque seul : il y rentrait suivi d'un cortège de près de cent mille pèlerins. Puis, il se dirigea sur Médine, où le mal qui devait l'emporter vint fondre sur lui. Il était dans sa soixante-deuxième année, et il s'éteignit dans cette ville, le 6 juin de cette même année 632. Sa carrière avait été bien remplie. Il avait écrit le Koran, ordonné trente-huit missions, auxquelles le nom d'expéditions s'appliquerait plus ; exactement, et, de sa personne, joué le premier rôle dans vingt sept campagnes. Les autres conquérants n'ont laissé que des ruines après eux, et n'ont fondé que des royaumes éphémères : Mahomet a créé de toutes pièces un grand peuple, et un puissant empire.

C'est que les Alexandre, les César, les Napoléon étaient de vulgaires ambitieux, qui ne songeaient qu'à leur gloire personnelle. Mahomet, qui les dépasse de cent coudées, donnait pour base à ses entreprises guerrières une grande idée religieuse et sociale.

Le Mahométisme est de toutes les religions qui se sont disputé la foi complaisante des mortels, celle dont l'origine est le moins entachée de légende. C'est la plus récente, son berceau est connu, son point de départ certain, ses moyens avoués de tous. Mahomet affirme que le Koran n'est pas de lui, qu'il lui a été dicté, qu'il n'est pour rien dans sa rédaction, quand il eut pu le revendiquer comme une de ces oeuvres dont il est permis d'être fier. Il est toujours celui que, dans sa jeunesse, on avait surnommé le Fidèle, le Sincère, et il revient incessamment, avec cette énergie que l'on ne peut puiser que dans une conscience sans tache, sur la réalité de sa mission.

En vingt endroits, le « Prophète illettré, » comme il s'appelle souvent lui-même<sup>102</sup> se déclare incapable d'écrire le Koran, et met les plus habiles de ceux qui l'entourent au défi d'en écrire un seul chapitre. Et cependant il savait que c'était là une de ces oeuvres dont l'auteur eut pu être fier. « J'en jure par l'étoile quand elle se lève, dit-il. Votre compatriote, ô Koréichites, n'est point égaré, il n'a point été séduit. Il ne parle pas par suite de quelque mouvement de ses passions. Le Koran est une révélation qui lui a été faite. C'est le Terrible, le Vigoureux, qui l'a instruit. Et il

---

<sup>102</sup> Koran, sourate LIII versets 1 et suiv. trad. de Kasimirski. — V. J. Barthélemy Saint-Hilaire, Mahomet et le Coran, p. 103

révéla au serviteur de Dieu ce qu'il avait à lui révéler. Le coeur de Mohammed ne ment pas, il l'a vu (Ch. LIII, 1-11). Le Koran n'est point inventé par quelque autre que Dieu ; il n'est qu'une confirmation de ce qui était avant lui, et une explication des Ecritures exempte de tout doute, qui viennent du maître de l'Univers (X, 38). Disent-ils : C'est Mohammed qui l'a inventé ! Répondez-leur : Eh bien ! Apportez dix Sourates (chapitres) pareilles, inventez, et appelez pour vous y aider tous ceux que vous pourrez, hormis Dieu. Faites-le, si vous êtes sincères. Si vous ne l'obtenez pas, apprenez que le Koran est descendu avec la science de Dieu, et qu'il n'y a de Dieu que Dieu lui-même<sup>103</sup>. Sa sincérité étant établie, est-ce Dieu qui lui parla par l'intermédiaire de l'un de ses anges, ou bien permit-il que des Esprits supérieurs vinssent visiter ses rêves ; ou bien encore, s'étudiant profondément lui-même, lisant dans son âme ce que l'Eternel y avait écrit, crut-il entendre au dehors de lui la voix intérieure qui parlait à sa conscience ?... Que chacun décide ici suivant l'indépendance et le degré d'avancement de son intelligence. Mais il est hors de doute que Mahomet a communiqué avec Dieu, comme Moïse et tous les prophètes de l'ancienne loi, comme Socrate et quelques uns des grands philosophes de l'antiquité, comme Jésus et la plupart de ses apôtres, et enfin, plus près de nous, comme Jeanne Darc pour une mission plus restreinte, mais qu'elle accomplit avec une grandeur et une pureté qui seraient sans égales, s'il n'y avait pas eu le fils de Marie.

Si l'on admet l'intervention de la Providence dans la direction des affaires de ce monde, pourquoi lui chicaner le droit de choisir ses instruments, et, en le faisant, de tenir compte de leur imperfection, et surtout de celle des peuples et du siècle au milieu desquels elle les envoie ! Pourquoi limiter son action à la petite peuplade juive et prétendre le désintéresser du reste de ses créatures ? Dieu cesserait d'être juste, s'il n'accordait pas à tous une part égale de ses faveurs, et tous les peuples ont un besoin égal de ses messagers célestes. Les plus indigents, au contraire, ont droit aux aumônes les plus libérales. Quand des hommes tels que Zoroastre, tels que Khoung-Fon-Tseu, tels que Mohammed, dominant de si haut la génération qui rampe autour d'eux, et qu'ils ne peuvent rien lui emprunter des choses sublimes qui germent dans leur âme, pourquoi ne pas croire que ce soit la main de Dieu qui sème ces germes féconds ?

Quant à ce qui concerne Mahomet, on sait comment l'inspiration s'emparait de lui et le terrassait. On l'a déclaré épileptique, à une époque où les phénomènes de l'extase étaient étudiés par des observateurs de mauvaise foi, préoccupés surtout du soin de les combattre ou de les nier. La vérité est qu'il tombait de temps à autre dans un état qui frappait de terreur ceux qui l'entouraient. La crise, que rien n'annonçait, fondait sur lui au milieu des foules, aussi bien que dans la solitude de sa demeure. Dans ces moments où sa personnalité lui échappait et où il se sentait en quelque sorte, emparé par une volonté plus puissante que la sienne, il s'efforçait de se dérober aux regards, et ceux même de son intimité évitaient de lui en parler. Ses yeux, démesurément ouverts, étaient fixes et sans regard, son visage exprimait la douleur, une sueur abondante inondait son front, et parfois immobile, il paraissait en proie à un évanouissement que rien ne pouvait dissiper. Puis peu à peu l'inspiration se dégageait, et il écrivait ce que des voix mystérieuses lui dictaient, avec une rapidité vertigineuse, et qui explique le désordre qui règne au milieu des Sourates, ou chapitres du Koran.

D'accord sur ce point avec les penseurs et les révélateurs d'autrefois, Mahomet peuplait l'espace de créatures intermédiaires entre Dieu et nous : « Tout homme, dit le Koran (XIII, 12) a des anges qui se succèdent sans cesse placés devant lui et derrière lui ; ils veillent sur lui par l'ordre du Seigneur. Avant l'homme, dit Allah, nous avons déjà créé les génies d'un feu subtil (XI, 27). »

---

<sup>103</sup> ch. XI, 16, 17.—V. encore ch. 11, 21, 38, 39, LIIX ; 33, 34

Puis vient encore se glisser entre les anges et nous la cohorte nombreuse des djinns, qui ne sont peut-être que les âmes errantes, sorties à peine de la vie, ou attendant l'heure d'y faire leur entrée<sup>104</sup>. Dans la pensée de Mahomet, le Mosaïsme, le Christianisme, l'Islamisme étaient trois religions soeurs. Quelle influence maudite fit donc qu'elles le devinrent, comme Etole et Polynice étaient frères, et comment ont-elles été plus divisées entre elles qu'avec aucunes autres ? Hélas ! Pourquoi les religions, si pures à leur berceau, se sont-elles perdues toutes en passant par les mains des prêtres ?

Le Prophète eut, en effet, un mérite bien rare, unique peut-être parmi les fondateurs de religions. Il fut tolérant ! Il admit la liberté de conscience ; il enseigna que tous les peuples étaient, au même titre, les enfants de Dieu, et il crut si bien à l'inspiration d'en haut pour lui-même, qu'il l'admit également pour les autres : point de contrainte en religion, dit-il, la vraie route se distingue assez de l'erreur (Ch. 11, v. 257). Dis aux Juifs et aux Chrétiens : O gens des Ecritures ! Venez entendre un seul mot. Que tout soit égal entre nous et vous ; convenons que nous n'adorons que le Dieu unique, et que nous ne lui associerons quoi que ce soit, et que nous ne chercherons pas les uns parmi les autres des Seigneurs à côté de Dieu (III, 57). Oh ! Si les hommes des Ecritures avaient la foi et la crainte du Seigneur, nous effacerions leurs péchés, nous les introduirions dans des jardins de délices. S'ils observaient le Pentateuque et l'Évangile, et les livres "que le Seigneur leur a envoyés, ils jouiraient de biens qui se trouvent au-dessus de leurs têtes et sous leurs pas. Ceux qui croient, les Juifs, les Sabéens, les Chrétiens, en un mot, quiconque croira à Dieu et au jour dernier, et qui aura fait le bien, ceux-là seront exempts de toute crainte, et ne seront point affligés (V, 70, 73). Dis : Nous croyons en Dieu, nous croyons aux livres saints que Moïse, Jésus et les prophètes ont reçus du ciel ; nous ne mettons aucune différence entre eux (III, 78.) Mohammed n'est qu'un envoyé ! D'autres l'ont précédé, (III, 138). Il y eut des envoyés que nous t'avons fait connaître précédemment ; il y en eut dont nous ne te parlons pas. Dieu a adressé réellement la parole à Moïse (IV, 162). Sur les pas des prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque. Nous lui avons donné l'Évangile, qui contient la direction et la lumière ; il contient aussi l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu (V, 50).

Chaque nation a eu son prophète... Nous avons élevé les prophètes les uns au-dessus des autres, nous avons donné les Psaumes à David... Rien ne nous aurait empêché de t'envoyer avec le pouvoir des miracles, si les peuples d'autrefois n'avaient déjà traité de mensonges les précédents... Avant toi, nous avons envoyé d'autres prophètes... Aucun d'eux n'a fait de miracles, si ce n'est par la permission de Dieu. A chaque époque son livre sacré<sup>105</sup>.

Mahomet, « le prophète illettré, » ne connaissait ni les Védas, ni le Zend-Avesta, ni les Egyptiens, ni les Grecs. Le Koran procède donc presque exclusivement de la Bible et de l'Évangile, et l'on y peut signaler bien des lacunes. Les Esprits qui l'inspiraient, et qui peut-être, pour qu'il leur accordât plus de créance, prenaient le nom de Fange Gabriel, ne lui enseignèrent que ce que les peuplades grossières auxquelles il s'adressait pouvaient admettre. Il emprunta à Moïse son monothéisme rigoureux, mais il le dépassa pour prendre à Jésus ses enseignements supérieurs sur l'immortalité de l'âme, la résurrection et la vie future. « Nous avons préparé un

---

<sup>104</sup> Le chapitre 62 du Koran est consacré tout entier aux génies. Le traducteur Kasimirski y a joint cette note : Nous avons déjà dit que, selon les croyances des Arabes, les Génies étaient une race intermédiaire entre l'homme et les anges. Les commentateurs, sur ce passage, en s'appuyant sur la circonstance que Mahomet n'avait pas vu ces génies, mais que leur présence lui avait été révélée par Dieu, croient que les génies sont les âmes des hommes ; ce qui rendrait le mot génies synonyme d'Esprits.

<sup>105</sup> ch. X, 48; — XIII, 38; XVII, 5 61

supplice terrible pour ceux qui ne croient pas à la vie future, dit Allah. »

Plus tard, les philosophes arabes complétèrent l'oeuvre du Prophète. Les mahométans marchèrent pendant plusieurs siècles la tête de la civilisation dans le monde, et sans parler de Bagdad et du Khalife Aaron-Al-Haschid, le contemporain et l'ami de Charlemagne, on sait que les Maures, établis en Espagne, furent les professeurs de l'Europe entière, et que c'est aux écoles de Cordoue, de Séville et de Grenade, que vinrent s'instruire tout ce qui savait quelque chose, en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. Le moine Gerbert, qui fut Sylvestre II, fut un des disciples des Maures d'Espagne. Tandis que, chez nous, les papes et les conciles interdisaient, encore au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, de traduire la Bible et l'Évangile en langue vulgaire, et qu'il était défendu aux laïques de posséder d'autres livres que le Psautier et les heures de la Vierge en latin, les sectateurs de Mahomet avaient une pléiade de savants qui s'appelaient, ou que nous appelons Abulféda Alhasen, Avicenne, Abulfarage, Averroès..., qui, à côté de Juifs non moins érudits, Isaaki, Maimonides, Benjamin de Tudela, Aben-Ezrà, étudiaient indifféremment la Bible, l'Évangile et le Koran, traduisaient Aristote et Platon, et infusaient dans les veines des vieilles croyances, la sève plus jeune et plus généreuse de l'école d'Alexandrie. Lorsque le sire de Joinville accompagna Louis IX à sa funeste croisade sur la rive africaine, il fut très surpris de rencontrer ces idées, dont il ne connaissait pas l'origine, chez les Assassins mahométans qui reconnaissaient pour chef le Vieux de la montagne.

«Ils croient, dit-il, que quand l'homme meurt pour son seigneur ou pour une bonne intention, son âme s'en va en un meilleur corps et en meilleure vie que devant, et pour cela les Assassins ne tiennent compte si on les occit, quand on exécute les ordres du Vieux de la montagne<sup>106</sup>.»

Malgré les excommunications du pape Innocent III et les bûchers de l'Inquisition, ces mêmes idées pénétrèrent en France. Dans le Languedoc, si voisin de l'Espagne, l'élément sémitique, absolument réfractaire à certains enseignements du christianisme, se voyait puissamment représenté par les Juifs et les arabes. Le sang se mêlait quelquefois, et quelque peu aussi les croyances. De là naquit l'hérésie des Vaudois, bientôt confondue avec celle des Albigeois. Ainsi que l'a très justement remarqué M. Henri Martin, ils étaient les héritiers directs des gnostiques, des Manichéens, des Néo-Platoniciens, de tout ceux, en un mot, qui, dès que l'Église admet l'existence de Satan, du mauvais Dieu à côté du bon Dieu, avaient adopté la tradition greco-asiatique des deux principes, soutenue si brillamment par la plupart des grands esprits qui s'étaient instruits à l'école d'Alexandrie. Suivant eux le Dieu mauvais, Arhimane, devenu Satan, s'introduisit dans le ciel, sous l'apparence d'un ange de lumière, séduisit les hommes et les entraîna sur la terre, qui est l'enfer ; il n'y en a pas d'autre. Leurs associés, les anges, les Esprits saints, ne les suivirent pas et restèrent au ciel. Les âmes humaines perdirent leurs corps célestes, et furent enfermées par leur nouveau maître dans des corps de terre sujets aux changements et à la mort. Tombées toutes à la fois, elles commencèrent à parcourir ici-bas une série d'existences, passant d'un corps humain dans un autre descendant même jusqu'à prendre des corps de quadrupèdes et d'oiseaux. C'est pour cela que le Dieu mauvais a inventé les sens et la génération<sup>107</sup>.

Les Vaudois semblaient procéder de ÇâkiaMouni (le Bouddah), dans leur recherche du moyen efficace pour retourner au ciel par le plus court chemin, en évitant la nécessité des réincarnations dans cette éternelle vallée de larmes. Car la faible vue des hommes d'alors ne leur permettait pas d'embrasser l'ensemble de la création de Dieu, et de rêver, dans l'infini des cieux, ces nombreuses

---

<sup>106</sup> Joinville, Vie de saint Louis, paragraphe 135

<sup>107</sup> Henri Martin, hist. de France, IV, 10

demeures que Jésus signalait dans la maison de son père<sup>108</sup>.

« Ce moyen est la séparation de l'âme d'avec la matière. Point d'oeuvre de chair : c'est prolonger la durée de l'empire de Satan, que de rappeler des âmes à s'incarner dans le sein des femmes. Point de nourriture animale, cette nourriture provenant de corps produits par la génération, qui est chose impure. Point de propriété : c'est s'attacher aux choses de la terre. Point d'homicide, même en cas de légitime défense : on ne doit pas plus toucher aux corps pour détruire que pour engendrer. Ne jamais mentir, ne jamais jurer : c'est supposer que la parole simple ne lie pas<sup>109</sup>.

---

<sup>108</sup> Saint Jean, XIV, 2

<sup>109</sup> H. Martin, id., 11

## Chapitre12 - L'École d'Alexandrie

Nous venons de nommer l'Ecole d'Alexandrie. Que l'on nous permette de rétrograder de quelques siècles en arrière pour étudier l'influence qu'elle faillit avoir, et qu'il est regrettable qu'elle n'ait pas exercée sur la direction que devait suivre le christianisme.

Aussitôt que, s'élançant des bas fonds où elle avait d'abord recruté ses premiers sectateurs, la religion de Jésus avait pénétré parmi les hautes classes de la société païenne, les lettrés avaient cherché à élever la foi nouvelle, à l'immatérialiser en se servant de sa doctrine et de sa morale si pures pour infuser un sang plus jeune dans les veines de la philosophie, et tenté de faire un accord des croyances antiques avec les convictions des nouveaux convertis. L'austère religion des pécheurs du lac de Tibériade, avec l'étroit horizon qu'elle ouvrait à la vie individuelle, ses sympathies pour les ignorants et le simple d'esprit, sa haine des sciences, qui heurtaient les révélations de la Bible, son horreur pour la poésie, pour ces hommes divins qui avaient chanté avec tant de charme les dieux disparus, ses anathèmes contre le Mammon d'iniquité et contre les riches, sa divinisation de la pauvreté, le communisme rigoureux qu'elle avait réalisé parmi les premiers fidèles, son exaltation du célibat, qui anéantissait la famille et faisait un fauteur d'impureté du Dieu qui a voulu que sa création se, perpétuai, par l'exercice de l'amour, cette terreur de la société qui faisait que les anachorètes fuyaient au désert, que les stylites se hissaient sur leurs colonnes, que les moines s'enfermaient derrière les hautes murailles des moutiers, et que les vierges étouffaient leur jeunesse et leur beauté dans les austérités du cloître, toutes ces choses sombres, qui flattaient le peuple au sein de sa misère, effarouchaient les autres et les tenaient à l'écart.

On sentait cependant que les vieilles religions avaient vécu, et qu'il fallait de nouveaux dogmes pour le peuple, trop profondément ignorant et abaissé pour pouvoir s'élever jusqu'à la perception d'un Dieu qui ne serait pas environné de nuages et de mystères. Ce fut cette sorte d'élargissement et d'épanouissement du christianisme, greffé sur le platonisme rajeuni, qu'entreprirent d'abord ces hérésiarques fameux en haine desquels, par une réaction difficilement évitable, l'orthodoxie se faisait de plus en plus étroite et dogmatique.

Cette lutte ne pouvait manquer de s'engager. Prêché sur les bords de la Méditerranée, le christianisme rencontrait sur le littoral de l'Afrique la ville célèbre d'Alexandrie, foyer ardent dont la lumière va répandre ses rayons sur les églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Athènes, puis de Constantinople. Trois écoles illustres s'y disputaient l'empire : celles du Juif Philon, des gnostiques, et des néoplatoniciens. Toutes étaient évidemment les filles de l'Orient. Pythagore, Platon, Plotin lui-même avaient emprunté à l'Orient ses idées sur l'âme, sur l'éternité de sa vie active, sur ses transmigrations infinies, et, par sa situation géographique, Alexandrie semblait prédestinée à opérer une fusion entre les deux sociétés grecque et orientale.

Tant de brillants esprits, assis dans les chaires ou sur les bancs des différentes écoles de la cité africaine, ne pouvaient accepter la doctrine froide, étroite, du christianisme, qui faisait si large la part de la mort, si restreinte celle de la vie, et qui était basée sur l'ignorance et la négation de tout ce que connaissait l'Orient. Les premiers disciples ne savent que ce qu'enseigne la Bible ; ils ignorent toute cette vie immense, prodigieuse, qui constitue l'univers, les mondes animés et habités, et, pour combler la distance trop grande entre Dieu et l'homme, ils ignorent la hiérarchie céleste les innombrables légions d'archanges, d'anges, de génies, d'esprits, de démons ; ils ignorent ce qu'est la matière, d'où elle vient, où elle va. Ils connaissent à peine l'âme, sa vie est subornée à celle du corps, elle n'est rien après, et pour qu'elle puisse être, plus tard, ressuscitée en

quelque sorte, afin d'être punie ou récompensée, il faut aboutir à cette absurdité colossale de la résurrection des corps !

L'Inde, la Perse, l'Égypte, la Syrie, la Chaldée, la Grèce ne pouvaient rejeter le trésor de connaissances qu'elles possédaient sur toutes ces choses, pour les remplacer par une sorte de néant basé sur de pures négations. Aussi lorsqu'il vint réclamer sa place à Alexandrie, le christianisme emprunta, malgré lui et inconsciemment, quelque chose à toutes ces anciennes traditions. De là, une prodigieuse explosion de doctrines diverses, souvent contradictoires, qui néanmoins procèdent de l'Évangile. De là l'apparition de tant d'hérétiques fameux, les Saturnin, les Bardesane, les Basilide, les Marcion... Tous appartenaient au commencement du deuxième siècle, et apparurent entre le temps des apôtres et celui des Pères de l'Église grecque, qui, pour la plupart, subirent également l'influence de l'école d'Alexandrie.

Fusion ?... confusion?... On ne sait si les docteurs sont chrétiens, ou philosophes. Philon prétend fusionner d'une façon parfaite le platonisme, le pythagorisme, et la tradition juive. Il a son démon, comme Socrate, affirme et préconise l'extase, se croit inspiré. Souvent il veut travailler, et ne le peut : « d'autres fois, dit-il, vide de toute idée, je me suis mis au travail, et soudain je me sentais rempli, les pensées me venaient invisiblement d'en haut, et tombaient comme la neige et la semence saisi par un Dieu et semblable aux corybantes, j'oubliais le lieu où j'étais, et les personnes présentes, et ce que j'avais dit et écrit<sup>110</sup>. »

Pour Philon, les âmes sont les habitants, les animaux de l'air, comme les hommes sont les habitants, les animaux de la terre. Quelques-unes ont mérité d'être condamnées à habiter dans des corps ; d'autres continuent à flotter dans l'atmosphère ; les plus parfaites sont comme les ministres de Dieu, employées à la direction des affaires de ce monde.

Près d'un siècle après Philon, c'est-à-dire pendant les premières années du IIIe siècle, un autre philosophe exerça une influence encore plus considérable sur le mouvement d'idées qui s'opérait alors. Nous voulons parler d'Ammonius Sakkas, le fondateur du Néoplatonisme, qui eut pour élèves ou pour continuateurs, Plotin, Origène, Plutarque, Numénius, Lamprinus, Porphyre et Jamblique. Chrétiens et païens le revendiquèrent pour un des leurs, à cette heure solennelle de luttes et de déchirements qui annonçaient l'enfantement d'un monde nouveau. Tous nourrissaient pour lui une égale admiration. Dieu, disait-on, l'inspirait de son esprit, ce qui lui mérita le nom de Théodidacte.

Il entreprit, dit un des historiens de l'Eglise<sup>111</sup>, de ramener toutes les sectes philosophiques et toutes les religions à un plan méthodique dont toutes les parties formassent un ensemble raisonné. L'existence d'un Etre infini, nécessaire, indépendant, unique, était la base de ce système philosophique et religieux. Après lui venaient les Esprits, qui étaient des portions de sa substance, et auxquels il avait assigné différentes fonctions tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Tous ces êtres émanés de l'Etre Suprême et soumis à ses lois étaient distribués en différentes classes, et répandus dans toute la nature comme autant d'agents secrets ; les uns, plus parfaits et plus puissants, exerçaient un empire plus étendu ; les autres, plus dépendants et plus bornés dans leurs facultés intellectuelles, étaient renfermés dans une sphère plus étroite. De ce dernier rang était l'âme humaine ; mais elle pouvait s'élever à un ordre supérieur par son commerce avec les génies les plus purs et les plus excellents. C'était l'objet de tous les cultes établis dans ce monde, le but où la philosophie se proposait de conduire les hommes ; et tous les fondateurs des différentes religions qui se partageaient l'univers n'en avaient point eu d'autres.

---

<sup>110</sup> Philon. De Migrat. Abram, p. 393

<sup>111</sup> L'abbé Ducreux. Les siècles chrétiens, ou histoire du christianisme, I, 266



Par ce système, qu'Amomnius avait revêtu de tous les charmes que l'éloquence peut répandre sur des matières abstraites, on prétendait ôter à la religion populaire ce qu'elle paraissait avoir de merveilleux et de divin. L'idolâtrie telle qu'elle avait existé jusqu'alors dans l'opinion des hommes, n'était qu'une corruption du culte primitif ; et pour la rappeler à son ancien état, il ne fallait que retrancher cette multitude de dieux dont le peuple avait rempli le ciel, et mettre à leur place un Dieu suprême qui produit tout ce qui s'opère dans le monde, par des génies prompts et fidèles à exécuter ses ordres.

Alors le culte des dieux n'avait plus rien de contraire à la raison, il devenait même infiniment utile aux hommes en les rendant capables d'opérer des prodiges par les secrets de la Théurgie, comme avaient fait Pythagore, Apollonius de Thyane, et plusieurs autres qu'on égalait à Jésus-Christ.

Telles étaient les idées religieuses des philosophes dans ce siècle, et ce système qui est peut-être le dernier effort de l'esprit humain agissant par ses propres lumières, avait tellement pris dans le monde, que toutes les sectes s'étaient réunies à l'éclectisme, et que tout ce qu'il y avait de savants, d'esprits curieux, de génies subtils, profonds, appliqués à la recherche de la vérité, en avaient adopté la doctrine.

L'aveu est naïf, et il est difficile de confesser plus nettement l'infériorité intellectuelle des orthodoxes. Elle était immense, et creusait des abîmes entre eux et les philosophes, dont s'inspiraient les hérésiarques. Les évêques eux-mêmes ne savaient rien en dehors de leur théologie naissante. Ils étudiaient peu de langues étrangères, dit l'abbé Fleury ; les Grecs se bornaient à leur langue naturelle, et les Latins au Grec, et l'on a regardé comme des prodiges les travaux d'Origène et de Saint Jérôme pour apprendre la langue hébraïque<sup>112</sup>. Saint Augustin, dit encore le même écrivain, n'en estimait pas moins un évêque de ses voisins dont il parle, pour ne savoir ni grammaire ni dialectique et nous voyons que l'on élevait quelquefois à l'épiscopat de bons pères de famille, des marchands, des artisans, qui vraisemblablement n'avaient point fait ces sortes d'études. On trouve même quelquefois des diacres qui ne savaient pas lire<sup>113</sup>. Notons en passant qu'Augustin est un Père de l'Église latine, et que c'est dans la première moitié du Ve siècle que les chefs de l'Église latine croupissent encore au sein de cette ignorance absolue. Pendant quatre siècles sauf de brillantes exceptions, le christianisme orthodoxe a pour lui la populace ignorante et grossière, la philosophie et l'hérésie groupent autour d'elles l'élite intellectuelle de la société hésitante. Les écrivains religieux sont unanimes à le constater. Longin, Hérennius, Origène, Plotin, Porphyre, Amélius, Hiéroclés, Jamblique, soutinrent avec éclat l'école d'Ammonius, dit l'abbé Pluquet<sup>114</sup>; le nombre de leurs sectateurs était considérable, et renfermait beaucoup de sénateurs et de personnes puissantes.

Né à Alexandrie même, en l'an 185, Origène, ce prodigieux génie, fut, lui, chrétien dès ses plus jeunes années, et n'en adopta pas moins toutes les idées d'Ammonius Sakkas. Voici, d'après un autre historien de l'Église, une analyse de ses enseignements<sup>115</sup> : il donna dans l'écueil, alors si commun, des idées platonniennes, moins attaché qu'il n'eût fallu à la tradition apostolique, et beaucoup trop au raisonnement humain, plus cette faculté éminente de l'entendement se trouva éminente en lui, plus elle lui inspira de hardiesse dans ses écarts. Pour réfuter la doctrine des deux principes, ou des deux auteurs, l'un du bien et l'autre du mal, il établit pour fondement le libre

---

<sup>112</sup> Discours sur l'Histoire des six premiers siècles de l'Église, paragraphe 15

<sup>113</sup> Fleury, Loc. cit. paragraphe 13

<sup>114</sup> Dict. des hérésies, Disc. Préliminaire, ch. 11.

<sup>115</sup> L'abbé Bérault-Bercastel, Hist. de l'Église, I, 268

arbitre dans les créatures, et il le maintint par des preuves solides. Mais ensuite il en poussa trop loin les conséquences. Il veut que l'inégalité des créatures ne soit que l'effet de leur mérite. Selon cette doctrine, le Créateur commença par produire les Esprits tous égaux. Le plus grand nombre tomba dans le péché ; et, à proportion de la gravité de leurs fautes, ils furent renfermés dans des corps plus ou moins grossiers, créés exprès pour leur servir de prison. De là les traitements divers de l'âme des hommes, de celle des anges ou des astres car Origène croyait les astres animés, et les anges revêtus de corps très déliés. L'âme de Jésus-Christ, ajoute-t-il, est de tous les Esprits celui qui s'est attaché à Dieu par la charité la plus parfaite, et qui a mérité par là de lui être uni de la manière la plus intime, pour n'en être jamais séparé. Tous les autres Esprits sont sujets à passer du bien au mal, et du mal au bien. Origène, séduit par le principe spécieux de Platon, enseignant que des peines décernées par un Dieu bon ne sauraient être que médicinales, va jusqu'à dire que les démons cesseront un jour d'être les ennemis du vengeur suprême et l'objet de ses rigueurs. Origène appelait les astres, d'illustres prédicateurs qui annonçaient aux hommes la grandeur de Dieu, *Coeli enarrant gloriam Dei*. Les Manichéens surtout avaient adopté ces erreurs, ces vérités peut-être, conséquences des théories de Pythagore et de Platon sur l'âme du monde et l'intelligence universelle. Beausobre, dans sa savante histoire du Manichéisme<sup>116</sup>, constate que beaucoup de Pères de l'Église, et des plus autorisés, crurent que les astres étaient vivants, à l'époque où le christianisme n'en était encore qu'à bégayer ses premières affirmations, et il estime que la croyance à la purification progressive des âmes dans des séries successives d'existences avant leur admission dans le ciel, ne fait point de déshonneur à la raison, et qu'elle était admise par plusieurs docteurs des premiers siècles. Jugeant qu'il n'était digne ni de la bonté, ni de la justice de Dieu de condamner à l'éternité des supplices sur une seule épreuve, ils estimaient que la Providence les renvoyait après la mort dans d'autres corps pour y être punis suivant la gravité de leurs fautes, et purifiés par le châtement.

Cette grande idée, des peines médicinales, si consolante, si juste, si conforme à la miséricorde divine, Platon l'avait empruntée aux Indous, et surtout à Zoroastre, qui avance qu'à la consommation des siècles, Ahrimane lui-même, avec son cortège de Darvands et de Dewes, se réconciliera et se confondra avec Ormuzd, les Amschaspands et les Izeds, dans le sein du Temps Sans Bornes, la divinité pivotale de la trinité Mazdéenne. Suivant Origène, les âmes à l'état d'Esprit, avant de retomber dans la matière et pendant cette vie transmondaine qui remplissait l'intervalle de leurs diverses incarnations, possédaient une sorte d'enveloppe, d'auréole lumineuse, qui, semblable au véhicule, à l'ochéma de Platon, à l'ocheumata des néoplatoniciens, les entourait et les représentait extérieurement.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, à cette époque de réaction peut-être exagérée contre le mysticisme de l'Église, l'encyclopédie de Diderot constate le succès de cette doctrine des Esprits, mais pour le dénigrer : cette philosophie des émanations, dit-elle, cette chaîne d'Esprits qui descendait et qui s'élevait, toutes ces visions platonico origénico alexandrines qui promettaient à l'homme un commerce plus ou moins intime avec Dieu, étaient très propres à entretenir l'oisiveté pieuse de ces contemplateurs inutiles qui remplissaient les forêts, les monastères et les solitudes; aussi fit-elle fortune parmi eux<sup>117</sup>.

Plotin donna de nouveaux développements aux théories d'Ammonius Sakkas. Il avait, comme Socrate, un Esprit familier, et Porphyre, qui a écrit sa vie, affirme que ce génie, d'un ordre supérieur, n'était point de ceux que l'on appelle Démons, mais de ceux que l'on désigne sous le

---

<sup>116</sup> Beausobre, *Hist. du Manichéisme*, t. 11, p. 595

<sup>117</sup> *Encyclopédie*, art. Jésus-Christ

nom de Dieux. La croyance de Plotin aux Esprits était profonde, et il composa même un livre touchant les Esprits familiers, dans lequel il recherche soigneusement la cause de leur différence<sup>118</sup>. Il mourut à soixante-six ans, en prononçant ces paroles : je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi, à ce qu'il y a de divin dans tout l'univers.

Suivant Plotin, l'âme individuelle, émanation de l'âme universelle, conserve avec celle-ci un rapport, une communication actuelle. Ce rapport ne va pas sans doute jusqu'à l'identité, puisque nous n'avons pas conscience des modifications des autres âmes, et de celle de l'âme universelle; mais il existe néanmoins, et la preuve, c'est la sympathie qui certainement existe entre nous et nos semblables, entre nous et l'âme universelle. Il y a dans notre vie de secrets et mystérieux sentiments, dont l'origine ne se retrouve pas dans notre propre histoire, et qui doivent avoir une cause dans cette vie universelle, dont nous sommes une partie, puisque notre conscience, essentiellement limitée, ne l'embrasse pas toute entière. Quelque chose nous unit aux astres Immortels, aux animaux, aux plantes<sup>119</sup>... Il enseignait que l'âme individuelle se trouve en relation avec l'âme universelle par la réminiscence et l'extase.

La réminiscence est une conséquence naturelle du dogme de la vie antérieure. L'Esprit n'a point commencé, l'homme au contraire a commencé : cette vie est donc une situation nouvelle pour l'Esprit ; il a vécu ailleurs et dans des conditions différentes. Il résulte de sa nature qu'il a dû vivre dans des conditions meilleures... Avant d'être chassé de la sphère supérieure où le plaçait et où le rappelle encore sa nature, il a joui de la plénitude de sa propre essence. Déchu de cet état, et exilé dans un corps par un décret spécial, il se cherche encore lui-même, et au milieu de ces êtres qui n'ont point d'analogie avec sa nature, il ne se retrouve plus...

L'extase n'est pas une faculté proprement dite, c'est un état de l'âme, qui la transforme de telle sorte qu'elle aperçoit alors ce qui précédemment lui était caché. Cet état ne sera permanent que quand notre union avec Dieu sera devenu irrévocable : ici-bas, et pendant la vie, l'extase n'est qu'un éclair. C'est un soulagement passager que Dieu nous accorde... Porphyre nous apprend<sup>120</sup>, qu'il arriva plus d'une fois à Plotin de s'élever, par une lumière surhumaine, jusqu'au premier et au plus parfait des cieux. Plotin décrit en effet l'enthousiasme et ses résultats comme s'il en avait l'expérience en lui-même. L'Esprit, dans cet état, cesse de voir la perfection absolue hors de lui, il la contemple en lui-même... La pensée voit à la fois le passé, le présent et l'avenir<sup>121</sup>.

Nous sommes immortels pour le châtement ou pour la récompense : la récompense a deux degrés pour les âmes pures, dont la simplification n'est pas accomplie ; c'est le retour vers un astre pour vivre comme avant la chute, de sa vie éternelle ; pour les âmes parfaitement simples, c'est l'union avec Dieu; mais quel peut-être le châtement?

Ici se place la doctrine de la métempsycose que Plotin trouvait partout autour de lui, chez les Egyptiens, chez les Juifs, les Néoplatoniciens ses devanciers, et enfin chez Platon lui-même. Disciple de Plotin, Porphyre continua les enseignements de son maître. L'extase, pour Porphyre, n'est pas l'anéantissement de la personne humaine, c'est un sommeil... On ne voit, on ne possède Dieu que dans ce sommeil... Ce sommeil est l'exaltation de l'existence.

Cette vie est une condamnation, un châtement. Puisque nous vivons, ne faut-il pas que nous ayons été condamnés à vivre ? Nous avons donc vécu ailleurs avant de vivre dans cette union du corps.

---

<sup>118</sup> Bayle, Dict. philosophique et hist., art. Plotin

<sup>119</sup> Jules Simon, Hist. de l'École d'Alexandrie, I, 542

<sup>120</sup> Porphyre, Vie de Plotin, c. 23

<sup>121</sup> Jules Simon, I, 553

Nous avons donc joui d'une vie plus heureuse, et nous avons mérité de la perdre. Ce dogme d'une existence antérieure explique à la fois les misères de cette vie humaine, et la différence des conditions et des fortunes. La chute est plus ou moins grave ; et le corps dans lequel on tombe est aussi plus ou moins misérable. Il y a des âmes qui revêtent des corps aériens ; d'autres descendent jusqu'à la vie humaine ; d'autres plus bas. C'est ce que Plotin appelait la première naissance. Pour en admettre une seconde, c'est-à-dire la métempsycose, il n'y a plus qu'à suivre l'analogie. Si l'épreuve est heureuse, si l'âme en sort purifiée, elle retourne à Dieu par l'unification, on prend place parmi les héros et les dieux intermédiaires. Elle peut aussi, après une vie coupable, perdre la lumière des cieux, et entraînée par le poids de la matière, dont elle demeure revêtue, tomber clans ces lieux souterrains, séjour d'expiations et de supplices, déjà décrits dans la République (par Platon), et que Porphyre appelle Enfer.

En somme, Porphyre affirme le dogme de la métempsycose, et n'est en désaccord avec Plotin sur aucun point capital. Il combattit les chrétiens, qui le lui rendirent largement et ne lui épargnèrent pas les calomnies. C'est lui qui, le premier, signala les interpolations faites dans les prophéties de Daniel, pour y rencontrer la justification de la mission de Jésus.

Jamblique, élève et continuateur de Porphyre, s'absorba plus dans la théurgie qu'il ne s'appuya sur la méthode scientifique. Il divisait les Esprits en quatre classes : les dieux, les démons, les héros ou demi-dieux, et les âmes : et nous savons par le témoignage unanime des Alexandrins et des Pères, que dans la science des démons et des dieux, et dans l'art de les évoquer, il surpassait à la fois ses devanciers et ses successeurs.

Au dire de Jamblique : Porphyre a eu tort de confondre les songes que les dieux nous envoient avec le sommeil naturel. Pendant le songe sacré, notre âme, séparée du corps et vivant de sa propre vie, voit les intelligibles, et par eux, elle connaît l'avenir.

On voit que le « songe sacré » n'est pas autre chose que l'état de « transe, » nom que donnent aujourd'hui les Américains à l'extase et au sommeil somnambulique. Comme ses prédécesseurs, il conversait avec les invisibles, « et il suppose que tous ces différents Esprits apparaissent aux hommes, que chaque homme a son démon particulier, et rend de tout cela des raisons de convenance assez ingénieuses, de belles raisons de choses qui ne sont point, » dit l'abbé Fleury<sup>122</sup>. Il se peut, en effet, que ces choses ne sont point ; mais entre l'ange gardien et le démon particulier qui veille sur chaque homme et lui parle par la voix de sa conscience, nous cherchons la différence sans la trouver, et il nous semble aussi logique d'admettre l'un que de croire à l'autre. Proclus, qui mourut à la fin du Ve siècle, en 485, fut également un adversaire des chrétiens, et, comme ses devanciers, soutint le dogme de la métempsycose et de la communion des vivants et des morts. Nos âmes, suivant lui, quoique distinctes et individuelles, participent à la nature de l'âme universelle, de sorte qu'en un sens, elles ne sont pas nées, car l'âme universelle est éternelle et divine. Nous parlons de la naissance de nos âmes, et Plotin va jusqu'à distinguer deux naissances ; la première, quand les dieux inférieurs auxquels il confie la formation de l'homme sèment les âmes dans l'espace, et les attachent, comme des courtisans à la suite de différents astres ; la seconde, quand ces âmes déchues, épuisées, privées de leurs ailes, s'arrêtent dans leur course glorieuse, et tombent, avec leur char, jusques sur la terre et dans un corps mortel ; mais il ne s'agit là que de la distinction des âmes, et non de la nature même de l'âme, commune à l'âme universelle et aux âmes particulières (J. Simon, 11, 517).

Ne quittons pas l'école d'Alexandrie sans dire quelques mots de l'un des plus célèbres parmi ses

---

<sup>122</sup> Fleury, Hist. Ecclésiastique, liv. XV, paragraphe 46

derniers adeptes, de celui que les chrétiens ont appelé l'apostat, de l'empereur Julien. Le baptême n'avait transformé ni Constantin, ni ses successeurs. Julien, dans son enfance, avait vu son père, et plusieurs membres de sa famille massacrés par les soldats de son oncle Constance, fils du grand Constantin. On l'avait épargné parce qu'il était frêle, malade même, et l'on pensait qu'il suffisait de le laisser mourir. Grandi dans la contrainte et la peur, il prit en haine cette religion qui n'avait pas empêché les premiers empereurs chrétiens d'être des monstres souillés de crimes. Son penchant naturel l'entraînait vers la philosophie, qui était jointe avec la religion des génies, dont les hommes les plus distingués par leur savoir faisaient leur principale étude. Il appela auprès de lui les philosophes qu'il jugea les plus capables de le seconder. Libanius, Maxime de Tyr, Oribaze, qui jouissaient de la plus haute réputation, furent de ce nombre, avec beaucoup d'autres dont les noms étaient moins célèbres. Il concerta avec eux le système de religion philosophique qu'il convenait de substituer à l'idolâtrie grossière du peuple<sup>123</sup>.

L'idée était grande et généreuse, et méritait de réussir. Eclectique sur ce point, Julien se montrait respectueux pour toutes les religions, sans exception aucune, parce qu'il ne voyait dans chacune d'elles qu'une forme particulière de la religion universelle, qui, suivant les Alexandrins et suivant lui, devait avoir pour base et pour pivot la croyance à l'éternité de la vie, prolongée dans l'infini par une incessante communication entre les vivants et les morts. Jamblique fut aussi au premier rang parmi les conseillers de Julien, qui se crut une réincarnation d'Alexandre dont toutes les grandes qualités se retrouvaient en lui, et dont il n'avait pas les vices. Il est certain qu'il prétendait avoir des visions. A la suite d'une expédition victorieuse contre les Franks, et avant qu'il fût revêtu de la pourpre souveraine, il avait pris ses quartiers d'hiver à Vienne, où le Génie de l'Empire, sous la forme d'un jeune homme portant une corne d'abondance, vint lui annoncer, dans quatre vers grecs qui le frappèrent tellement qu'il les retint et les répéta plusieurs fois à son entourage, que la mort prochaine de Constance, improbable alors, puisque ce prince n'avait que quarante-quatre ans, allait réunir bientôt l'Occident à l'Orient sous son sceptre. L'évènement ne tarda pas à justifier la prédiction.

La veille du jour où ses soldats allaient l'acclamer pour le seul chef qu'ils voulassent reconnaître, ce même Génie lui apparut encore, le pressant de surmonter sa répugnance à se charger des embarras du rang suprême, et lui laissant pressentir qu'il mourrait bientôt. Souviens-toi bien, lui dit-il, que je ne demeurerai pas longtemps avec toi<sup>124</sup>.

Plus tard le Génie de l'Empire lui apparut encore, en Perse, la veille même de sa mort, lorsque pendant la nuit, il méditait sous sa tente. Mais cette fois, il lui parut plus pâle, la tête et la corne d'abondance couvertes de son manteau, et il disparut, le visage triste, entre les tapisseries. Ces voix qu'il entendait lorsque, retiré dans l'endroit le plus reculé de son palais, il songeait aux dieux qu'avaient chantés Homère et Hésiode, Virgile et Ovide, lorsqu'il évoquait les Esprits et qu'il s'abandonnait aux sublimités de l'extase ; son horreur pour la religion des bourreaux de sa famille, les conseils des philosophes qui l'entouraient, tout l'engageait à tenter de faire triompher le néoplatonisme d'Ammonius, d'Origène et de Plotin sur les ruines du christianisme, contre lequel il se livra à son genre ironique de persécution<sup>125</sup>, tellement ironique qu'il se borna à décréter la liberté absolue de conscience et l'égalité, devant l'Etat, de tous les cultes religieux. Mais on sait trop que l'Eglise se prétendit toujours persécutée, quand on l'empêcha de persécuter à son aise. Il rappela tous les évêques qui avaient été bannis par ses prédécesseurs au sujet de la religion,

---

<sup>123</sup> L'abbé Ducreux, I. 414

<sup>124</sup> Ammien Marcellin, hist., L 20, c. 6, p. 267

<sup>125</sup> Bérault Bereastel, hist. de l'Eglise. 11, 98

persuadé qu'il était que les chrétiens, en se combattant mutuellement, travailleraient à leur propre destruction plus efficacement qu'il ne le pourrait faire. Car il avait éprouvé, dit Ammien Marcellin, que les bêtes féroces sont moins cruelles aux hommes que la plupart des chrétiens ne le sont les uns aux autres<sup>126</sup>.

Saint Augustin comptait déjà, de son temps, quatre-vingts hérésies différentes, et il avoue qu'il ne les connaissait pas toutes<sup>127</sup>. Il est bien certain que ces sectes sans nombre, qui ne s'entendaient encore sur aucun des principaux dogmes de la religion, troublaient profondément l'empire et que Julien put croire utile, au point de vue de la paix publique, de les étouffer toutes sous une restauration de l'ancien culte, rajeuni par le néoplatonisme. Il mourut à trente-deux ans, ayant accompli de grandes choses, mais le temps lui manqua pour les mener toutes jusqu'au succès. A côté des philosophes alexandrins, qui furent en général décidément hostiles au christianisme, d'autres s'y rallièrent mais sous bénéfice (l'inventaire, et devinrent ces hérésiarques contre lesquels l'Eglise lutta, aussi longtemps qu'elle le put, avec une férocité dont aucune autre religion n'a jamais donné l'exemple, et qui ne s'est jamais lassée. L'origine de ces dissidences, l'auteur du Dictionnaire des hérésies l'a signalée avec sagacité<sup>128</sup> : les philosophes orientaux qui adoptèrent le christianisme, et qui n'y trouvèrent point l'éclaircissement d'une infinité de questions que la curiosité humaine forme sur l'origine du mal, sur la production du monde, etc., se replièrent, pour ainsi dire, vers les anciens principes, qui devinrent comme un supplément aux dogmes du christianisme, et qui s'allièrent avec eux en mille manières différentes. C'est ainsi que le système des émanations des Chaldéens, la croyance des Génies, la doctrine des deux principes, s'unirent en partie aux dogmes du christianisme, et servirent à expliquer l'histoire de la création, l'origine du mal, l'histoire des Juifs, l'origine du christianisme, la rédemption des hommes par Jésus-Christ, et formèrent les systèmes théologiques des hérésiarques. Presque tous admettaient une intelligence suprême, et des Génies dont ils augmentaient ou diminuaient le nombre, et qu'ils faisaient agir au gré de leur imagination. On vit donc le dogme de la philosophie orientale pythagoricienne, platonicienne, stoïcienne, les principes de la cabale, les pratiques de la magie, employés non seulement pour expliquer les miracles et les dogmes du christianisme, mais encore pour rendre les génies propices, et pour s'élever à la perfection. C'était donc encore, on le voit, une fusion du christianisme et du philosophisme, épurés tous les deux, que rêvaient les hérésiarques.

Pendant assez longtemps le mot Gnostique, savant, fut l'appellation générique sous laquelle on confondit les hérésiarques : leur objet était de s'élever à la plus haute perfection et de rendre l'âme indépendante des sens, inaccessible aux passions, digne en un mot d'entrer en commerce avec les Esprits subordonnés à Dieu, et avec Dieu même<sup>129</sup>.

Beaucoup, parmi les premiers docteurs de l'Eglise, parmi ceux que l'on appelle les Pères alexandrins, les Pères de l'Eglise grecque, imbus de la philosophie de Platon et formés aux enseignements de l'école d'Alexandrie, empruntèrent à leur insu bien des inspirations aux philosophes grecs et de l'Orient. Saint Justin, l'apologiste, qui embrassa le christianisme vers la trentième année de sa vie, ne cessa pas pour cela de porter le Pallium, espèce de manteau qu'avaient adopté les philosophes, et compta toujours parmi les platoniciens. Ce saint martyr eut

---

<sup>126</sup> Hist. de l'Eglise Gallicane, par les quatre P. Longueval, Fontenoy, Brunoy et Berthier. t. I, p. 293

<sup>127</sup> Châteaubriant, Etudes historiques, p. 437

<sup>128</sup> L'abbé Pluquet, Disc. Préliminaire, ch. VI

<sup>129</sup> L'abbé Ducreux, siècles chrétiens, I 231

été, trois siècles plus tard, accusé d'hérésie. Ainsi, dans son amour pour la philosophie, il va jusqu'à dire que Socrate est un chrétien aux yeux de Dieu, et qu'il a sa place au paradis.

Saint Panthenus, philosophe stoïcien du me siècle, expliquait l'Écriture Sainte dans cette hospitalière cité d'Alexandrie où toutes les doctrines s'épanouissaient encore en pleine liberté. Saint Clément d'Alexandrie fut un de ses élèves, resta, comme lui, philosophe platonicien tout en devenant chrétien, et succéda à son maître dans la direction de son école, en l'an 190. Il eut pour élève Origène, d'après lequel on peut juger quel était l'enseignement du professeur. Il faut convenir, dit l'abbé Bérault-Bercastel<sup>130</sup>, que saint Clément fait partout un peu d'usage de la philosophie de son temps, à laquelle il s'était totalement livré dans sa jeunesse. Il avait encore nourri ce goût dans l'école d'Alexandrie, où il s'était introduit avant lui, et où bientôt il écarta de la simplicité de la foi, des savants si estimables d'ailleurs. Plus tard, au IVe siècle, saint Athanase, évêque d'Alexandrie, professe, sur l'âme, des doctrines qui semblent un écho de celles de l'Ecole : l'âme ne meurt pas, dit-il<sup>131</sup> ; mais le corps meurt, quand elle s'en éloigne. L'âme est à elle-même son propre moteur. Le mouvement de l'âme, c'est sa vie. Lors même qu'elle est prisonnière dans le corps, et comme attachée à lui, elle ne se rapetisse pas à ses étroites proportions, elle ne s'y renferme pas : mais souvent, alors que le corps est gisant, immobile, et comme inanimé, elle reste éveillée par sa propre vertu, et sortant de la matière, quoiqu'elle y tienne encore, elle conçoit, elle contemple des existences au delà du globe terrestre ; elle voit les saints dégagés de l'enveloppe des corps, elle voit les anges et monte vers eux dans la liberté de sa pure innocence. Au premier rang parmi les professeurs de l'Ecole d'Alexandrie, brillait une femme, la célèbre Hypathia, qui fut l'une de ses gloires les plus pures. Elle avait dû à la supériorité de son savoir et de son génie d'occuper la chaire de philosophie, illustrée par tant de grands esprits, et en dernier lieu par Plotin. Fille du philosophe Théon d'Alexandrie, à une éloquence enchanteresse, à la vertu la plus immaculée, elle unissait la beauté la plus touchante. On l'appelait « la belle philosophe, » et l'astronomie était l'une des sciences qu'elle cultivait avec passion. Les magistrats lui rendaient des honneurs, et Oreste, le gouverneur de la ville, se faisait gloire d'être compté au nombre de ses amis. Mariée au philosophe Isidore, elle vivait, vierge et chaste auprès de lui. Cette union des âmes, exclusive de celle des corps, était assez fréquente alors parmi les platoniciens ; c'est l'amour platonique, et bien des évêques mariés donnaient de nobles exemples de cette continence volontaire.

Saint Cyrille était patriarche d'Alexandrie. Il était profondément irrité de voir que le gouverneur Oreste couvrit d'une égale protection les juifs, les hérétiques nestoriens, les catholiques, les païens et les adeptes des diverses sectes philosophiques. Surtout il se montrait jaloux de l'influence et de la célébrité de la païenne Hypathia. Un maître d'école, partisan fanatique de Cyrille, et ennemi de « la belle philosophe, » ayant été tué dans une émeute suscitée par le patriarche contre les juifs, Cyrille le glorifia publiquement et le mit au rang des martyrs. La population s'émut en sens divers. Un lecteur de l'église d'Alexandrie nommé Pierre, ameuta la populace chrétienne contre Hypathia ; on l'arracha de sa demeure, on la traîna dans l'église appelée Césarium, comme si on voulait l'immoler en holocauste au pied des autels de Dieu, on la dépouilla de ses vêtements, on déchira avec des coquilles tranchantes, des débris de tuiles et de poteries, ce beau corps que nulle souillure n'avait jamais atteint. Ces forcenés brûlèrent ensuite sur la place Cinaron les membres de la créature céleste qui vivait dans la société des astres,

---

<sup>130</sup> hist. de l'église 1, 232

<sup>131</sup> Villemain, Tableau de l'éloquence chrétienne au Ve siècle, p. 95

qu'elle égalait en beauté, et dont elle avait ressenti les influences les plus sublimes<sup>132</sup>. Le plus célèbre des disciples et des admirateurs d'Hypathia fut le poète Synésius, demeuré philosophe platonicien tout en devenant évêque de Ptolémaïs, et qui ne cessa jamais d'entretenir avec elle un commerce de tendre et respectueuse amitié. A cette époque, tout était au suffrage universel, à l'élection, et l'on choisissait souvent pour prélats de simples laïques, qui n'étaient pas même baptisés. Le grand saint Ambroise fut l'exemple le plus éclatant de ces élections per saltum, ainsi qu'on les appela longtemps dans l'Église. Le peuple de Ptolémaïs voulait Synésius pour évêque. Mais il n'avait pas reçu encore le signe des chrétiens, et riche, savant, poète, époux, père, heureux et paisible à tous égards, il établissait ses réserves, prétendait garder sa femme, et surtout ses croyances platoniciennes, auxquelles il avait donné pour base la méthode scientifique, et qu'il se sentait incapable d'abandonner<sup>133</sup>. Je ne me réduirai jamais à croire, écrit-il à son frère, que l'âme est créée par le corps ; je ne dirai jamais que le monde et toutes ses parties doivent être anéanties. Je crois cette résurrection dont il est tant parlé, quelque chose de mystérieux et d'ineffable et il s'en faut de beaucoup que je partage sur ce point les opinions vulgaires. Sans doute, une âme philosophique qui voit la vérité peut accorder quelque chose au besoin de l'erreur. Il y a un rapport à saisir entre le degré de lumière que reçoit la vérité, et l'oeil de la foule ; car l'oeil ne jouirait pas sans dommage d'une lumière excessive. Si les lois de l'épiscopat m'accordent cette liberté, je puis être évêque, en continuant à philosopher, n'enseignant pas les opinions que je n'ai point, mais ne les décréditant pas et ne portant pas atteinte à la croyance antérieure. Mais si on dit qu'il faut changer et que l'évêque doit être peuple par les opinions, je n'hésiterai pas à m'expliquer. Qu'y a-t-il de commun entre le peuple et la philosophie ? Appelé à l'épiscopat, je ne veux pas faire mentir le dogme ; j'en atteste Dieu, j'en atteste les hommes. La vérité est amie de Dieu, devant qui je veux être sans reproche. Sur cela seul je ne puis feindre. Passionné pour le plaisir et ayant dès l'enfance encouru le reproche d'aimer trop les armes et les chevaux, je souffrirai de mon état nouveau. Quelle peine ce sera pour moi de voir mes chiens bien-aimés à la chaîne et mes dards rongés de rouille ! Je le supporterai cependant si Dieu l'ordonne malgré mon aversion pour les soucis, je supporterai l'ennui des procès et des affaires, comme une offrande un peu lourde dont je m'acquitte envers Dieu. Mais les croyances, je ne les voilerai pas ; et ma pensée ne sera pas en désaccord avec ma langue. En parlant ainsi je crois être agréable à Dieu ; je ne veux laisser à qui que ce soit prétexte de dire que j'ai enlevé, sans être connu, l'élection épiscopale. Que le bien-aimé de Dieu, mon père Théophile, sachant cela, et m'ayant marqué à moi-même comment il le comprend, décide sur moi ; car, ou il ne me permettra pas de rester au point où je suis dans ma philosophie intérieure, ou il perdra le droit de me juger plus tard et de m'effacer du tableau des évêques.

L'Eglise voulait s'assurer à tout prix cette noble conquête, on lui passa, tout ce qu'il voulut, il fut baptisé, et élevé au siège épiscopal de Ptolémaïs. Se sentant sans doute peu orthodoxe lui-même, et encore moins théologien, il demeura indifférent aux luttes ardentes (les diverses sectes chrétiennes, soit entre elles soit contre les juifs et les païens, et il demeura poète platonicien, comme il était évêque philosophe : arrête, lyre audacieuse, dit-il, arrête, ne montre pas aux peuples ces mystères très saints. Chante les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les merveilles d'en haut. Mais l'âme ne s'occupe plus que de ces mondes intellectuels ; car c'est de là qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine pensée. Cette âme, tombée dans la matière, cette âme immortelle est une parcelle de ses divins auteurs, bien faible, il est vrai mais l'âme qui les

---

<sup>132</sup> Châteaubriant, loc. cit. 333

<sup>133</sup> Villemain, loc., cit., 225, 225



anime eux-mêmes, unique, inépuisable, tout entière partout, fait mouvoir la vaste profondeur des cieux ; et tandis qu'elle conserve cet univers, elle existe sous mille formes diverses. Une partie anime le cours des étoiles ; une autre le choeur des anges ; une autre pliant sous des chaînes pesantes, a reçu la forme terrestre, et, plongée dans ce ténébreux Léthé, admire ce triste séjour, Dieu rabaissé vers la terre (Ap. Villemain, 230). Il faut se borner. Disons cependant que ce qui prouve encore l'influence du platonisme sur les Pères de l'Eglise grecque, c'est la théorie qu'ils acceptèrent de la corporelle des âmes, de lochéma de Platon, de l'existence de certains corps subtils qui assuraient son identité et sa personnalité. Les docteurs de la primitive église furent pour la corporéité. A l'appui de cette vérité incontestable, je pourrais, dit Guizot, multiplier à l'infini les citations ; toutes prouveraient que la matérialité de l'âme était, dans les premiers siècles, une opinion non seulement admise, mais dominante<sup>134</sup>. L'Eglise, après bien des hésitations, s'arrêta à la théorie des purs Esprits, comme elle dit pu adopter l'opinion contraire. Toutefois, cette opinion ne fut pas acceptée sans conteste, et dans notre Gaule ; elle fut reprise et agitée de nouveau à la fin du Ve siècle, l'affirmative étant soutenue par Fauste, évêque de Riez, et la négative par Claudien Mamert. Tout en combattant le respect des païens pour les mines, on accepta le culte des saints, on les honora, jusque dans leurs restes mortels devenus des reliques, devant lesquelles on se prosterne et l'on prie. Ils avaient donc une image, une forme, un corps, si immatériel fût-il, dont on pouvait reproduire les traits, suivant les uns, tandis que d'autres y voyaient un acte blasphématoire. Ce fut l'origine de la grande querelle des Iconoclastes, qui passionna l'Orient au VIII<sup>e</sup> siècle, et au second concile de Nicée (787), on lut quelques passages sur ces matières, de Jean de Thessalonique, qui venait d'être canonisé depuis peu : sur les Anges, dit-il, les Archanges et sur les Puissances, et j'ajoute aussi sur les âmes, l'Eglise décide que ces êtres sont à la vérité spirituels, mais non pas complètement privés de corps, ainsi que le pensent les païens, et doués au contraire d'un corps ténu et aérien, ou igné, comme il est écrit : il fait les anges avec les vents, et ses ministres avec le feu brûlant. Nous savons que c'est ainsi que beaucoup de saints Pères ont pensé, parmi lesquels Basile, surnommé le Grand, le bienheureux Athanase, et Méthodius, et ceux qui sont placés auprès d'eux. Il n'y a qu'un Dieu seul qui soit incorporel et sans forme. Quant aux créatures spirituelles, elles ne sont nullement incorporelles et peuvent être imitées par la peinture, car elles existent dans un lieu et ont une surface. Voilà la logique et voilà la vérité, autant qu'il peut y avoir une vérité dans les choses qui échappent aux procédés des sciences exactes. Paul lui-même semble reconnaître la nécessité de cette enveloppe quasi-matérielle de l'âme, lorsqu'il dit dans sa première Épître aux Corinthiens (ch. XV, v. 44) : l'homme est mis en terre comme un corps animal, et il ressuscitera comme un corps spirituel. De même qu'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. La nature ne procède jamais par sauts brusques et heurtés ; toujours au contraire elle prépare et ménage les transitions, qui relient entre elles toutes les parties de la création. Comment s'uniraient deux choses si prodigieusement dissemblables, l'esprit et la matière, s'il n'y avait pas entre elles un intermédiaire ? Je le répète, rien, dans l'Évangile, ne s'opposait à ce que l'Église adoptât ces interprétations plus élevées, vers lesquelles les hérésiarques, imbus de la science des siècles passés, voulaient la pousser. Mais les Pères Latins du IV<sup>e</sup> siècle étaient préoccupés des enseignements des apôtres, sans songer que ceux-ci- étaient des Juifs, qui jusque-là avaient à peine cru à l'existence de l'âme, des hommes du peuple, des ignorants, auxquels le Maître reprochait chaque jour avec amertume de ne pas le comprendre, et de le placer dans la nécessité de ne pas leur révéler tout ce qui était en

---

<sup>134</sup> Guizot, - Hist. de la civilisation- en France, I

lui. Or, les Evêques de l'Eglise latine étaient également, l'abbé Fleury nous l'a appris, des illettrés, des ignorants qui savaient à peine lire. Villemain le constate d'une manière non moins positive : il est à remarquer, dit-il, que pendant le IV<sup>e</sup> siècle, l'Eglise de Rome ne produisit pas un seul grand écrivain, un seul grand orateur, comme ceux qui naissaient en Afrique, en Grèce, en Asie ; mais elle travaillait à s'étendre au loin : elle cherchait à dominer les Eglises d'Afrique, de Gaule et d'Ibérie. Elle visait au gouvernement des hommes plutôt qu'à la gloire de bien parler et de bien écrire<sup>135</sup>. Rien de plus profondément vrai que ces deux dernières lignes. Le christianisme romain est devenu un gouvernement civil, bien plutôt qu'une religion, ou du moins, entre les mains de la papauté, la religion est devenue un puissant moyen de gouvernement. L'Evangile, nous l'avons démontré, n'était nullement ennemi de la préexistence et de la réincarnation, non plus que de la communion des vivants et des morts. Les chances étaient égales pour que la religion nouvelle marchât dans les voies si larges que les grands penseurs du paganisme avaient ouvertes devant elle et dans lesquelles voulaient la lancer leurs derniers héritiers, les Alexandrins, les hérésiarques, et les premiers Pères de l'Eglise grecque et certes, lorsque l'on voit Origène en dehors de l'orthodoxie, Tertullien passer dans le camp des Montanistes, et saint Augustin lui-même rester longtemps dans celui des Manichéens, il faut bien reconnaître que des doctrines qui attiraient à elles de tels hommes devaient avoir de quoi séduire.

A peine le christianisme eut-il une existence légale après s'être assis, avec Constantin, sur le trône de l'immense Empire romain, qu'il déploya son intolérance et pressa l'empereur de réunir et de présider, en 325, le fameux concile oecuménique de Nicée, dans lequel trois cent dix-huit évêques, venus de toutes les provinces de l'empire, condamnèrent l'hérésie d'Arius, et jetèrent les bases de la foi en lui imposant un Credo définitif. Ce Concile fut une oeuvre de réaction de l'Occident contre l'Orient. L'Ecole d'Alexandrie avait commencé par la science pour aboutir à l'extase, qui indique assez le caractère de philosophie idéaliste et mystique de Plotin, de Porphyre, de Jamblique et de Proclus. Ne pouvant se dégager tout d'abord des enseignements de cette Ecole qui avait bercé leur enfance, beaucoup, parmi les Pères alexandrins, ne croyaient pouvoir expliquer certains désordres que par la préexistence des âmes, l'Eglise d'Orient se sentait donc prédisposée à accepter la hiérarchie céleste, l'extase, le prophétisme permanent, l'inspiration, la communication avec les Esprits d'outre-tombe, et, par elle, le christianisme eut pu se développer dans le sens du mysticisme oriental.

Le concile de Nicée, condamna toutes ces tendances. L'Occident y était largement représenté. L'Eglise latine, beaucoup moins profonde, mais plus pratique, échappait d'autant plus facilement à l'influence néoplatonicienne, que les Pères latins ne savaient pas le Grec.

Ne sentant pas ses ailes, l'Eglise latine ne s'élève pas, de peur de tomber trop lourdement. Elle refusa de laisser seulement se poser ces problèmes ardu, qui attiraient les Pères Grecs. Ceux-ci se perdaient dans les sublinités du ciel, promis à toutes les créatures de Dieu après qu'elles se seraient épurées par une série d'existences expiatoires, et après qu'elles auraient mérité de gravir de mondes en mondes jusques à lui. Les Pères de l'Eglise latine évitèrent ces spéculations, trop élevées pour leurs courtes vues. Victorieuse dans la lutte, Rome, l'invasion de la Barbarie aidant, creusa sous les pas de l'humanité effarée les profondeurs insondables de l'enfer. L'espérance anime l'École Grecque, la terreur inspire celle de Rome. Satan éclipe Dieu. On dirait que, comme dans le quatrième chapitre de Saint Mathieu, le diable transporte le vicaire de Jésus Christ sur la montagne et que lui montrant tous les royaumes de la terre, il lui dit : « je te donnerai la

---

<sup>135</sup> Villemain, loc. cit.89

domination sur toutes ces choses, si, te prosternant à mes pieds, tu m'adores ! » Le Pape l'adore, tombe à ses pieds et se relève roi.

Le célèbre évêque d'Hyppone, Augustin, ce puissant génie, n'était pas un savant dans le sens moderne de ce mot, puisqu'il ne connaissait pas même la langue grecque. Cependant ce Père de l'Eglise latine forme, en quelque sorte, la transition entre l'Orient et l'Occident, et il fut Platonicien. « J'ai l'assurance, écrivait-il, de trouver chez les Platoniciens bien des choses qui ne répugnent pas à nos dogmes... Cette voix de Platon, la plus pure et la plus éclatante qu'il y ait dans la philosophie, s'est retrouvée dans la bouche de Plotin, si semblable à lui qu'ils paraissent contemporains, et cependant assez éloigné de lui par le temps, pour que le premier des deux paraisse ressuscité dans l'autre<sup>136</sup>. »

Lorsque l'évêque d'Hyppone écrivait ces lignes, où il semble admettre la réincarnation des âmes, il n'ignorait pas que Plotin avait, comme Socrate, son démon familier qui l'inspirait. C'est que c'est une bien grosse question, que celle des Esprits, et qu'il n'est pas permis d'écarter par une fin de non recevoir, lorsqu'on la retrouve se posant impérieusement dans toutes les philosophies, dans toutes les religions. Celle de Moïse est la seule qui ait tenté de s'en passer, et encore n'a-t-elle pu y réussir. Pour toutes les autres, ils sont les intermédiaires entre l'homme et Dieu, les Anges, les héros, les Demi-dieux, les saints, les Mânes, les Lares, les âmes errantes pendant leur désincarnation, auxquelles elles attribuent le pouvoir de venir nous conseiller ou nous inspirer, aux époques solennelles de la vie. Ne trouvant nul vestige de l'âme ni de son immortalité dans la Bible, les premiers chrétiens, qui avaient absolument besoin des bons et des mauvais Esprits, ont comblé tellement quellement cette lacune, et Saint Augustin a vu leur création indiquée dès les premiers versets de la Genèse, où il avait déjà clairement découvert la trinité<sup>137</sup>.

D'autres Pères de l'Eglise, non moins sagaces, ont imaginé une double création, celle du monde visible et matériel, que raconte le législateur des Hébreux, et l'autre d'un monde spirituel et invisible, qu'il ne raconte pas, dont l'origine se dissimule dans l'infini des siècles écoulés<sup>138</sup>.

Qui sait si chacune de ces opinions diverses ne contient pas une portion de ces vérités cachées qui sont l'éternelle tentation de l'intelligence humaine ? Pourquoi limiter Dieu, borner son action à cet atome terrestre sur lequel nous rampons comme l'insecte parasite attaché aux flancs de tout ce qui existe ? Que faisait le créateur inactif pendant l'éternité qui a précédé ces 6000 ans, cet atome de temps que nous nous attribuons ? N'a-t-il pas dû, au contraire, créer incessamment, semer incessamment, et d'une main prodigue, la vie dans les champs infinis de l'espace ? Il pétrit à son gré la matière et l'intelligence, mais il ne détruit rien, car l'ordre et l'économie de ressorts font partie des attributs de la perfection suprême. Son souffle s'est condensé en vapeurs plus épaisses, un monde s'est formé, les germes s'y sont développés ; il vit, il a vécu ; il meurt, ses atomes se dispersent pour aller en reconstituer d'autres. Les principes intellectuels et moraux, les âmes, les Esprits de ceux qui le peuplaient ne sont pas anéantis davantage. Ils flottent protégés par un corps subtil puisé dans les aromes les plus épurés de l'éther. A un certain moment, ils ont trouvé, dans l'atmosphère rectifiée, dans les produits de la terre plus raffinée qui les attire, l'étoffe dans laquelle ils ont tissé leurs corps. Mais tout vieillit, se décompose peu à peu. C'est l'heure de ce sommeil réparateur que nous appelons la mort. Une sorte de jugement dernier a lieu, ceux qui sont demeurés méchants descendent vers quelque planète arrivée à peine à l'état d'avancement

---

<sup>136</sup> Tigustini Opéra, I, 294

<sup>137</sup> Voir ci-dessus page 184

<sup>138</sup> Beausobre, hist. du Manichéisme, II, 278

suffisant pour que des créatures humaines puissent y végéter, s'y développer rudimentairement, elles viennent y subir leur enfer ou leur purgatoire. Ainsi, elles existaient bien avant cette demeure transitoire qu'elles occupent un moment, apportant avec elles leur péché originel qu'elles doivent expier à travers une nouvelle série d'existences. Pendant ce temps, les âmes des bons, les saints, s'élèvent vers les mondes supérieurs, et montent de quelques degrés vers Dieu, but de tous nos efforts. Et ainsi se trouvent reliés au sein d'une unité prodigieuse, immense, tous ces mondes solidaires que sa main a semés comme une poussière d'or à travers l'espace sans limites. Fractionnée à l'infini, l'humanité accomplit son voyage merveilleux, et occupe tour à tour les différentes demeures de la maison du Père, suivant les promesses de Jésus.

C'est ainsi, et non autrement, que l'on peut comprendre et admettre l'immortalité de la vie et l'éternité de l'âme. L'éternité qui commencerait à un instant donné ne serait point une éternité, l'infini ne peut pas plus commencer qu'il ne peut finir, et ils ne seraient ni l'infini, ni l'éternité, s'ils ne l'étaient dans le passé comme ils le sont dans l'avenir. Ainsi l'on arrive à la compréhension de l'existence des bons, comme des mauvais Esprits. Les uns et les autres existaient, étaient antérieurs au nouveau monde matériel que Dieu leur a donné à régir; ainsi les Réprochés ont mérité leur réprobation et les Elus ont conquis leur élection ; ainsi Dieu est justifié, et n'est plus le Dieu vengeur, féroce et capricieux, qui envoie arbitrairement sa grâce à qui il veut, brûlant pendant l'éternité des milliards de pauvres créatures qui ne lui avaient pas demandé de naître, qu'il a faites ignorantes et faibles, et qui, dans une minute d'oubli, ont pu commettre un acte de paresse, d'envie, de gourmandise ou tout autre péché mortel aussi grandement impardonnable. C'est ce Dieu là qui fait les athées, et l'athéisme est chose sombre, triste et désolante. Même après la conversion d'Augustin à l'orthodoxie, on retrouvait chez lui beaucoup de croyances dont l'ancien manichéen n'avait pas pu se dépouiller entièrement. Il avait un ami, Nébride, avec lequel il discutait, par correspondance, des questions de psychologie qui les troublaient tous les deux : tantôt il l'interrogeait sur les phénomènes de la pensée dans le sommeil, et il en tirait une preuve ou de l'activité spontanée de l'âme, ou de l'influence exercée sur elle par les puissances célestes. Plusieurs fois, dans leurs entretiens, les deux philosophes s'étaient demandé si l'âme n'avait pas quelque chose de corporel et Nébride inclinait à ce matérialisme contradictoire avec lui-même, dont Tertullien ne s'était pas défendu, et qu'a reproduit le pieux et enthousiaste Bonnet, de Genève, parla supposition d'une monade impérissable à laquelle le principe pensant serait attaché. Augustin, sans décider absolument la question, l'écarte et s'attache surtout à montrer comment il conçoit en dehors des sens l'action libre de la pensée, et sa communication immédiate avec les vérités abstraites qui résident en Dieu<sup>139</sup>.

Au milieu des doutes qui troublaient sa conscience, Augustin avait été ramené à la lecture de l'Evangile, par une voix, comme d'un enfant ou d'une jeune fille, qui chantait et répétait en refrain ces mots : prends et lis ? Prends et lis<sup>140</sup>. Qu'était cette voix qu'entendit le futur évêque d'Hippone, si ce n'est celle d'un Esprit ? Saint Augustin serait-il donc un imposteur ? Il confesse qu'il avait voulu, comme tant d'autres le faisaient, consulter les Esprits après les avoir évoqués. Mais les autres avaient été abusés, puisque c'était le diable qui se transformait en Ange de lumière (Id., liv. X, ch. 42). Il paraîtra toujours étrange que Dieu permette à Satan de se transformer en ange de lumière pour tromper ses créatures. Et en outre, lorsque l'on voit ces communications presque toujours empreintes d'un véritable sentiment de charité, on s'étonne de voir le diable transformé en prédicateur de morale, et l'on doute que de telles inspirations

---

<sup>139</sup> Villemain, 426

<sup>140</sup> Aug., Confessions, I.VIII, c. 12

viennent d'en bas, quand elles portent au contraire le cachet d'une origine céleste. Mais enfin, étant établi que les anges, les Esprits, les Prophètes, les Génies n'étaient que les interprètes du diable, lorsqu'ils en disaient un peu plus que ce qu'enseignait l'Eglise, il devenait plus simple de faire le silence dans le ciel et d'interdire toutes les voix d'en haut. Voilà pourquoi elle a constamment rejeté dans l'ombre toute la partie de l'Evangile que nous avons mise en relief, pourquoi elle a constamment poursuivi, torturé, mis à mort ceux qui, s'appuyant sur ces enseignements plus élevés, travaillaient à spiritualiser la doctrine du fils de Marie, qu'elle s'appliquait à matérialiser de plus en plus; pourquoi il n'y eut plus de prophéties, de rapports de ce monde avec l'autre, de réincarnation, de rachat des fautes pendant la succession des existences ; pourquoi elle repousse cette palingénésie, conséquence de la justice de Dieu, tempérée par sa miséricorde. Voilà pourquoi il n'y eut plus au ciel qu'un maître impitoyable et vengeur, avec son enfer éternel, si largement béant, et son paradis, parfois si facilement conquis par une vie de quelques jours terminée après le baptême reçu, et avant l'âge où on peut pécher mortellement. En somme, les évocations, les communications avec les Esprits sont donc réelles, selon Saint Augustin, et il n'y renonça que parce que c'était souvent Satan qui parlait, ce qui veut seulement dire qu'ils n'étaient pas toujours orthodoxes. Mais si l'on élimine Satan, cette hypothèse grossière dont les prêtres seuls ont besoin pour maintenir, par la peur, leur domination sur les peuples, il reste les Esprits, que nous devons écouter, après avoir examiné, suivant le conseil de Saint Jean, « si les Esprits sont de Dieu<sup>141</sup>. »

---

<sup>141</sup> Saint Jean, 1<sup>er</sup> Epître, ch. IV

## Chapitre 13 – Résumé

Nous avons terminé notre excursion à travers les religions et les philosophies du passé. Toutes, à bien peu d'exceptions près, admettent les communications d'outre-tombe, et le dogme si consolant de la communion des vivants et des morts. Quant à la croyance à l'éternité de la vie, au retour éternel à de nouvelles existences, elle est plus généralement acceptée encore : « Jamais, dit Dupuis, doctrine ne fut plus universellement répandue que celle de la métempsycose, et n'eut une source plus ancienne. Elle régna dans l'Orient et dans l'Occident, chez les nations polies et chez les nations barbares, et elle remonte à une si haute antiquité, que Burnet<sup>142</sup> dit ingénieusement qu'on croirait qu'elle est descendue du ciel, tant elle paraît sans père, sans mère et sans généalogie<sup>143</sup>. »

Nous savons bien qu'aujourd'hui le catholicisme romain est d'un autre avis. Depuis son triomphe définitif, il a poursuivi sans relâche, pitié, ni miséricorde, par l'exil, la prison, la torture et le bâcher toutes les tentatives faites par les hérétiques et les penseurs de tous les âges pour faire revivre ces nobles et généreuses espérances des temps écoulés et des sciences d'autrefois. Si bien qu'un oubli profond, une ignorance absolue les couvrent d'une croûte épaisse, et qu'elles ne nous paraissent plus rien que les folles rêveries de quelques cerveaux malades. Seulement, par une singulière inconséquence, le catholicisme romain les a réservées pour son usage particulier, et si vous feuillotez la volumineuse collection des Bollandistes, vous trouverez à chaque page dans la Vie de chaque saint, des extatiques auxquels les morts viennent parler, des apparitions, des prophéties, de pieux personnages qui éloignent les maladies comme les somnambules guérisseurs, et toutes ces choses qu'exploite à son profit l'Eglise, mais qu'elle condamne dès qu'elle n'en a plus le monopole.

Ce serait faire l'histoire même de l'Eglise, en effet, que de relever page à page ces phénomènes étranges, non seulement chez les Bollandistes, mais chez tous les écrivains hiératiques, dans l'abbé Fleury (Hist. Ecclésiastique), dans l'abbé Bérault-Bercastel (Hist. de l'Eglise), dans les quatre PP. Jésuites, Longueval, Berthier, Fontenay et Brumoy (Hist. de l'Eglise Gallicane)... Mais l'espace et le temps me sont mesurés, et ces recherches nous entraîneraient trop loin. Je ne mentionnerai qu'un seul de ces phénomènes, qu'il est impossible de repousser par une fin de non-recevoir, parce qu'il n'en est pas de plus incontestablement authentique.

Je veux parler de Sainte Brigitte de Suède, dont les dictées d'outre-tombe, dont les communications avec les Esprits furent recueillies et publiées en un énorme in-folio, à Nuremberg, en 1521, sous le titre de : *Revelationum libri octo* ; en français : huit livres de Révélations. L'extatique Brigitte était de sang royal. Elle épousa à l'âge de seize ans le prince Wilfon Gudmarson, et ils firent vœu de continence et de chasteté, après que Brigitte eut mis au monde huit enfants, et ce ne fut pas trop, puisque sa dernière fille enrichit le ciel d'une bienheureuse de plus, qui fut sainte Catherine de Suède.

Tous les écrits du temps témoignent de la réalité des révélations de Brigitte. Ce n'étaient point les fruits de ses veilles, dit la Vie des Saints, ni par conséquent les productions de son esprit, mais de l'Esprit qui possédait son cœur et qui agissait en elle au milieu de son sommeil. Il y a, dans l'église Saint-Paul à Rome, un beau Christ de Pierre Cavallini, élève de Giotto. Brigitte voyageait

---

<sup>142</sup> Sans doute l'Ecoissais Thomas Burnet, auteur d'un *Traité de la Providence et de la possibilité physique de la résurrection*

<sup>143</sup> Dupuis, *Origine de tous les cultes*, t. II, 2e part. p. 181

à Rome, et un jour qu'elle priait, prosternée devant ce tableau, l'extase s'empara d'elle, ce Christ lui parla, pour lui dicter les Règles de l'Ordre du Saint Sauveur, qu'elle fonda en Suède. C'étaient à l'imitation de ceux qu'avait établis en France le bienheureux Robert d'Arbrissel, des couvents mixtes, d'hommes et de femmes, et une femme était la supérieure sur tous. Brigitte rendait à son sexe sa place, qui est la première. Car Dieu lui a donné la plus grande des forces, le charme, et la femme peut dire, comme Jésus : mon joug est doux et léger.

Je ne saurais le répéter trop souvent : l'Eglise, tout en admettant les manifestations des Esprits, ne les accepta jamais que sous bénéfice d'inventaire, parce que fréquemment les Esprits se montraient hérétiques et libres penseurs. Ceux qui visitaient la noble Suédoise n'étaient pas à l'abri de tout reproche, et il lui arriva, un jour qu'elle était en extase dans l'église de Saint-Pierre à Rome, de voir tout à coup la vaste basilique toute remplie de cochons mitrés. Elle demanda à l'Esprit ce que signifiaient ces animaux immondes : ce sont, répondit-il, les évêques et les abbés d'aujourd'hui !

Bien d'autres visions, bien des dictées trop largement critiques atteignaient l'Eglise à la prunelle de l'œil aussi lorsqu'eut lieu l'enquête pour procéder à sa béatification, une vive opposition se manifesta parmi les juges enquêteurs, dont le plus célèbre fut le chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson, auquel on attribue l'Imitation de Jésus-Christ. Jean Gerson composa à cette occasion un très sérieux traité de l'examen des Esprits, dans lequel il indique la manière de discerner ceux qui viennent de Dieu, et ceux qui viennent du Diable : il faut, dit-il, bien prendre garde au caractère de la personne qui est favorisée de visions... Il faut observer de plus la qualité des visions, si elles sont conformes aux vérités de la foi... Enfin l'art d'éprouver les Esprits demande surtout qu'on observe à quoi tendent ces voies extraordinaires. C'est ici un point fort difficile, car les opérations du Saint Esprit sont fort secrètes.

Malgré les oppositions, Brigitte fut canonisée, plus même que qui que ce soit, car elle fut canonisée trois fois. C'était dans le temps du grand schisme d'Occident, qui pendant quarante années troubla si profondément les consciences du monde chrétien. Il y eut toujours deux, et jusqu'à trois papes à la fois. On n'avait que le choix, mais le meilleur était invariablement détestable. Elle avait été canonisée par Boniface IX. Les ambassadeurs suédois, craignant que Boniface manquât d'autorité auprès de Dieu, sollicitèrent de Jean XXIII qu'il la béatifiât à son tour, à tout hasard et par surcroît. Puis, après que Jean eut été déposé, ils s'adressèrent au concile de Constance, réuni en 1414 pour décider quel était le vrai pape avec garantie du Saint-Esprit, des trois infaillibles du jour, qui s'appelaient Jean XXIII, Grégoire XII, et Benoît XIII. Le concile en élut un quatrième, qui fut Martin V.

Quoi qu'il en soit, le concile renvoya l'affaire de Brigitte devant Jean de Torquemada, le chargeant d'examiner le fameux in-folio des révélations, publié quatorze années auparavant. Il l'approuva puis, dit Baillet dans sa Vie des Saints, « de la fonction de juge il passa à celle d'avocat et d'interprète, et fit des remarques pour défendre la sainte et pour éclairer les principales difficultés de ses révélations. »

Je regrette de ne pouvoir pousser plus loin ces citations, car ce même XV siècle, nous offrirait de nombreux exemples de ces communications mystérieuses. Ainsi, la fondatrice des carmélites de l'étroite observance, l'espagnole Thérèse, ainsi l'italienne Catherine de Sienne, qui mourut dans son couvent « où, dit Fleury, elle s'occupait à faire écrire ses révélations, c'est-à-dire ce qu'elle disait lorsqu'elle était en extase et sans usage des sens. » Elles furent canonisées, parce qu'elles parlaient et écrivaient pour le pape et pour l'Eglise. Les évêques brûlèrent Jeanne d'Arc comme hérétique, parce qu'il n'y avait rien de mystique dans sa chasteté sublime ; elle ne partageait pas le

fougueux amour des autres pour le céleste époux<sup>144</sup>, parce que ses voix ne parlaient pas comme ils le voulaient, et ne se taisaient pas quand ils Leur imposaient silence.

Ce devint donc une chose prudente aux extatiques de se taire, de s'accuser, de se confesser de leurs extases, de s'avouer possédés, de se faire exorciser, et à force de soumission, d'échapper au bûcher dressé pour eux. Mais cependant, combien de ces malheureux furent brûlés comme sorciers, qui n'étaient que des extatiques, des somnambules et des magnétiseurs lesquels ignoraient eux-mêmes leur puissance !

Albert le Grand, tout dominicain qu'il était, ne fut-il pas accusé de magie ! C'est que, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, quand l'esprit humain se réveilla au sortir de la longue nuit de la barbarie, il arriva ce qui avait eu lieu déjà à l'aurore du christianisme, lorsqu'il cherchait encore ses voies et rassemblait un peu au hasard ses premiers dogmes, et que chacun croyait librement, enseignant l'Évangile tel qu'il le comprenait. Nous avons esquissé l'oeuvre d'Ammonius Sakkas, qui, « ayant sucé avec le lait la doctrine chrétienne, y persévéra jusqu'à la mort, » mais, qui, allant chercher la lumière en Grèce, « se fit un devoir capital de concilier Platon et Aristote, et d'éclaircir le malentendu sur lequel on bâtissait leur prétendue opposition<sup>145</sup>. » Il ne la concilia pas, et fut un pur platonicien. Au temps d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin et de Bonaventure, c'est encore vers la Grèce que se tournent les regards, mais le guide des penseurs de ce temps n'est plus le même que celui qui enlevait si haut sur ses puissantes ailes les grands hérésiarques des quatre premiers siècles.

Le Génie sublime de Platon ne pouvait accepter les bornes étroites de l'univers connu : il lui fallait d'autres mondes, et des séries illimitées d'existences, avant comme après celle-ci, dans le double infini du temps et de l'espace. Mais tandis qu'au risque de s'égarer, il s'abandonnait aux contemplations du monde moral et invisible, Aristote, son élève et son rival, plus positif, se renferme dans les limites d'une existence unique, se contente d'étudier méthodiquement toutes les parties des êtres physiques, et descend jusque dans le détail de leur composition intime. Il était donc plus facile de s'entendre avec ce dernier pour l'intelligence de l'Évangile amoindri par l'Église aussi, pendant tout le Moyen-Âge, le Stagyrte exerça-t-il dans les écoles une influence sans partage. Bonaventure, Thomas d'Aquin comptent avec lui, et Albert le Grand surtout, s'évertue à interpréter Aristote dans un sens compatible avec l'orthodoxie. Il le soumet à la fameuse théorie des trois sens, littéral, spirituel et allégorique, et en choisissant bien, il arrive à interpréter chrétiennement des idées païennes, adoptant à son insu des éléments qui compromettent la métaphysique chrétienne. Toutefois, comme Ammonius, il tente une sorte d'accord et de compromis avec Platon. Pour Albert le Grand, l'âme, substance universelle, s'individualise en s'unissant à un corps ; l'âme est une intelligence propre à entrer en commerce avec les organes du corps. An contraire, pour Thomas, comme pour Aristote, il n'y a pas de vie, avant ni après celle-ci, et une âme est créée exprès, pour chaque corps, à l'instant de la formation de celui-ci. Il faut bien qu'il en soit ainsi, par respect pour la tradition et pour la révélation. Que deviendrait le dogme du péché originel, base essentielle du catholicisme, si l'on admettait la préexistence des âmes ? « Il ne peut y avoir, décide très formellement Thomas, d'autre monde que cette terre. S'il en pouvait exister un second, il faudrait de toute nécessité, en admettre d'autres encore jusqu'à l'infini, ce qui paraît contraire à la vérité et à la révélation. »

Que la vie se rétrécisse donc aux proportions que lui accorde l'Église de Rome ; l'immense ciel sidéral est et demeure vide d'habitants. La terre est le centre de l'univers, avec le ciel en dessus et

---

<sup>144</sup> Sainte Thérèse écrit le livre intitulé : Des pensées de l'amour de Dieu sur le cantique des cantiques

<sup>145</sup> Bayle, V. Ammonius



l'enfer en dessous. Que la science se taise devant la révélation qui enseigne que Dieu créa la lumière quatre jours avant le soleil, auquel Josué interdit un jour de tourner autour de la terre ! Que Copernic, Galilée, Newton, Kepler, ne tentent pas d'élargir le monde et de grandir Dieu ! L'Eternel s'immobilise dans le Dieu paternel de la Bible, qui se promène dans son verger d'Eden, causant avec Eve et avec le spiritualisme est en effet le meilleur remède contre l'athéisme grandissant. On ne trouvera jamais un seul athée parmi ceux qui voient l'âme, évidente dans ses manifestations.

Nous avons expliqué pourquoi l'Eglise avait interdit le prophétisme, que Jésus et les apôtres prescrivaient de provoquer, et pourquoi elle a fermé la bouche aux Esprits, dont Saint Paul et Saint Jean conseillaient seulement de discuter les dires.

Les catholiques paraissent croire, de nos jours, que Jésus a coulé en bronze et d'un seul jet sa religion telle que nous la voyons s'épanouir, qu'elle est descendue du ciel tout d'une pièce sans qu'on y ait rien ajouté, sans qu'on en puisse rien retrancher. C'est là une singulière erreur, et bien loin de prétendre fonder une religion nouvelle, Jésus répétait sans cesse qu'il était venu accomplir la loi, et non la détruire. Pour -lui, aussi peu prêtre et aussi peu théologien que possible, il fuyait les temples, ne s'astreignait à aucune de ces formalités cultuelles qui frappent le vulgaire, se contentant de prêcher sous une forme parabolique très saisissante, cette éternelle morale qui fait le fonds commun de toutes les religions. Plus tard, les vieilles religions étant usées et les augures ne pouvant plus se regarder sans rire, on imagina que les enseignements du fils de Marie pouvaient servir de base à une religion rajeunie. Mais ce n'est qu'au milieu des tâtonnements, des hérésies, des luttes acharnées, parfois sanglantes, qu'elle s'est constituée peu à peu telle que nous la voyons aujourd'hui, chaque siècle apportant sa pierre au laborieux édifice, imposant son dogme nouveau, faisant une vérité de ce qui avait été une erreur dans les siècles précédents. N'avons-nous pas vu le nôtre promulguer les deux dogmes les plus insensés, les plus controversés, ceux de l'Immaculée Conception et de l'infailibilité du pape ?

D'abord simple protestantisme vis-à-vis du mosaïsme vieilli, le christianisme passa peu à peu, à l'état de religion sacerdotale. Le clergé devint caste, comme chez les Brahmanes ; seulement, à cause du célibat, il se recrute par l'élection, et une fois que l'on y est entré, l'on n'en peut plus sortir.

Pendant sa période organique et militante, de gré ou de force, par prudence, ou pour ménager la transition, le christianisme emprunte les formes, les rites, les cérémonies extérieures des autres religions, et explique tout cela le mieux qu'il peut. Tertullien, Justin, voient dans Mithra un démon qui, pour mieux abuser les hommes, avait imaginé par avance plusieurs des rites que devaient adopter les chrétiens<sup>146</sup>. Paul permit longtemps aux Juifs de Judaïser. Le christianisme accepta du Judaïsme toute sa Genèse. Il lui prit son Dieu, sa Trinité, puisque les Pères de l'Eglise l'ont découverte, au complet, dès le premier verset de la Bible<sup>147</sup>. De son temps, Jésus trouve Satan établi chez les Juifs. Les chrétiens adoptent l'Ahrimane juif ; puis plus tard, ils apprirent des néoplatoniciens à hiérarchiser les bons et les mauvais anges, qui peuplèrent les cieux, l'air et les enfers, vides jusque-là. Ils prirent tous les dieux anciens pour en faire des démons. Le dieu des Philistins, Baal-Zeboud devint Belzébuth ; Astaroth est la déesse lunaire des Phéniciens, Lucifer est une divinité assyrienne. Et tous les démons, qui étaient des Esprits familiers, devinrent des diables.

Les néoplatoniciens prétendaient que c'étaient des Esprits, et non des dieux, qui parlaient par la

---

<sup>146</sup> Tertullien, ap. Oper. p. 116-226. - Saint Justin, vol. XVI, 83, - A. Maury, 146

<sup>147</sup> Le Maître de Sacy, Genèse, Ch. I. - Commentaires, sens spirituel, V.I.

bouche des oracles. Ne pouvant nier des faits indéniables, l'Eglise se contente de dire que c'est Satan qui parle dans les temples<sup>148</sup>. De là l'horreur des chrétiens pour les Esprits. A partir de Constantin, c'est crime capital de les consulter, et bien décidée à parler seule, à imposer silence à toutes les voix importunes, l'Eglise décrète que « depuis Jésus-Christ, il n'y a plus d'oracles, qu'ils sont inutiles, puisque c'est le Saint-Esprit même qui inspire les conciles et les papes. »

Dans les Gaules, on plaça une image de saint sur une pierre druidique, et tout fut dit : « en Sicile, la Vierge prit possession des sanctuaires de Cérès et de Vénus, et les rites païens pratiqués en l'honneur de ces déesses furent en partie transportés à la mère du Christ<sup>149</sup>. »

La même chose eut lieu en Grèce, où des dieux païens devinrent des saints. Le soleil Elios devint Saint Elie, vénéré sur les montagnes ; Aidoneus, d'Epire, devint Saint Donat, la déesse Péline devint Sainte Péline; la Félicité publique devint Sainte Félicité<sup>150</sup>. La Victoire avait ses temples ; on y adora Sainte Victoire. On donnait le nom de Véronique à un linge sur lequel on supposait que Jésus avait essuyé sa face, lorsqu'il gravissait son calvaire, et qu'elle y était demeurée en couleur sanglante. Ce linge s'appela Sainte Véronique...

Les processions et les prières des augures pour protéger les récoltes donnèrent naissance aux Rogations. On marmotta sur les blessés et les malades, des patenôtres, comme autrefois des paroles magiques.

Sous le paganisme, « c'étaient les prêtres eux-mêmes qui allaient consulter la divinité en songe, et qui faisaient connaître les remèdes aux malades. Dans le temple d'Esculape, près de Tithorée, un lit était disposé pour l'incubation, pratiquée là comme dans presque tous les sanctuaires du Dieu. « Le christianisme ne pouvait déraciner facilement un genre de divination qui apportait avec lui tant de bienfaits, et dont la réalité semblait établie par de si surprenantes guérisons. Faute d'y réussir il changea les noms, et des saints vinrent annoncer aux malades les remèdes que leur révélaient auparavant les dieux<sup>151</sup>. »

Les saturnales, les lupercales, se transformèrent en carnaval, en Kermesses, en Pardons, en Fêtes des Fous... En Irlande, il existait un vieil enfer druidique démodé ; on le restaura, on le remit à neuf, et il devint le célèbre purgatoire de Saint Patrice... Des tombeaux de saints rendirent des oracles, d'autres donnèrent et donnent encore la fécondité aux femmes stériles. Les fontaines sacrées existent toujours, et la Vierge a détrôné les naïades.

Les Romains célébraient deux fêtes des morts, Féréliia, célébrées l'une le 21 février, l'autre, le 1<sup>er</sup> mai de chaque année. Les Gaulois avaient aussi la leur. Les chrétiens les conservèrent, et le 1er novembre fut consacré aux trépassés.

En somme, le paganisme expirant légua au christianisme à son aurore ses ornements, l'encens, les fleurs, les vases d'or et d'argent, les lampes, le feu toujours allumé devant l'autel, les couronnes, les luminaires, le lin, la soie, les chants, les processions, l'eau lustrale, les époques de certaines fêtes, et bien d'autres détails encore.

Mais ce fut au Bouddhisme que l'Eglise d'Orient fit de très larges emprunts, qui de là passèrent jusqu'en Occident. C'est à Çākya-Mouni que le christianisme doit son horreur de la richesse, son amour de la pauvreté, la divinisation de la misère, son exaltation du célibat, le développement insensé donné à la vie érémitique et conventuelle, la multiplication exagérée des couvents d'hommes et de femmes, le mépris de l'existence et de tout ce qui la charme, l'embellit et

---

<sup>148</sup> A. Maury, 101

<sup>149</sup> Id. 153

<sup>150</sup> Id. 155

<sup>151</sup> A. Maury, 241

l'ennoblit, l'appétit ardent de la mort, pour, en supprimant toutes les étapes intermédiaires, arriver de prime-saut à je ne sais quelle absorption immédiate au sein de la divinité, pour vivre dans une quiétude qui est bien semblable à la mort même.

De même que Paul conseille de provoquer le prophétisme, le Bouddha conseille aux fidèles de pratiquer le Dhyâna, ou l'extase, pendant laquelle l'Esprit surexcité communique avec les âmes de ceux qui ne sont plus, et qui est comme une sorte d'anticipation sur le Nirvâna, auquel elle prépare, et dont elle est pour ainsi dire la pratique et la méthode. L'extase n'est-elle pas l'anéantissement momentané de l'individualité humaine, la substitution d'une personnalité étrangère à notre personnalité propre, et n'est-ce pas ainsi que les mystiques de toutes les religions se mettent en communication avec le monde des Esprits ?

Les pays où depuis des siècles régnait le Bouddhisme, confinaient à la Judée. Il avait ses missionnaires, puisqu'il rangea plus de trois cent millions d'hommes sous sa croyance.

Quelques-uns de ces missionnaires ne pénétrèrent-ils pas jusqu'aux bords du lac de Tibériade, ou bien des marchands hébreux ne rapportèrent-ils pas quelques-unes de ces doctrines à la suite de leurs voyages ? Jésus, dont on ne connaît pas l'enfance, ne conversa-t-il pas avec ses disciples de celui dont la vie, la doctrine, les espérances, les moyens d'action sur les âmes furent si semblables aux siens, et à qui il n'a manqué que le martyre pour pouvoir lui être opposé sans nulle infériorité ?

Que l'on nous permette de nous retrancher ici derrière une toute puissante autorité, celle d'Emile Burnouf : « plusieurs documents antérieurs à Jésus-Christ, dit-il, prouvent que le Bouddhisme était connu dans l'angle sud-est de la méditerranée. Le Bouddha est nommé par le Juif hellénisant Philon ; la doctrine des Samanai de l'Inde, qui ne sont autres que les Çramanas ou disciples de Bouddha, était célèbre et appréciée dans Alexandrie et dans toute la partie orientale de l'Empire romain... A l'époque où se fondèrent les rites chrétiens dans les réunions souvent clandestines de la primitive Eglise, il y avait six ou sept cents ans que le Bouddhisme existait dans sa doctrine complète, ses rites et sa hiérarchie, et que de l'Inde il envoyait des missionnaires dans presque toutes les contrées de la terre. D'un autre côté, il est certain que le Veda fut connu dans le monde grec avant la venue de Jésus-Christ<sup>152</sup>. »

« M. de Bunsen a démontré que les dogmes fondamentaux du christianisme ne sont autres que les dogmes du Zend-Avesta transmis jusqu'à saint Jean et jusqu'à nous, par une chaîne non interrompue d'initiés<sup>153</sup>... »

«Le Zend-Avesta renferme implicitement toute la doctrine métaphysique des chrétiens, l'unité de Dieu, du Dieu vivant, l'Esprit, le Verbe, le Médiateur, le Fils engendré du Père, principe de vie pour le corps et de sanctification pour l'âme. Il renferme la théorie de la chute et celle de la rédemption par la grâce, la coexistence initiale de l'Esprit infini avec Dieu, une ébauche de la théorie des incarnations, théorie que l'Inde avait si amplement développée, la doctrine de la révélation de la foi, celle des bons et des mauvais anges connus sous le nom d'Amschaspands et de Darwands, celle de la désobéissance au Verbe divin présent en nous et la nécessité du salut. Enfin, la religion de l'Avesta exclut tout sacrifice sanglant expiatoire, et en passant chez les Israélites, elle devait nécessairement supprimer le meurtre de l'agneau pascal remplacé par une victime idéale. C'est, en effet ce qui eut lieu d'abord parmi les Esséniens et les Thérapeutes, ensuite parmi les chrétiens<sup>154</sup>... »

---

<sup>152</sup> E. Burnouf, la science des religions. p. 222

<sup>153</sup> Id. p. 222

<sup>154</sup> Burnouf, p. 126

Ces points de ressemblance si nombreux et si incontestables entre le christianisme et les religions antérieures ne pouvaient manquer d'embarrasser nos missionnaires, qui retrouvaient ailleurs, comme choses bien anciennes, les vérités qu'ils croyaient révéler comme des nouveautés. Ils se tirent de cette difficulté le mieux qu'ils peuvent : « la naissance merveilleuse du Bouddha, dit le Père Huc<sup>155</sup>, sa vie et ses enseignements, renferment un grand nombre de vérités morales et dogmatiques professées dans le Christianisme, et qu'on ne doit pas être surpris de retrouver aussi dans d'autres religions, parce que ces vérités sont traditionnelles et ont toujours été des domaines de l'humanité toute entière. »

Soit. Mais la tradition descend de Bouddha à Jésus, puisque le fils de Maya, demeurée vierge dans son hymen, est antérieur de cinq ou six siècles au fils de la Vierge Marie, l'épouse platonique du vieux Joseph. Mais rien ne décourage le pieux missionnaire, et il n'hésite pas non plus à donner au christianisme la primeur des cérémonies bouddhiques, identiques dans les deux religions : « on ne peut, dit-il ailleurs, s'empêcher d'être frappé de son rapport avec le catholicisme. La crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluviale, que les grands Lamas portent en voyage ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple ; l'office à deux choeurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir suspendu par cinq chaînes, et pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté ; les bénédictions données par les Lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles ; le chapelet, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite ; voilà autant de rapports que les Bouddhistes ont avec nous<sup>156</sup>. »

Un jour les compagnons du Père Huc obtinrent une sorte de colloque avec le régent d'une province, qui laissa éclater sa merveilleuse tolérance, comparée à l'intolérance que l'on peut trop justement reprocher au catholicisme : « le régent, toujours aimable et poli dans les rapports qu'il avait avec nous, prétendit que, puisque nous étions ses hôtes, nos croyances devaient avoir l'honneur de la priorité. Nous passâmes successivement en revue les vérités dogmatiques et morales. A notre grand étonnement, le Régent ne paraissait surpris de rien : votre religion, nous répétait-il sans cesse, est conforme à la nôtre ; les vérités sont les mêmes, nous ne différons que dans les explications. Parmi tout ce que vous avez vu et entendu dans la Tartarie et dans le Thibet, vous avez dû, sans doute, trouver beaucoup à redire, mais il ne faut pas oublier que les erreurs et les superstitions nombreuses que vous avez remarquées ont été introduites par les Lamas ignorants, et qu'elles sont rejetées par les Bouddhistes instruits. Il n'admettait que deux points de dissidences, l'origine du monde et la transmigration des âmes. Les croyances du Régent, bien qu'elles parussent quelquefois se rapprocher de la doctrine catholique, finissaient néanmoins par aboutir à un vaste panthéisme mais il prétendait que nous arrivions aussi aux mêmes conséquences, et il se faisait fort de nous en convaincre<sup>157</sup>. »

Comme Jésus, le Bouddha avait enseigné une religion laïque, dans laquelle tout homme est prêtre. Il dit à ses disciples : « vivez en cachant vos bonnes oeuvres, et en montrant vos péchés. » Jésus n'eut pas dit mieux. De là découla l'institution de la confession, qui remonte aux premières années de la religion bouddhique, et là encore, le christianisme n'eut qu'à imiter l'une des institutions fondamentales du bouddhisme.

Mais en somme, les origines du christianisme passent bien par dessus Zoroastre et Bouddha, pour aller se perdre au sein des doctrines Aryennes primordiales, où les Védas et les autres Bibles ont

---

<sup>155</sup> Voyage dans la Tartarie, I, 217

<sup>156</sup> Le P. Huc, 11, 112

<sup>157</sup> Id. p. 334 335

été puisés à leur tour. Et en effet, non seulement les rites chrétiens se trouvent tous disséminés dans la Bible, dans le Paganisme et dans le Bouddhisme, mais encore ils se rencontrent également dans la religion des sectateurs du sage Manou, et dans les auteurs des Védas.

« L'autel, dit encore Burnouf, le feu qui y brûle, le pain sacré et la liqueur spiritueuse du Sôma, que le prêtre consomme après les avoir offerts à la divinité, la prière qu'il chante et qui est toujours une rogation où les biens physiques et moraux sont demandés, tous ces éléments du culte se trouvent dans le Brahmanisme sous toutes ses formes, et à toutes les époques de son existence<sup>158</sup>. »

Que l'on se rassure donc, et que l'on ne redoute pas de toucher à l'édifice si compliqué du catholicisme. Ce n'est point Jésus qui y a mis tout ce qu'a imaginé l'Eglise de Rome, et l'on peut au contraire trouver en germe dans les Evangiles ce que nous rencontrons dans toutes les autres religions, dans toutes les philosophies, ce qui, en un mot, a reçu de si magnifiques développements par les maîtres de l'école d'Alexandrie. C'est à cette source fertilisante qu'il faut remonter, la religion de l'avenir en découlera tout naturellement, pour sauver le monde du triste athéisme, que devait tôt ou tard engendrer le catholicisme romain.

---

<sup>158</sup> Burnouf p. 163

## Chapitre 14 – Conclusion

Le monde, en s'éclairant, s'élève à l'unité, a dit Lamartine. La France au milieu de laquelle, jadis, non seulement chaque province, mais encore chaque château guerroyait avec le château voisin, la France a réalisé la sienne, l'Italie a reconquis celle qu'on lui avait enlevée, et il reste à peine, dans notre vieux monde, six ou huit souverains absolus à renverser de leurs trônes, pour que les peuples réconciliés proclament les Etats-Unis d'Europe, utopie dont la guerre elle-même, devenue impossible pour être trop féroce et trop ruineuse, rendra peut-être bientôt la réalisation indispensable.

Le grand obstacle, en Orient comme en Occident, c'est l'antagonisme des religions. Rien ne divise les hommes comme les croyances religieuses, et il faut réaliser l'unité dans le ciel, afin que son règne puisse descendre sur la terre.

A l'origine, la religion est la première forme de la science, qui essaie de bégayer ses premières paroles. La science à son tour doit ramener à la religion une universelle, comme l'est la science elle-même. Toute croyance qui n'est pas compatible avec les lois rigoureuses de celle-ci, n'a que la valeur d'une légende, et doit disparaître.

Dégageons donc Dieu du merveilleux, qui fait de lui un émule des magiciens du roi Pharaon, un rival des Bosco, des Comus et des Robert Houdin. La seule chose qu'il ne puisse pas faire, ce sont précisément des miracles, parce qu'ils seraient le renversement de ses lois, et que s'il les transgressait après les avoir établies, il se montrerait léger, capricieux, injuste, et donnerait par là de bien tristes exemples à ses créatures. Se figure-t-on, même parmi les hommes, un Solon, un Lycurgue, promulguant des lois qui s'étendent, s'allongent, et fléchissent à l'occasion, pour faire plaisir à celui-ci, pour céder aux prières de celui-là, pour récompenser cet autre des grandes offrandes qu'il a faites dans le but de corrompre ses juges ?

Il n'y a donc rien qui soit en dehors des lois de la nature, le surnaturel n'existe pas, si ce n'est pour l'ignorance et la superstition. Tout ce qui arrive peut s'expliquer naturellement ; ce qui ne le peut n'est pas arrivé, est faux, ou a été mal observé. Toutes les religions sont pures, simples, compréhensibles à leur origine, toutes se sont corrompues entre les mains des prêtres. Il faut donc, pour qu'on y revienne, dégager l'idée de Dieu des extravagances et des férocités derrière lesquelles tous, dans tous les temps, et sans exception aucune, l'ont obscurcie, voilée et fait disparaître. Dieu est amour, paix, harmonie, création, et rien de mauvais ne saurait venir de lui. Ses voies ne sont point tortueuses, ni détournées, ses moyens sont avouables, ses instruments sont immaculés. Il parle par la bouche des grands révélateurs qu'il inspire, il ne frappe pas avec le glaive des conquérants.

Dans les mondes inférieurs, et au sein de la civilisation encore à demi barbare de notre pauvre planète, l'homme, au contraire, n'est qu'anarchie, guerre, antagonisme, destruction. Il plaie à la créature coupable de rejeter sur le Créateur la responsabilité des pestes, des famines, des guerres, de toutes les effroyables catastrophes qui bouleversent la face des sociétés, et vainqueurs ou vaincus, tous jouent de la Providence en virtuoses consommés.

Mais le penseur et le philosophe, qui dédaignent les surfaces pour sonder les profondeurs, voient clairement qu'il n'arrive rien, aux peuples comme aux individus, qui ne soit la conséquence rigoureuse, implacable, des événements antérieurement accomplis. L'homme sème les causes, Dieu fait mûrir les effets, voilà tout. S'ils allaient au delà, le premier cesserait d'être libre et le second cesserait d'être juste.

En outre toutes les religions sont d'accord sur ce point : Il existe un Dieu, unique. Quelques uns

ont divisé ses attributs, et ont imaginé le Dieu trin, la trinité, mais sans abandonner pour cela l'idée d'un Dieu unique. Telle est la vérité acquise, inébranlablement établie sur le consensus universel. Gardons-nous de lui donner un nom, de nous inquiéter s'il veut être prié en latin ou en français, sur la montagne de Sion ou sur celle de Séméron, et ne nous préoccupons pas du culte extérieur à lui rendre. Il n'en réclame qu'un, l'amour, pour lui-même et pour nos frères. Le reste est de peu d'importance. La question de l'âme est, au point de vue humain, bien plus grave que celle de Dieu même ; car s'il importe peu à l'Être Suprême que nous constatons ou que nous contestons son existence, il nous importe fort de savoir dans quel but nous sommes créés, si nous avons vécu déjà, si nous vivrons encore, et comment se passe cette succession d'existences pendant toute une éternité. Elle est en outre beaucoup plus difficile à résoudre, car ici, les religions sont loin d'être unanimes, et elles présentent à notre choix trois doctrines très distinctes. Dans le Mosaïsme, la vie est un éclair, un accident, un rapide passage ; il n'y a rien eu auparavant, il n'y aura rien après ; Jéhovah punit ou récompense sur cette terre, et si cela ne suffit pas à sa justice, il comble de ses faveurs ou poursuit de ses châtiments, les fils, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Donc, avec Moïse, point de passé, point d'avenir, point d'âme, point de résurrection, point de responsabilité personnelle après la mort.

Avec Jésus, ou du moins suivant les théories que les prêtres ont élevées en prenant son Evangile pour base, l'âme n'a pas de passé non plus, elle est créée, à un instant difficilement appréciable, pour animer un être qui ne vivra peut-être pas, qui s'éteindra peut-être avant d'avoir terminé sa première année ici-bas, et quelques jours passés sur cette terre suffisent pour motiver une éternité de tortures effroyables ou de félicités difficiles à comprendre au sein d'une oisiveté stérile.

Mahomet, moins absolu peut-être, marche cependant à la suite de Jésus, et comme lui, fait jouer à la créature la grosse partie de l'éternité sur un seul coup de dés, c'est-à-dire sur une seule vie. La conception des destinées éternelles est incontestablement plus élevée, elle satisfait plus complètement la raison, ainsi que nos ardentes aspirations, dans les religions des Indous, des Perses, des Egyptiens, des Druides, dans la philosophie des grands penseurs de la Grèce et de Rome, chez certaines sectes du Judaïsme, et surtout chez les maîtres de l'Ecole d'Alexandrie. Suivant eux, les âmes préexistaient. Le Férouer, l'Ochêma n'est plus un pur esprit, il possède un corps fluïdique, un corps aromal, électro lumineux, peu importe le nom que l'on voudra lui donner. Lorsque le monde, auquel il est attaché pour un temps, est parvenu à un certain degré d'épuration, de perfectionnement, le Férouer attire à lui, condense autour de lui certaines molécules dont il compose son corps. A la mort, il rend aux éléments ces molécules qu'il leur a empruntées, il reprend sa liberté, et va poursuivre ailleurs une série sans fin de nouvelles existences.

Le catholicisme lui-même, si étroit, exclusif et jaloux qu'il se fasse, ne saurait repousser trop rigoureusement ces consolantes théories. Saint Paul, en effet, semble reconnaître la nécessité de cette enveloppe quasi-matérielle de l'âme, indépendante du corps, lorsqu'il dit : « l'homme est mis en terre comme un corps animal, et il ressuscitera comme un corps spirituel. De même qu'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel<sup>159</sup>. »

Mais comment l'âme conserverait-elle son individualité, si elle ne possédait pas une enveloppe fluïdique qui garde l'image du corps qu'elle vient de quitter jusqu'à ce qu'elle s'incarne passagèrement dans une autre enveloppe mortelle ?

Le voyageur qui passe du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, change la forme de ses

---

<sup>159</sup> 1er épître aux Corinthiens, ch., XV, v. 44

vêtements, adopte ceux du pays qu'il visite, modifie la coupe de sa barbe ou de ses cheveux, son teint se hale ou s'éclaircit, ceux qui l'ont connu le reconnaîtraient à peine à quelques années d'intervalle et cependant c'est toujours le même individu, car toutes ces choses ne sont qu'extérieures et ne modifient point son moi.

Je le répète, rien de tout cela n'est incompatible avec les doctrines essentielles du christianisme. A chaque page de l'Evangile, Jésus proteste contre la mort au nom de l'éternelle existence : « je suis la résurrection et la vie, » répète-t-il sans cesse. Saint Paul entrevoit vaguement cette échelle des existences qui doit nous rapprocher de Dieu. Ainsi, dans l'Epître que je citais tout à l'heure (v.51 et suiv.) : « voici un mystère que je vais vous dire : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés... »

Puis, après avoir indiqué que les corps devaient se revêtir d'incorporité et d'immortalité, il s'écrie, après Osée et Isaïe : « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? Vos morts vivront, et ceux qui ont été tués ressusciteront. Presque tous les théologiens, dit le Père Le Brun, conviennent que les anges apparaissent sous des corps aériens dont ils se revêtissent<sup>160</sup>. » Quant à ceux qui se retrancheraient derrière l'argument du Jugement dernier, nous leur ferons observer ; qu'il n'aura lieu que dans des centaines, de milliers de siècles, peut-être, car nul ne sait quelle est la durée de la vie que Dieu a assignée aux mondes qu'il crée. Or, en attendant le réveil dans la vallée de Josaphat, que deviennent les âmes désincarnées des premiers fils d'Adam et d'Eve, et dans quels lieux vont-elles porter le poids écrasant de leur prodigieuse inaction ? N'est-il pas bien plus raisonnable de penser qu'elles vivent toujours, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas cessé de s'intéresser aux choses, aux amis, aux parents d'autrefois, qui pour elles, redeviendront bientôt encore les parents, les amis et les choses de demain, et de travailler sans cesse et de concert à l'oeuvre infinie du progrès Puisque l'âme infatigable agit encore, même pendant le silence et l'immobilité des nuits, pourquoi la condamner à l'anéantissement momentané, pourquoi ne continuerait-elle pas d'agir pendant la mort, ou plutôt pendant la transformation du corps ? Et si elle agit pendant son existence transmondaine, comment le peut-elle faire, si ce n'est en venant s'emparer pour un moment, de la pensée et de la volonté de ceux qui ont à leur service les organes matériels qui leur manquent ? Les âmes, pour communiquer entre elles, n'en ont pas besoin. Mais ils sont indispensables, dès qu'elles veulent se mettre en rapport avec ceux que nous appelons les vivants. Qui osera nier la possibilité de la révélation, le l'inspiration, de la communication des amis partis les premiers avec ceux qui restent et cherchent la lumière ? Une croyance universelle ne doit-elle être qu'une immense erreur ? Notre orgueil se révolte-t-il à la pensée qu'à notre insu, nous sommes aidés quelquefois, à ces heures de fièvre que connaissent tous ceux qui tiennent une plume entre leurs doigts, après qu'ils se sont magnétisés eux-mêmes en pressant leur front entre leurs mains et en concentrant sur un point unique toutes les énergies de leur Volonté ? Qui osera taxer d'imposture ces personnages presque au-dessus de l'humanité, Moïse, Socrate, Numa, Plotin, Mohammed Jeanne D'Arc, et tant d'autres, qui tous déposent avoir vu au-delà de la vie, avoir entendu des voix qui parlaient en eux, et dictaient des choses qu'ils ne connaissaient pas ? Qui expliquera sans l'intervention des Esprits, ces faits sans nombre de seconde vue, d'extase, de prévision, de prophétie, qui furent souvent mal observés, sans nul doute, mais aussi que ceux qui les nient n'ont pas étudié avec une bonne foi dégagée de toute pensée de dénigrement et de préjugés ? Se font-ils une idée plus juste et plus élevée de la Providence, ceux qui la forcent, en quelque sorte, à intervenir jusque dans les affaires de famille, et presque de ménage de chacun de

---

<sup>160</sup> Le P. Pierre Le Brun, de l'Oratoire, Hist. des pratiques superstitieuses, t. IV, 248



nous ?

Certaines opinions pouvaient être de mise au moyen âge, alors qu'il n'existait que la terre pour absorber toute la sollicitude divine. Mais après que la science a repoussé les horizons trop étroits que nous mesurait la Bible, et quand on a entrevu, sinon compris, l'immensité de l'univers peuplé de milliards de mondes auprès desquels le nôtre n'est qu'un atome, une telle théorie rapetisse singulièrement l'Être suprême. De plus, avec son intervention directe, les lacunes que l'on observe dans les différentes religions, les erreurs dont elles sont mélangées toutes, sans exception aucune, ne s'expliquent plus, tandis que si l'inspiration ne vient le plus souvent que des Esprits, comme ils n'ont pas toute science infuse, et que la vérité ne se dévoile à leurs regards que peu à peu et de siècle en siècle, le progrès qu'ils nous enseignent n'est que relatif, et, sans empiéter sur le travail personnel, auquel il faut toujours laisser sa part, ils ne nous disent que les choses essentielles, celles que nous ne pouvons pas connaître, nous laissant le soin de les coordonner avec les connaissances déjà acquises.

Voilà un enfant dont la vie s'éteint au lendemain de sa naissance ; à côté de lui cet autre vivra pendant cent années. Où sont l'égalité et la justice de Dieu ? Celui-ci meurt au bout de trois ou quatre années d'existence ; le temps lui a manqué pour pécher, il va droit en Paradis. Cet autre, né dans le peuple, a été dressé à la maraude, dépravé par les mauvais exemples, sans éducation, sans frein moral, il s'est vu chaque jour aux prises avec les mauvais conseils de la faim. Il sera damné, si la vieillesse, la maladie, des circonstances favorables ne lui laissent pas le loisir de se repentir. Où sont encore la justice et l'égalité ? Pourquoi celui-ci est-il fort, bien portant, riche, puissant, de par le hasard de la naissance ; cet autre, chétif, misérable, infirme, pauvre, méprisé de tous ? Pourquoi l'un voit-il le jour dans une famille de mécréants, dans un pays musulman, juif, indou, sans pouvoir être éclairé des vives lumières prodiguées à cet autre, dont le berceau fut placé à Rome, à Paris ou à Madrid ? Il y a donc des réprouvés et des élus, et alors où sont encore et toujours l'égalité et la justice de Dieu ? A quel âge ressuscitera cet enfant presque mort-né, à quel âge ce vieillard presque centenaire ?...

Ces objections et tant d'autres auxquelles il est bien difficile de trouver des réponses satisfaisantes, n'existent pas, devant les doctrines supérieures de nos pères les Gaulois, des Platoniciens et des religions de l'Orient. Qu'importe pour celui qui est frappé, l'instant de la mort, puisque la mort n'existe pas ? Qu'importe de se coucher au lever de l'aurore ou au déclin du jour, puisque le même réveil attend celui qui a eu la longue et celui qui a eu la courte journée ? Celui qui sera le plus fatigué se reposera plus longtemps, voilà tout. Mais cette mort prématurée dont l'enfant ne s'aperçoit même pas, est un châtement pour ses parents, qui lui ont légué un sang vicié par leurs débauches.

La cause des événements dépasse souvent la portée de notre intelligence mais tenons pour bien assuré qu'il n'y a ni caprice, ni hasard, ni injustice dans les arrêts de l'Éternel. Celui-ci traîne une existence misérable, à côté de cet autre, qui n'a eu qu'à se donner la peine de naître pour jouir de toutes les facilités de la vie. Qui vous dit que le premier n'a pas été un mauvais riche qui expie, et que le second n'est pas récompensé pour avoir antérieurement bien vécu ? Pourquoi tel enfant naît-il avec des penchants vicieux, s'il ne les apporte pas d'une autre existence et s'il ne doit pas lutter contre eux jusqu'à ce qu'il en triomphe ? Voilà le péché originel, mais, juste, celui-là, et que chacun expie parce qu'il l'a commis. Si vous n'admettez pas cela, c'est donc alors que Dieu crée des monstres, des êtres fatalement prédestinés par lui au crime dans cette vie, à l'enfer dans l'autre ? Prenez garde, ce sont de tels enseignements qui font les athées, et si Dieu est ainsi, il faut mieux qu'il ne soit pas, en effet.

Comment Pascal enfant était-il un profond mathématicien, et Mozart un grand musicien à douze ans, si ce n'est que l'un et l'autre n'avaient qu'à se souvenir de choses qu'ils avaient déjà connues, et dont leur âme avait conservé une vivante empreinte ?

Malgré les foudres de l'Eglise, il se rencontra toujours des docteurs, même parmi les plus orthodoxes, qui admirent l'inspiration des Esprits. Un célèbre théologien espagnol, Médina et Guillaume, évêque de Paris, prétendaient que le savoir d'Aristote dépassait les bornes du génie humain, et qu'il fallait qu'il ait été inspiré, comme Socrate, par un démon familier<sup>161</sup>.

Cardan qui naquit en 1501, et que Bayle appelle « l'un des plus grands esprits de son siècle..., se mit en colère contre Polybe, qui niait l'apparition des Esprits... Il croyait qu'il était sous la direction d'un génie particulier... Je ne douterais pas qu'il n'eut raison, si je croyais que tout ce qu'il conte est véritable, car il ne me semble pas que l'on puisse expliquer cela par les seules lois de l'union de l'âme et du corps... Il parle d'une infinité de prodiges par lesquels il connaissait, ou en veillant, ou en dormant, ce qui lui allait advenir<sup>162</sup>. »

S'il est prudent de se tenir en garde contre les suggestions d'une crédulité puérile, on ne doit pas moins se défier de cette incrédulité de parti pris qui fait rejeter comme impossible tout ce dont la science ne peut pas donner actuellement la solution. Il est difficile de nier que certains êtres privilégiés aient été visités par les Esprits. Pourquoi ne parviendrait-on pas à généraliser ce qui n'est qu'exceptionnel, à fixer ce qui n'est qu'accidentel ? Gardons-nous de considérer comme miraculeux, c'est-à-dire comme entaché de superstition ce qui est peut-être fort naturel en soi. Combien de grandes découvertes ont été ajournées, ou même étouffées pour toujours, parce que la religion s'en était emparée avant la science, et qu'elle les avait déclarées des oeuvres de magie ? Nous n'en citons qu'un exemple, mais qui nous paraît concluant. Le P. Pierre Lebrun, de l'Oratoire, a publié, au commencement du XVe siècle, une histoire critique des pratiques superstitieuses, dans laquelle il fait, tout naturellement, très large la part du Démon. Voici ce que nous lisons à la page 218 du premier volume : « les P. P. Kirker et Gaspard Schot ont remarqué qu'on s'est servi de l'aimant pour des usages évidemment superstitieux ; et j'ai ouï dire plusieurs fois que quelques personnes s'étaient communiquées des secrets à plus de cinquante lieues loin par le moyen de deux aiguilles aimantées. Deux amis prenaient chacun une boussole autour de laquelle étaient gravées les lettres de l'alphabet et on prétend qu'un des amis faisant approcher l'aiguille de quelques unes des lettres, l'autre aiguille, quoique éloignée de plusieurs lieues, se tournait aussi vers la même lettre. Je n'assure pas le fait. Je sais seulement que quelques personnes, comme Salmut, l'ont cru possible ; que plusieurs auteurs ont réfuté cette erreur ; et qu'il n'est que trop vrai que ces choses purement naturelles ont servi à produire des effets qui ne pouvaient être naturels, sans qu'on s'aperçut d'autre marque de superstition, que d'avoir voulu s'en servir pour produire un effet qu'on ne pouvait naturellement se permettre. »

De là au télégraphe électrique, il n'y avait pas loin. Mais on ne connaissait pas tous les effets d'un fluide encore peu étudié, et l'on trouva plus simple de tout rejeter sur le compte du diable. Il en est de même aujourd'hui du fluide magnétique. La science officielle le condamne au lieu de l'étudier, et en abandonne la pratique aux empiriques et aux charlatans. Le progrès est entravé ; mais il marche, cependant, et la vérité ne tardera pas à se faire jour.

Lorsqu'elles ne savent pas, la science et l'Église, au lieu de nier et de condamner toujours, feraient mieux de s'abstenir, puisqu'il leur répugne trop d'étudier, et nous trouvons un arrêt qui nous semble applicable à presque tous les cas, rendu en une ligne par Marescot, premier médecin de

---

<sup>161</sup> Cités par Naudé, Apol. des Grands hommes faussement accusés de magie p. 327 328

<sup>162</sup> Bayle, Dictionnaire philosophique. V, Cardan

Henri IV, que la faculté de théologie avait chargé d'examiner une jeune fille, vraisemblablement extatique naturelle, qui, disait-on, opérait des prodiges, et que, tout naturellement on accusait d'être possédée du démon. A naturâ multa, plura ficta, à Doemone nulla<sup>163</sup>. « Rien de tout cela ne vient du démon, plusieurs faits sont simulés, beaucoup sont naturels. » Un théologien l'eut assurément fait brûler comme sorcière ; le savant sauva la pauvre fille. C'est qu'il n'y a rien de surnaturel en effet dans les révélations d'outre-tombe, et dans les communications des transmondains aux mondains. Seulement, tous les Esprits n'ont pas la même importance, et Saint Paul et Saint Jean nous ont averti qu'il était prudent de soumettre leurs dires au contrôle de la raison.

Les orthodoxes ont répété souvent que les sybilles et les Oracles étaient devenus muets depuis la venue de Jésus-Christ, parce que leur science venait de Satan, que le sauveur avait réduit au silence. Il semble alors que c'était le cas, pour les vrais prophètes, de prendre la parole à leur place, surtout lorsqu'on y était si vivement incité par Saint Paul. Et cependant les prophètes sont aussi muets que les oracles et les sybilles, et la voix de Dieu ne se fait plus entendre ici-bas. Car ce serait un singulier orgueil aux évêques et aux prêtres, de prétendre que la leur suffit, quand tant de religions inconciliables divisent encore le monde, quand toute la partie masculine du catholicisme croupit dans la plus complète indifférence, quand le matérialisme et l'athéisme menacent la société aux abois.

Mais non, la voix de Dieu ne s'est jamais tue, elle a toujours parlé, elle parle toujours par la bouche des hommes simples de coeur, et pour ceux que les mauvaises passions ne rendent pas sourds. Elle parlait aux grands hérésiarques des premiers siècles, qui, comme Montan, étaient entourés de prophètes et de prophétesses, ou qui, comme Ammonius, étaient inspirés de l'Esprit de Dieu. Elle parlait par la bouche de tous ces malheureux qui, au moyen âge, tentaient d'élargir le sentier étroit, droit et raide que traçait l'Eglise, qui faisait d'eux « de grands incendies. » Elle parle encore aujourd'hui par la voix des petits, des humbles, des ignorants, mais aujourd'hui comme autrefois, les princes des prêtres s'obstinent à n'y voir que la voix de Satan.

Pourquoi donc l'Eglise a-t-elle constamment rejeté dans l'ombre toute cette partie de l'Évangile, que nous venons de mettre en relief, pourquoi a-t-elle poursuivi, persécuté, torturé, brûlé, ceux qui, s'appuyant sur ces enseignements plus élevés, travaillaient à spiritualiser la doctrine du fils de Marie, qu'elle s'appliquait à clouer à la terre ; pourquoi plus de réincarnations, plus de prophéties, plus de rachat des fautes commises, pendant la succession des existences; pourquoi repousser cette palingénésie, conséquence de la justice de Dieu, tempérée par sa miséricorde ; pourquoi ce Maître impitoyable et vengeur, son enfer éternel, si largement béant, et son paradis, parfois si facilement conquis par une vie de quelques jours terminée après le baptême reçu, et avant d'être parvenu à l'âge où l'on peut pécher mortellement ?

Pourquoi ? C'est d'abord parce que les premiers disciples de Jésus étaient des Juifs, et qu'au sortir des ténèbres complètes du Mosaïsme, qui n'admettait ni âmes ni esprits bons ou mauvais, ni vie future, ces aveugles n'eussent pu accepter plus de lumière qu'il n'en ménageait à leurs faibles regards. C'est qu'il avait beau répéter sans cesse qu'il venait confirmer la loi ancienne et non la détruire, chacun sentait si bien que ses prédications tendaient à la renverser des fondements au faite, que tous ceux qui ne se faisaient pas baptiser à sa suite ne voyaient en lui qu'un ennemi public. « Il soulève le peuple, disaient-ils, par la doctrine qu'il répand dans toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici (Luc, XXIII, 5). »

---

<sup>163</sup> Mich. Marescot, Discours véritable sur le fait de Marthe Broissier, de Romorantin, prétendue démoniaque. Paris, 1599 in 8°

Il lui était donc commandé de se rapetisser au niveau de ces esprits grossiers, contre l'inintelligence desquels il s'échappait parfois en colères impétueuses, et il sentait la nécessité de se couper les ailes à lui-même, parce qu'ils n'eussent pu le suivre dans son vol sublime. C'était assez d'assurer une seule résurrection à ceux qui croyaient au néant, il lui suffisait de laisser d'autres affirmations dans le vague, de réserver la part des enseignements à venir, qu'il annonçait hautement et en toute circonstance.

C'est surtout parce que cette religion spiritualisée se passerait de pratiques, de culte extérieur, de prières tarifées, de prêtres enfin, parce qu'il n'y aurait plus de terreur de Dieu ni de la mort, et que si chacun se retirait soi-même du purgatoire par sa rénovation, par ses mérites personnels, il n'y aurait plus besoin d'eux, et qu'il leur faut la faiblesse des autres pour faire leur force. Pourvu qu'ils règnent et gouvernent, que leur importe que le Dieu qu'ils nous présentent révolte à la fois le cœur et l'intelligence, et rejette dans l'athéisme les esprits les plus généreux ?

L'Orient, d'où débordent la vie et la lumière, admet sans peine la révélation et ses prodiges. L'Occident, plus froid, plus sombre, plus rai sonneur, l'accepte comme tradition, et dans le passé seulement. L'Asie eut les prophètes : l'Europe les rabaisse au rôle modeste de docteurs et d'interprètes de la loi. Sans doute elle ne biffe pas d'un trait de plume les créations intermédiaires, et elle dirait volontiers, en empruntant le magnifique langage de Lamartine :

D'êtres inaperçus une chaîne sans fin

Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin. C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie, Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie<sup>164</sup>.

Mais c'est à condition que les anges, les âmes et les Esprits y mettront de la discrétion, ne se manifesteront à nous sous aucune forme et d'aucune manière, n'exigeront de nous qu'une croyance toute platonique, et vivront enfin sans nous donner signe de vie.

Que de malentendus ici-bas, que de vaines discussions entre les hommes ! La révélation, qui n'était qu'un point de départ, a prétendu être le terme, la limite et la barrière. Quand la science est venue démontrer qu'elle n'était qu'un progrès relatif, alors qu'elle élevait la prétention d'être la vérité unique et absolue, la religion s'est emportée, a condamné la science comme athée et impie, quand celle-ci venait au contraire grandir Dieu, que les prêtres avaient rapetissé jusqu'au ridicule. Le débat s'est envenimé, chacun, dans son irritation, a poussé les choses jusqu'à l'extrême, les prêtres anathématisant, maudissant, excommuniant la science, celle-ci niant la révélation d'abord, puis rejetant Dieu avec la révélation, puisque l'on s'obstinait à ne pas vouloir disjoindre leur cause.

Le dogme de la persistance, de la continuité de la vie, de la résurrection de l'être se retrouve dans toutes les religions, puisque les Juifs de nos jours l'acceptent comme tous les autres. Ce consensus universel n'est pas une preuve, sans aucun doute, mais enfin la nature ne fait rien d'inutile, cet instinct qu'elle a donné à sa créature privilégiée doit avoir sa raison d'être, et il vient la soutenir dans l'accomplissement de sa destinée.

La réincarnation dans ce monde ou dans d'autres, justifie Dieu, qui sans elle demeure injuste et capricieux. « Pour croire à l'âme, je demande à la voir. » Etrange objection ! L'âme ne peut se voir, parce qu'elle prend sa substance dans le monde des invisibles et des impondérables. La science en a déjà découvert quelques uns, elle en découvrira encore bien d'autres, ne fut-ce que le fluide magnétique. Mais, en attendant, l'enveloppe aromale de l'âme ne peut être empruntée ailleurs que là, pour pouvoir voyager dans l'espace et dans l'infini avec une rapidité dont

---

<sup>164</sup> Nouvelles Méditations Poétiques - L'ange gardien

l'électricité elle-même ne saurait nous donner la plus légère idée.

Eh quoi ! Dieu eut mis en nous cet appétit insatiable de vivre, ce désir prodigieux d'immortalité, pour se jouer de nous, pour nous faire passer seulement quelques jours sur cette terre, et interrompre ainsi brusquement notre œuvre à peine ébauchée ? Qu'un animal meure et que tout soit terminé pour lui, nous le comprenons en une année, en une saison, en quelques semaines parfois, il a atteint le but de son existence, et vécut-il des milliers d'années et des milliers de vies, il n'accomplirait rien de plus ni de mieux que ce qu'il a fait à son premier essai. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme, qui toujours et infatigablement travaille, s'instruit, apprend, progresse, ajoute quelque chose à sa valeur primitive.

Pourquoi consumerait-il ses jours dans les luttes et les travaux, s'il ne doit pas revenir jouir plus tard des progrès qu'il a semés sur son passage ? L'homme n'atteint jamais au degré de perfection qu'il rêve. Cette généreuse ambition d'améliorer lui-même et ce qui l'entoure serait-elle un leurre, ou n'est-elle pas plutôt la preuve qu'il a, lui aussi, l'éternité devant lui pour réaliser les espérances insatiables que le Créateur a déposées dans son âme pour inciter incessamment son activité infatigable ? Comment croire que la Sagesse divine ait pris la peine de créer les âmes de ces innocents dont la tombe touche au berceau, si une revanche ne leur est pas ménagée, où elles pourront enfin mettre en œuvre les facultés dont la Providence a déposé en elles le germe fécond ? Seront-elles punies ou récompensées sans avoir eu le loisir de rien faire, en bien ni en mal, et ne faut-il pas que, de par la justice rigoureuse, elles reviennent donner leur mesure ? L'âme universelle, unitaire, diffuse dans toutes les parties de l'univers qu'elle anime, se fractionne en chacun de nous, de même qu'une intelligence non moins grande, non moins universelle et unitaire, dont nous absorbons quelques atomes, y entretient l'ordre et l'harmonie en dirigeant tous ses mouvements. C'est la splendide théorie chantée jadis par Virgile, et à laquelle Fénelon a prêté aussi les charmes de son éloquence. Au IV<sup>e</sup> livre de son poème en prose, il fait dire par Mentor à Télémaque : « l'âme universelle du monde est comme un grand Océan de lumière ; nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre. » Lorsque ce jeune prince va chercher son père aux Champs-Élysées, il rencontre Urcesius, grand-père d'Ulysse, qui fait défiler des ombres devant lui, et lui dit : « ces hommes que tu crois morts, vivent mon fils ; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort ; les noms seulement sont changés. »

Les mystères, qu'enseignaient jadis les prêtres à quelques initiés auxquels ils transmettaient le flambeau des sciences supérieures, n'étaient que la mise en pratique du « Gnôti séauton, » du « connais-toi toi-même », de cette sentence descendue du ciel et gravée sur le frontispice du temple ; c'était la connaissance de l'âme, de cette éternelle exilée du ciel, qu'elle a perdu et qu'elle doit reconquérir par ses mérites ; c'était la révélation de son origine céleste, de ses destinées ; c'était l'étude des moyens qui peuvent nous faire reconquérir le paradis perdu, l'Eden d'autrefois, l'âge d'or, qu'ils plaçaient au début de la vie de l'humanité, mais qui est surtout le couronnement des existences. Toutes les législations, toutes les philosophies, toutes les religions tendent vers ce but unique, et la meilleure religion, la meilleure philosophie, la meilleure législation est celle qui le rend plus facile à atteindre.

Ce paradis avait pour siège les sphères supérieures. C'est de là que descendaient les âmes, c'était là qu'elles remontaient, d'autant plus haut et d'autant plus rapprochées de Dieu, que leurs mérites avaient été plus grands devant lui.

Quant aux sciences occultes, aux prophètes, aux oracles, aux Pythonisses, aux voyants, de quelque nom qu'on les appelle tous rentrent dans celle qu'a retrouvée Mesmer, après Du Serre, le

gentilhomme Verrier qui, sous Louis XIV, avait peuplé les Cévennes de petits prophètes dormants<sup>165</sup> et le spiritualisme se propose aujourd'hui la tâche de chercher les bases de ces choses encore empiriques, pour les faire passer enfin dans le domaine scientifique.

Suivant Cicéron<sup>166</sup> et son commentateur Macrobe, Platon, et son commentateur Proclus, Zénon, Plotin, Philon, les Pythagoriciens, les Stoïciens, et tous les grands penseurs de la Grèce et de Rome, les astres avaient leur vie propre, c'est à dire une âme intelligente, ils étaient habités par des âmes individuelles, émanations de ces grandes âmes unitaires et universelles, et ils accomplissaient une perpétuelle rotation les uns autour des autres, théorie qui fut adoptée depuis par les Manichéens. Par cette généreuse croyance, l'âme se voyait incessamment incitée vers le progrès, vers la morale et le perfectionnement d'elle-même. Ecoutez les paroles que Cicéron fait adresser par Scipion à son fils<sup>167</sup> : « l'âme à toujours existé, elle existera toujours. Qu'elle s'exerce dans la pratique des vertus, si elle veut obtenir un retour facile vers le lieu de son origine. Les actions qui doivent surtout l'occuper sont celles qui ont pour objet la patrie, et les moyens de la sauver. C'est à ce prix que l'âme pourra plus facilement obtenir son retour vers les lieux qui lui ont donné naissance, et prendre un libre essor vers son séjour naturel. Elle y réussira d'autant plus vite, si dès le temps présent où elle est encore enfermée dans la prison du corps, elle en sort par la contemplation des Etres supérieurs au monde visible, et si elle fait, en quelque sorte, divorce avec le corps et avec les sens, au dessus desquels elle se sera élevée. Quant à ceux qui se seront rendus esclaves des plaisirs du corps, livrés aux attraites de la volupté, et au mouvement désordonné des passions, et qui auront violé les lois sacrées de la religion et de la société, leurs âmes, en sortant du corps à l'instant de la mort, resteront ici-bas dans les régions visibles de la terre, où elles seront enveloppées sous la matière grossière ; et elles ne remonteront au ciel qu'après qu'elles auront été purifiées, dans de longues agitations auxquelles, pendant plusieurs siècles, elles seront livrées. » « Les âmes qui se sont échappées de la prison du corps, ajoute le commentateur Macrobe<sup>168</sup>, passent dans un état qu'on peut appeler une véritable vie, et ce qu'on appelle vie sur la terre est une véritable mort pour l'âme. Si descendre aux Enfers, c'est mourir, et si c'est vivre que d'habiter les régions supérieures, il est aisé de juger ce que c'est que mourir pour l'âme, et ce que c'est que vivre pour elle, quand on est bien d'accord sur ce qu'on doit entendre par enfers, lorsqu'on dit que l'âme meurt en y pénétrant, et qu'elle vit lorsqu'elle s'en éloigne. Les chefs des initiations et des cérémonies religieuses chez les différents peuples ont entendu souvent par Enfers les corps mêmes qui servent de prison à l'âme : c'est là son tombeau, suivant eux ; l'oubli que l'âme a ici-bas de sa dignité originelle, est le véritable Léthé dont elle a bu les eaux. »

L'échelle des mondes est comme une école immense, comme un lycée aux classes infinies où nous venons essayer nos forces, nous instruire, accroître notre être par nos conquêtes matérielles, morales et intellectuelles. L'année finie, on distribue les récompenses. Nous montons d'un degré, si nous avons su bien employer notre temps. D'autres redoublent leur classe ; quelques uns même, les paresseux incurables, les mauvais sujets, les « cancre » sont condamnés à redescendre s'asseoir sur des bancs inférieurs, avec des bambins qui les harcèlent de leurs railleries ou qu'ils tyrannisent, s'ils sont les plus forts, et si les autres ne s'associent pas contre eux. Dans tous les cas, ils prolongent le temps de leur enfance inutile, restent médiocres dans leur âge mûr, rampent longtemps encore, pendant que les autres ont déjà des ailes pour s'élever d'un vol rapide vers les

---

<sup>165</sup> E. Bonnemère, histoire des Camisards, p. 133, 163 et passim

<sup>166</sup> *Somnium Scipionis*

<sup>167</sup> *Id.*, ch. IX

<sup>168</sup> Macrobe, sur *Somn. Scip.*, liv. I, ch. X, p. 42

mondes supérieurs Sic itur ad astra ! Ces derniers ne sauraient être orgueilleux ni mépriser les retardataires, car ils n'ignorent pas qu'ils ont été ainsi, et que ceux qui s'égarent dans leur marche arriveront un jour où ils en sont eux-mêmes, et bien au-delà. Les autres ne sauraient souffrir de l'envie, car ils savent qu'il ne tient qu'à eux de regagner le temps perdu. Une généreuse émulation les soutient et les entraîne tous, ils représentent ce que seraient des lignes parallèles qui, de terre, monteraient vers le ciel. Il semble qu'elles se rapprochent, se joignent, se confondent dans le sein de Dieu. Mais le Très-haut recule dans les profondeurs de l'infini, sans lasser jamais nos insatiables espérances.

Non, il n'est rien de plus généreux que cette ambition de l'homme qui chaque jour ajoute quelque chose à sa force, à sa beauté, à sa science, à sa vertu, à sa gloire éternelle, de même que ce doit être un beau spectacle pour la divinité, que ces courageux efforts de ses créatures qui toujours luttent pour se rapprocher d'elle en conquérant peu à peu quelques unes de ses perfections. Respectons donc nos âmes et vénérons nous nous-mêmes, puisque Dieu a fait de chacune de ses créatures une mine inépuisable et féconde dont nous devons extraire des trésors de talent, d'adresse, d'énergie, de connaissances et de mérites, de tous ordres et de tous degrés. « Je ne sais d'où cela vient, disait Cicéron<sup>169</sup>, mais la plupart des hommes ont comme un pressentiment d'une vie à venir ; et ce présage secret se manifeste surtout et paraît avec plus d'éclat dans les génies les plus élevés et les plus profonds. » C'est qu'en effet, de tout temps, en tous lieux, les plus grands, les plus nobles génies ont considéré l'immortalité comme leur droit acquis, et le travail de toute leur vie a été de la conquérir. Ils sont comme ces voyageurs qui visitent des chaînes de montagnes. Elles se dressent devant eux, elles les appellent, les provoquent, excitent leur ardeur ; ils se hâtent, persuadés que le repos les attend à ces sommets élevés. A peine les ont-ils escaladés, qu'une nouvelle chaîne, de nouveaux pics, plus élevés que les premiers, se découpent à l'horizon : après quelques instants de repos, ils reprennent leur marche ascendante, et gravissent sans cesse, heureux d'avoir toujours devant eux de nouveaux obstacles à franchir, fiers de leurs fatigues, car ils savent que chaque effort qu'ils font les rapproche du ciel. La nature ne fait rien en vain, aussi nos désirs ne peuvent-ils être qu'une secrète révélation de nos destinées. Nous acquérons sans cesse, sans être satisfaits jamais, nos horizons s'élargissent à proportion que nous montons, et chaque conquête nouvelle nous permet seulement de voir que nous avons encore davantage à conquérir. Nous voulons toujours ce qui est à venir, la mort nous saisit au milieu de nos projets, dont elle ajourne la réalisation, mais que nous reviendrons poursuivre plus tard, rajeunis par elle et pourvus de forces plus grandes.

Il est une chose qui démontre mieux que tout le reste l'existence en nous d'un principe indépendant de la matière. Lorsque le corps fatigué cherche le repos dans les bras du sommeil, l'infatigable esprit continue d'agir, comme pour démontrer que la lassitude ne saurait l'atteindre, et que toute cessation, toute suspension de la vie est incompatible avec son être. Débarrassé de cet associé lourd et pesant qui l'attache à la terre, il s'élance, franchit l'espace, nous transporte par de là les océans, fait revivre pour un moment les morts que nous avons perdus, ou bien, auteur et acteur en même temps, invente drames et comédies dont il remplit les divers personnages. Alors de nouvelles facultés nous sont accordées, nous avons conscience que pendant quelque temps, nous avons été supérieurs à nous-mêmes, notre imagination a enfanté des merveilles. Nous voulons en fixer le souvenir dans notre mémoire : mais nous buvons cette onde inévitable du

---

<sup>169</sup> Nescio quomodo inhoeret in mentibus quasi soeculorum quoddam augurium futurorum : idque in maximis ingeniis altissimisque animis et existit maxime et apparet facillime. Cic. Tusc. Quest. II, c. 23

Léthé que l'on nous verse à toutes les transitions, tout s'efface peu à peu comme pour nous indiquer que l'on ne veut rien nous donner, et que tout doit être le fruit de notre labeur.

Rien, c'est trop dire cependant, et parfois nous sommes tout surpris de trouver au matin la solution de quelque difficulté qui nous avait arrêté la veille. La nuit porte conseil, dit la sagesse des nations. C'est que nous nous sommes endormis tandis que notre esprit était agité par l'objet de notre préoccupation : il a poursuivi son labeur, et, dégagé des entraves de la matière, il a trouvé, seul, ce qu'il ne pouvait qu'entrevoir, lorsque le corps lui faisait obstacle.

On dirait parfois que l'âme s'éveille, après que le corps est endormi. Chacun se fait un monde à sa fantaisie, après avoir vécu pendant l'état de veille, dans le monde des autres. Combien de présages et de prédictions, dont l'histoire nous fournit tant d'exemples authentiques viennent pendant la nuit, lever devant nos regards un petit coin du voile qui nous dérobe la connaissance de l'avenir ! Qui osera dire que de telles révélations ne peuvent pas être le résultat des conversations de l'âme avec les âmes de ceux qui sont partis, qui nous aiment toujours, et qui viennent nous donner un dernier, un suprême conseil !

Dans le Nouveau, comme dans l'Ancien Testament, h. plupart des révélations ne se font-elles pas par songes ? Nous avons vu le père et la mère de Marie, et Joseph, avertis par des songes des naissances miraculeuses qui se préparent dans leurs familles. Les rois mages sont avertis pendant leur sommeil de ne point aller trouver Hérode, et un sommeil avertit Joseph de fuir en Égypte... Nous n'avons rien à dire à ces êtres orgueilleux et vains dont tous les sièges sont faits, dont tout le bagage d'idées est au grand complet, et dans le cerveau étroit desquels il n'y a plus de place pour une vérité nouvelle, qui viendrait les convaincre d'erreur et d'ignorance. Mais quel est aujourd'hui l'observateur de bonne foi qui osera nier les prodiges du magnétisme et de l'extase, soit qu'ils soient provoqués, soit qu'ils se produisent spontanément ? Qui donc, transformant des ignorants en médecins habiles, infailibles quelquefois, donne aux extatiques des connaissances qu'ils n'eurent jamais ? Ils paraissent endormis, leurs corps insensibles au bruit, au mouvement, à la douleur, présentent presque l'image de la mort. Et cependant ils vivent, d'une vie bien supérieure à ce qu'elle est d'ordinaire, ils voient sans yeux, entendent sans oreilles, savent ce qu'ils n'ont jamais appris. Victimes d'une sorte d'emparement involontaire, ils écrivent, dociles ou révoltés, des choses qu'ils ne savent pas, qui ne sont pas dans leur sentiment, qui parfois révoltent leurs croyances. Et de bonne foi, quand on leur en fait la lecture, ils s'écrient : « mais ce n'est pas moi qui ai écrit ces choses-là ! » Ils les ont écrites, cependant, mais un autre qu'eux les a pensées. Combien, même de ceux que nous comptons parmi les grands hommes, ont mal employé leur vie, et s'en repentent, et, après leur mort, ne sont pas montés aussi haut qu'ils l'eussent pu faire ? Comprenant enfin, mais trop tard, la grande loi de solidarité qui nous relie tous les uns aux autres, ils souffrent de n'avoir pas fait le bien qu'ils pouvaient accomplir. Leurs enfants et leurs frères seraient plus heureux, s'ils eussent donné une autre direction à leur génie, le monde eut marché un plus grand pas à leur suite, et, à leur future réincarnation, ils vivraient au milieu d'une société meilleure et plus avancée. Mais, pour réparer leur faute, ils n'ont plus d'organes au service de leurs généreuses pensées. Ils viennent alors, sublimes consolateurs, choisissent parmi nous quelques sensitifs dont le fluide peut se combiner avec le leur, dont l'esprit, naïf et simple, peut accepter ce qu'ils lui veulent dicter, dont le coeur aspire au progrès, mais ne peut le réaliser, ils s'emparent de l'un de ceux-là, substituant pour un moment leur propre personnalité à la leur, et réparant ainsi en partie les péchés d'omission qu'ils doivent expier.

Il n'y a rien là qui puisse froisser la susceptibilité du catholicisme ; je n'en veux pour preuve que cette affirmation, plus positive, que reproduit pour la seconde fois le P. Pierre Le Brun, de



l'Oratoire<sup>170</sup> : « les âmes qui jouissent de la béatitude éternelle, toutes abîmées, comme parlent les saints docteurs, dans la contemplation de la gloire de Dieu, ne laissent pas de s'intéresser encore à ce qui regarde les hommes dont elles ont éprouvé les misères ; et comme elles sont parvenues au bonheur des anges, tous les Ecrivains sacrés leur attribuent le même privilège de pouvoir, sous des corps aériens, se rendre visibles à leurs frères qui sont encore sur la terre, pour les consoler et leur apprendre les volontés divines. »

« Presque toutes les nations croyaient qu'on pouvait invoquer et évoquer les mânes, c'est-à-dire les Esprits qui demeurent, ou qui subsistent (mânes, quasi manentes). C'était une suite du principe de l'immortalité de l'âme, et de tout ce que Cicéron établit si bien dans le premier livre des Tusculanes (Id. p. 7). »

Dans la huitième satire du premier livre, Horace fait allusion à cet usage, lorsqu'il nous montre les sorcières Canipie et Sagane, « faisant couler le sang dans la fosse pour évoquer les mânes dont elles voulaient des réponses. »

Les peuples simples, primitifs, encore rapprochés de la nature, et parmi nous, les êtres passifs, qui s'abandonnent aisément, sans luttés ni discussion, sont les plus accessibles à ces révélations d'outre-tombe, et peuvent, dans certaines circonstances, entrer en communication avec les Esprits, qui se détournent des sceptiques dont l'orgueil serait trop blessé d'avoir à encenser ce qu'ils ont raillé. Beaucoup d'ailleurs parmi eux nieraient l'évidence.

On sait quel rôle considérable les taishards, ou voyants, les devins doués de la seconde vue jouent dans les romans écossais de Walter Scott. Dans la première note de la Dame du Lac, le célèbre auteur du Waverley, que l'on n'accusera pas d'incapacité intellectuelle, n'a pas hésité à confesser très nettement sa foi à la croyance aux Esprits : « si l'évidence pouvait nous autoriser à croire des faits qui contrariaient les lois générales de la nature, dit-il, on pourrait appuyer par de nombreuses preuves la croyance à la seconde vue... Martin, qui y croit fermement, en parle en ces termes : « la seconde vue est une faculté de voir un objet d'ailleurs invisible, sans préparation préalable. La vision fait une impression si vive sur les devins, qu'ils ne voient que cette vision même, et ne sont distraits par aucune autre pensée tant qu'elle continue. Ils paraissent alors tristes ou gais, suivant l'objet qui leur est représenté. A l'approche d'une vision, les paupières se contractent et se lèvent, les yeux demeurent fixes, jusqu'à ce que l'objet s'évanouisse<sup>171</sup>. »

A ces particularités on pourrait ajouter d'innombrables exemples, tous attestés par des auteurs graves et dignes de foi mais en dépit de l'évidence, à laquelle n'ont pu se refuser ni Bacon, ni Boyce, ni Johnson, le taish avec toutes ses visions, semble être totalement abandonné aux poètes... »

Toutefois, c'était presque malgré lui que Walter Scott, quoique poète, se voyait forcé de confesser des doctrines contre lesquelles semblait se révolter parfois son orgueilleuse raison. Ainsi, dans son Traité de Démonologie et de sorcellerie, qu'il écrivit pour une publication anglaise, (la Bibliothèque des Familles), il commence par établir la réalité des faits, qu'il se contente de chercher à expliquer par des moyens naturels : « la croyance générale, dit-il, ou, comme on peut le dire, universelle des habitants de la terre, à l'existence des Esprits dégagés des entraves et des infirmités du corps, est basée sur ce sentiment intime de la divinité qui parle dans nos coeurs et qui démontre à tous les hommes, excepté au petit nombre de ceux dont les oreilles endurcies n'entendent pas cette voix céleste, qu'il existe en nous une portion de la substance divine, qui n'est, pas assujettie à la loi de la mort et de la dissolution, mais qui, lorsque le corps ne lui offre

---

<sup>170</sup> Hist. des Pratiques. Superstitieuses, IV, 358

<sup>171</sup> Martin, Description des Iles, etc., 1716

plus une demeure convenable, ira chercher sa place comme une sentinelle relevée de son poste. La conviction qu'il existe une telle essence indestructible, la croyance exprimée par le poète dans un sens différent, — Je ne mourrai pas tout entier, — non omnis moriar (Horatius), doivent faire présumer l'existence de plusieurs millions d'Esprits, qui n'ont pas été anéantis, quoiqu'ils soient devenus invisibles pour les mortels, qui ne voient, n'entendent, et n'ont aucune perception que par le moyen des organes imparfaits de l'humanité<sup>172</sup> .... «Le fait indubitable que tant de millions d'Esprits existent autour de nous, et même parmi nous, paraît à la multitude suffisant pour appuyer la croyance que ces Esprits peuvent, du moins en certains cas, entrer, de manière ou d'autre, en commerce avec le genre humain. (Id. 230.)»

« Les hommes, presque dès le berceau du monde, ont eu l'esprit préparé à une telle croyance par ce sentiment intime de l'existence d'un monde spirituel, inférant de cette proposition générale la vérité incontestable que tout homme, depuis le monarque jusqu'au mendiant, qui a une fois joué son rôle sur le théâtre de ce monde, peut encore, même étant dépouillé de son corps, si tel est le bon plaisir du ciel, et autant que nous pouvons le savoir, recevoir l'ordre ou la permission de se mêler parmi ceux qui sont encore revêtus de leur enveloppe terrestre. Quiconque croit à une divinité, et à la toute-puissance qui gouverne toutes choses, doit admettre la possibilité des apparitions (Id. 253). »

Nous avons parlé déjà de Plotin et de son Esprit familier. Son élève Porphyre atteste que lui-même, étant âgé de soixante huit ans, eut une vision, et reçut les communications d'un Esprit. « Porphyre, écrit Bayle (V. Plotin), dit que le but vers lequel Plotin dirigeait toutes ses pensées était de s'unir au grand Dieu qui remplit tout l'univers ; et qu'il était parvenu quatre fois à cette fin pendant que lui, Porphyre, l'avait fréquenté. » Bayle, le sceptique Bayle lui-même, incline à croire à l'intervention des Esprits dans les affaires de ce monde, dont la marche sans cela, lui semble inexplicable. Voici ce qu'il dit, après avoir parlé du livre de Plotin sur les Esprits familiers.

« Je remarque toutes ces choses pour deux raisons. La première, afin que l'on voit ici un petit échantillon de la Doctrine platonique touchant les Esprits : la seconde, afin que l'on sache que le dogme de l'Ange gardien, dont on parle tant dans la communion de Rome, et qui est un dogme de pratique, et accompagné de tout l'attirail du culte de la religion, est beaucoup plus ancien que la religion chrétienne. Il n'y a point de système plus propre à faire faire fortune à la doctrine des platoniciens bien et dument rectifiée, que celui des causes occasionnelles.

Je ne sais ce qui arrivera, continue-t-il, mais il me semble que tôt ou tard, on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe la volonté de quelques intelligences ; et franchement il n'y a point d'hypothèse plus capable de donner raison des événements que celle qui admet une telle association. Je parle surtout des événements qu'on appelle casuels fortune, bonheur, malheur, toutes choses qui ont sans doute leurs causes réglées et déterminées par des lois générales que nous ne connaissons pas, mais qui, assez vraisemblablement, ne sont que des causes occasionnelles, semblables à celles qui font agir notre âme sur notre corps. »

Bayle avait mille fois raison de faire remonter bien au delà du christianisme le « Dogme de l'Ange gardien, » c'est-à-dire des inspirations qui nous viennent des Esprits. Il est vieux comme le monde, et Hésiode, contemporain d'Homère, l'exposait ainsi dans son poème des travaux et des jours<sup>173</sup> :

---

<sup>172</sup> Walter Scott, t. XXV, p. 28, 29, trad. de Defaucompret, Edit 1835

<sup>173</sup> Trad. de Voltaire

« Dans les temps bien heureux de Saturne et de Rhée,  
 Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée.  
 Les dieux prodiguaient tout : les humains satisfaits  
 Ne se disputant rien, forcés de vivre en paix,  
 N'avaient point corrompu les moeurs inaltérables.  
 La mort, l'affreuse mort si terrible aux coupables,  
 N'était qu'un doux passage, en ce séjour mortel,  
 Des plaisirs de la terre aux délices du ciel. Les hommes de ce temps sont nos heureux génies,  
 Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies  
 Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos coeurs  
 Ecarter, s'il se peut, le crime et les douleurs... »

L'immortel auteur de Paul et Virginie ne mettait pas en doute les révélations par les songes et les communications d'un autre monde : « il y a encore, dit-il, un grand nombre de lois sentimentales dont je n'ai pu m'occuper ici. Telles sont celles d'où dérivent les retours d'événements heureux ou malheureux aux mêmes époques, etc. Leurs effets sont attestés chez les peuples policés et sauvages, par les écrivains profanes et sacrés et par tout homme attentif aux lois de la nature. Ces communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles sont rejetées par nos savants modernes, parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs ; mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'en ont pas été même aperçues<sup>174</sup> ! »

« Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipion, les deux Calons, et Brutus, qui n'étaient pas des Esprits faibles... Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience ; et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous<sup>175</sup>. »

Daniel de Foë, l'ingénieur auteur de Robinson Crusoé, croyait parfaitement aux relations avec les Esprits ; cette croyance, il l'a affirmée dans bon nombre d'ouvrages spéciaux : Vision du monde angélique, ou le Philosophe surnaturel ; Essai sur l'histoire et l'apparition des Esprits. Dans Robinson Crusoé, il l'affirme encore, et dit au sujet des pressentiments : « je les regarde comme une preuve certaine du commerce et de la communication secrète des Esprits purs avec ceux qui sont unis à des corps preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer par plusieurs exemples, dans le récit du reste de mes aventures dans cette solitude<sup>176</sup>. »

« ...Il est incontestable que ce sont des marques de l'existence d'un monde invisible, et du commerce de certains Esprits avec nous, qui tend à nous détourner du danger (Id. 390)... Je suis très convaincu que nos esprits sont en communication avec ces Esprits dégagés de la matière, et qu'ils en reçoivent des avertissements avantageux, pourvu qu'ils s'en veuillent servir (Id. 11, 121). »

Cette croyance à l'intervention des Esprits est aussi consolante pour le coeur qu'elle est satisfaisante pour la raison, puisqu'elle diminue singulièrement, si elle ne la supprime pas, la douleur de la séparation entre les morts et les vivants. Channing, ce génie si profondément

<sup>174</sup> Bernardin de Saint Pierre, Œuvres, t. II. 425. Etudes de la Nature, Et. XII

<sup>175</sup> Id. t. I, p. 116. Paul et Virginie

<sup>176</sup> Daniel de Foë, Robinson Crusoé, t. 1. p. 292 Edit. de 1821

chrétien dans le sens le plus élevé de ce mot, le comprenait ainsi, et à mesure que les siens lui étaient enlevés, il sentait mieux la nécessité, aux yeux de la justice, de cette sorte de survivance auprès de nous, de ceux dont nous pleurons l'absence. Après le départ suprême de son frère et de sa soeur, il écrivait à un ami : «je suis arrivé à regarder l'état futur des bienheureux d'une manière plus attrayante, plus touchante, que je ne le faisais autrefois. Je le conçois comme un état de dépendance mutuelle, où s'échangent de bons offices et les plus tendres affections. Nos amis, en quittant le corps, ne dépouillent pas leur humanité ; ils ne perdent pas leur attachement pour ceux qu'ils laissent derrière eux. Pourquoi donc croirions-nous qu'ils perdent leur sollicitude et leur compassion pour ceux qu'ils ont aimés ? Ces sympathies, qui sont si vertueuses lorsqu'elles sont ressenties par nos amis sur la terre, et que Jésus éprouva, seraient-elles indignes du ciel ? Un ciel sans coeur, où les bienheureux oublieraient leurs amis, où il ne leur serait pas permis de sentir profondément pour eux ne me paraîtrait pas bien enviable. Comment supporter l'idée que ce lien qui unit ceux qui souffrent sur la terre et les saints dans le ciel soit rompu<sup>177</sup> ?

Chaque coup qui le frappait rendait cette nécessité de l'éternité de laide et de la persistance des relations entre les morts et les vivants plus indispensable à ses yeux, et il écrivait encore, après la mort d'un de ses enfants : «je souffre, mais je n'ai pas oublié que mon enfant appartenait à un père meilleur que moi, et qu'il était destiné à un autre et meilleur monde. Je sais qu'il est entre les mains de Dieu dans la mort comme dans la vie ; je ne puis croire que le progrès d'un esprit immortel, soit limité au monde d'ici-bas. Je ne puis croire que la mort rompe les liens qui unissent le père et l'enfant (Id., 89).»

D'autres fois, c'est en consolant une pauvre mère éprouvée par la mort de son enfant, qu'il expose ses idées sur l'éternité de la vie : «les enfants sont venus dans ce monde, afin de développer une nature immortelle ; ils sont entrés dans l'autre pour accomplir plus pleinement cette fin. Ils n'ont point vécu en vain, quoique leur vie ait été si courte. Les soins que vous leur avez prodigués ne sont pas perdus ; ces facultés que vous avez aidées à se développer vivent toujours et éternellement ; vous devez être heureuse et reconnaissante d'avoir commencé une oeuvre aussi glorieuse, qui doit se continuer à l'infini. Vos enfants sont entre les mains d'un père meilleur que vous ; laissez-les lui avec une sainte confiance. Travaillez à continuer en vous-même l'oeuvre qui s'opère en eux. Ils croissent en perfections, qu'il en soit de même de vous. C'est là le moyen le plus sûr de vous réunir à eux. Vous les trouverez un jour dans l'autre monde, si au lieu de vous abandonner à un chagrin stérile, vous travaillez à purifier votre coeur, et si vous cherchez l'allégement de vos peines dans un plus grand dévouement à Dieu et à vos semblables (Id. 183).»

Une forme de christianisme plus pure, plus élevée, est devenue nécessaire, écrivait-il encore; une forme telle qu'elle devra se recommander par elle-même à tous les hommes d'un savoir et d'un sentiment profonds, comme étant la source réelle et l'instrument le plus efficace de l'élévation de l'âme, d'une morale puissante et d'un amour désintéressé (Id 195). Le Christianisme ne peut être rétabli que par le développement clair et saisissable de ses vérités essentielles et primitives (Id. 198).

A son lit de mort, les dernières paroles de cet homme de bien furent celles-ci, dans lesquelles il affirmait ses relations avec les transmondains : «j'ai reçu bien des messages de l'Esprit (Id. 248).» Dans son traité de la Vieillesse, Cicéron prête au vieux Caton de nobles et grandes pensées sur les questions que nous agitions. Je ne saurais mieux faire que d'en reproduire quelques pages : «quant à l'origine éternelle des âmes, je ne vois pas qu'on en puisse douter, s'il est vrai que les hommes

---

<sup>177</sup> Channing sa vie, ses oeuvres, p. 49

viennent au monde munis d'un grand nombre de connaissances. Or une grande marque que cela est ainsi, c'est la faculté et la promptitude avec laquelle les enfants apprennent ces arts très difficiles, et où y a une infinité de choses à comprendre : ce qui donne lieu de croire qu'elles ne leur sont pas nouvelles, et qu'en les leur apprenant, on ne fait que leur en rappeler la mémoire. C'est ce que nous apprend notre divin Platon.

Jamais on ne me persuadera, mon cher Scipion, que ni votre père Paul Emile, ni vos deux aïeux, Paul et Scipion l'africain, ni le père de celui-ci, ni son oncle, ni tant d'autres grands hommes dont il n'est pas besoin de faire le dénombrement, eussent entrepris tant de grandes choses dont la postérité conserverait ta mémoire, s'ils n'eussent vu clairement que l'avenir même le plus éloigné ne les regardait pas moins que le présent. Et pour me vanter aussi à mon tour, selon la coutume des vieillards, croyez-vous que j'eusse travaillé nuit et jour, comme j'ai fait, et à la guerre et dans l'intérieur de la république, si la gloire de mes travaux eut dû finir avec ma vie ? N'aurais-je pas, sans comparaison, mieux fait de la passer dans le repos, sans m'embarrasser d'aucune sorte d'affaires ? Mais mon âme, s'élevant en quelque sorte au dessus du temps que j'ai à vivre, a toujours porté ses yeux jusqu'à la postérité, et j'ai toujours compté que ce serait après la fin de cette vie mortelle que je serais le plus vivant. C'est ainsi que tous les grands hommes comptent et si l'âme n'était immortelle, ils ne feraient pas tant d'efforts pour arriver à l'immortalité.

D'où vient que les plus sages sont ceux qui prennent la mort le plus en gré, et que plus on est dépourvu de sagesse, plus on est fâché de mourir ? N'est-ce pas que plus l'esprit a d'étendue et de lumières, plus il voit clairement que la mort n'est qu'un passage à quelque chose de meilleur, et que moins il en a, moins il le voit ? Pour moi, je brûle d'ardeur de me rejoindre à vos pères, pour qui j'ai tant d'amour et de vénération ; et non seulement à ces grands hommes que j'ai connus, mais à ceux mêmes dont j'ai entendu parler, et dont j'ai lu ou écrit moi-même les actions. Je vais donc vers eux avec tant de joie, qu'on aurait peine à me retenir, et on ne me ferait pas plaisir de me refondre, comme Pélias, pour me renouveler et me faire recommencer à vivre.

O heureux jour que celui où je sortirai de cette foule corrompue, pour me rejoindre à cette divine et heureuse troupe de grandes âmes qui ont quitté la terre avant moi ! J'y trouverai non seulement ces grands hommes dont j'ai parlé, mais encore mon cher Caton, que je puis dire avoir été un des meilleurs hommes, du meilleur naturel et des plus fidèles à ses devoirs qu'on ait jamais vu. J'ai mis son corps sur le bûcher, au lieu qu'il aurait dû y mettre le mien. Mais son âme ne m'a point quitté, et sans me perdre de vue, il n'a fait que de me devancer dans un pays où il voyait que je le rejoindrais bientôt. Si j'ai soutenu la perte d'un tel fils avec quelque fermeté, ce n'est pas que je n'en fusse touché jusqu'au vif ; mais je me suis consolé par la pensée que nous n'étions pas séparés pour longtemps.

Dieu, qui est juste, a fait toutes les âmes égales, ou plutôt aptes à un égal développement. Ce sont autant de diamants bruts qu'il nous a laissés le soin de tailler, à force de temps, de travail et d'art. Mais il en est qui ont mérité de trouver la route plus difficile devant elles, de se sentir accouplées à des corps dont l'organisation ou la structure se montraient réfractaires au progrès, auxquelles enfin a manqué ce que nous croyons être le hasard de l'éducation ou de la fortune. Seulement, tenons pour assuré qu'il n'y a point de hasard ; ces situations mauvaises sont de justes châtiments, et c'est à nous de tendre la main à tous ces pauvres êtres déchus pour les aider à se relever de leur déchéance. Ce sont des traîneurs qu'il nous faut attendre, quoique nous en ayons, et si nous manquons de charité à leur égard, nous en serons punis par le retard qu'ils apportent à la marche commune.

Ces nations sauvages qui semblent à peine tenir à la race humaine, ont aussi leur raison d'être

dans les desseins de la Providence. Ces ébauches grossières sont les cachots où sont enfermées à temps les âmes coupables, mais qui n'ont pas mérité cependant de descendre dans un monde inférieur. La terre est un purgatoire : il y a bien des enfers au-dessous d'elle, mais surtout il y a bien des paradis au-dessus.

Dieu, pour nous exciter au progrès, a mis en nous le germe des nobles ambitions et un insatiable désir de gloire : «notre vie n'est que d'un jour, disait Pline le jeune ; c'est à nous de laisser derrière nous quelque chose qui rappelle aux hommes que nous avons vécu.»

L'âme ne saurait demeurer inerte et inactive. On dirait qu'il y a en elle une force végétative incompressible qui fait que l'on ne saurait l'empêcher de produire. Cultivez-là, vous obtiendrez un jardin qui charmera les regards et qui vous prodiguera fleurs et fruits. Laissez-la inculte, elle poussera au jour des ronces et des ajoncs, des chardons et des orties. C'est à nous de choisir laquelle de ces récoltes nous préférons. Mais ce qui est bien certain, c'est que, salutaire ou fatale, nous aurons une moisson à faire, sans que rien puisse la détourner de nous.

Il n'est point d'âme, si attardée soit-elle, qui ne puisse exceller dans quelque branche modeste du travail humain. Elle n'est point déshéritée de sa part de bonheur, car chacun attribue toujours une importance extrême aux choses qu'il fait bien. Les plus avancés jouissent d'aptitudes particulières qui peuvent être utilisées sur une grande quantité d'objets. Le bonheur d'un être est proportionnel au nombre, à l'étendue, au développement de ses facultés. Celles de l'âme étant les plus exquis, les plaisirs intellectuels et moraux sont les plus grands. La matière, cependant, vient de Dieu, comme le reste, et bien que d'un ordre très inférieur, ne doit pas être méprisée pour cela. Aussi lorsque notre corps, notre cœur et notre intelligence approcheront de la perfection relative à laquelle ils peuvent atteindre, nous aurons des jouissances multiples, d'une variété infinie, et dont rien ne saurait encore nous donner une idée.

Une mémoire bien cultivée fait vivre éternellement devant nous les spectacles qui nous ont charmés. Quelle source de voluptés, après que nous aurons traversé des milliers de siècles et que nous pourrions promener nos souvenirs sur toute une éternité.

Dans un ouvrage anglais qui, sous forme légère, cache souvent des pensées d'une grande profondeur, dans le Spectateur, d'Adisson et Steele, nous trouvons un chapitre qui prouve que ces nobles aspirations ont toujours existé dans l'esprit humain. Nous en extrayons quelques passages, qui sont bien près de contenir l'exposé de la vérité complète<sup>178</sup> : « l'homme, en qualité d'être mis ici-bas à l'épreuve, et destiné à jouir d'un bonheur éternel dans une autre vie, est un exemple fort remarquable de la sagesse divine mais à le regarder sans aucun rapport à cet heureux avenir, c'est le composé le plus énigmatique et le plus étrange qu'il y ait dans toute la création. Il a des facultés qui peuvent embrasser une plus grande étendue de connaissances qu'il n'en possédera jamais, et une curiosité insatiable pour sonder les secrets de la nature et de la Providence. Avec tout cela ses organes sont plutôt ajustés pour servir aux besoins de son corps qu'aux opérations de son entendement et du petit coin de ce globe où il est enchaîné, il ne peut former que des conjectures vagues sur ces mondes innombrables de lumière qui l'environnent, et qui ne lui paraissent, quoique d'une grosseur prodigieuse, que comme autant de lumignons. Enfin, lorsqu'après de longs et pénibles travaux il a fait quelque peu de chemin sur la montagne escarpée de la vérité et qu'il regarde avec compassion la multitude qui rampe ici-bas, le pied vient à lui manquer tout d'un coup, et il est renversé dans le tombeau.

Plein de ces idées, je suis obligé de croire, pour rendre justice au créateur de l'univers, qu'il doit y

---

<sup>178</sup> T. VI, p. 406-411: Trad. de 1754

avoir une autre vie, où l'homme sera mieux situé pour la contemplation, ou plutôt aura le pouvoir de se transporter d'objet en objet ou d'un monde à l'autre, où il jouira de nouveaux sens, et de tous les moyens nécessaires pour faire les plus étonnantes découvertes. Quel sera l'effort d'un génie tel que celui du chevalier Newton, qui est si élevé au-dessus des ténèbres qui enveloppent l'esprit humain, qu'on le croirait d'une autre espèce ! La vaste machine de l'univers n'a rien de caché pour lui il semble connaître toutes les lois générales de ses mouvements ; et pendant qu'avec les transports d'un philosophe il admire les merveilles de la création, il peut tout à la fois rendre un hommage plus saint et plus raisonnable à son créateur. Mais hélas ! Que les vues d'un si heureux génie sont au bout du compte bornées !

Qu'elles se trouvent au-dessous de celles d'un ange, ou d'une âme qui vient d'être délivrée du poids de son corps ! Pour moi, je suis bien aise que mon âme s'attende à jouir de sa future grandeur : je me plais à penser que moi qui ne connais qu'une très petite partie des ouvrages de la création, qui me traîne à pas lents et pénibles d'un côté et d'autre sur la surface de ce globe, je m'élancerai bientôt dans les airs avec la légèreté de l'imagination ; je découvrirai tous les ressorts cachés de la nature ; j'irai d'un pas égal avec des corps célestes dans la rapidité de leurs cours : j'observerai la longue chaîne des événements dans le monde naturel et dans le moral, je visiterai tous les appartements de l'univers pour savoir ce qui s'y passe, et quels en sont les habitants ; je concevrai l'ordre et je mesurerai les grandeurs et les distances de ces globes qui nous paraissent disposés sans aucun dessin régulier, et dans le même cercle ; je remarquerai la dépendance qu'il y a entre les parties de chaque système, et entre les différents systèmes les uns à l'égard des autres, d'où résulte l'harmonie de l'univers ; si tant est que nos esprits soient assez vastes pour en pouvoir embrasser la théorie. Il y a bien des progrès de cette nature que l'on peut faire dans l'éternité. Quoiqu'il en soit, je trouve qu'il m'est, utile de chérir cette généreuse ambition, puisque outre la joie qu'elle répand dans mon âme, elle m'engage à ne rien oublier pour donner de l'étendue à mes facultés, et à les exercer d'une manière conforme au rang que j'occupe ici-bas parmi les êtres raisonnables, et l'espérance que j'ai d'être élevé un jour à un grade plus éminent...

Ici-bas l'esprit s'élève de temps en temps vers son créateur, et il reçoit quelques faibles traits de sa présence ; lorsqu'il croit la mieux posséder, elle lui échappe, et il retombe dans son premier état. Il a sans doute une meilleure voie pour converser avec les Esprits célestes. Est-ce que les Esprits ne peuvent avoir entre eux une correspondance mutuelle, s'ils ne sont unis à un corps, ou par son intervention ? Faut-il que des êtres supérieurs dépendent des inférieurs, pour jouir de leur privilège essentiel en qualité de créatures sociables, c'est-à-dire pour s'entretenir ensemble et se connaître les uns les autres ? Qu'auraient-ils fait si la matière n'eut jamais été créée ? Sans doute ils n'auraient pas vécu dans une éternelle solitude. Puisque les substances spirituelles sont d'un rang plus noble que les corporelles, il est certain que leur communication doit être aussi plus prompte et plus intime...

Est-il rien de plus profondément moralisateur que cette conviction à laquelle nous allons arriver, que le passé, l'avenir se confondent en nous, que nous avons été et que nous serons, que nos ancêtres et nos enfants, c'est nous-mêmes, et que nous avons tous un même père au ciel ? Le mal qui nous arrive est le châtement, juste et inévitable d'une faute commise dans quelque-une de nos préexistences, de même que nous n'en commettons pas une seule qui ne nous fasse descendre et ne nous condamne à passer par de douloureuses épreuves. Non seulement aucune de nos actions n'échappe aux regards de Dieu, mais encore tous nos amis, tous nos parents morts nous voient, nous jugent, et rien ne saurait nous soustraire à l'arrêt qu'ils prononcent. Plus de ces faciles remords de la dernière heure, plus de pardon acheté par de pieuses fondations, par des prières que

les prêtres se font payer, par les obsessions ou les mérites d'autrui. Il s'agit de bien vivre, et non plus seulement de bien mourir, et peines ou récompenses seront rigoureusement proportionnées à ce que nous aurons mérité.

Seulement, l'espérance ne nous sera jamais enlevée, mais aussi ne perdons pas de vue que la solidarité est l'inéluctable loi ici-bas. Avons-nous traîné dans la débauche une jeunesse inutile ? Nous transmettons à nos héritiers un sang vicié, nous souffrons du spectacle de leurs souffrances, ils meurent sous nos yeux, et, plus tard, les générations souillées qui se suivent ne nous permettent de venir reprendre à notre tour qu'un corps chétif, impur, condamné aux maladies précoces, à une mort prématurée. De même, si au lieu d'y aider, nous avons mis obstacle au développement intellectuel et moral du peuple, nous renaîtrons pour souffrir dans une société encore à demi barbare, dont nous avons entravé la marche alors que nous pouvions y semer le germe de quelque progrès.

Les spirituels auteurs du Spectateur anglais avaient compris la portée moralisatrice de cette croyance à la présence continuelle des Esprits supérieure autour de nous, comme autant de témoins invisibles et de juges incorruptibles de nos actions, et même de nos pensées : « si nous croyons, disent-ils, avec des personnes sages et vertueuses qu'il y a de ces fantômes et de ces apparitions dont je viens de parler, tâchons de nous rendre propice et favorable celui qui tient les rênes de tout l'univers ; et qui gouverne toutes les créatures en sorte qu'il n'y en a pas une qui puisse faire violence à une autre, sans qu'il l'ordonne et qu'il le permette.

Pour moi, j'ai quelque penchant à me joindre à ceux qui croient que toutes les régions de l'univers sont pleines d'Esprits, et que nous avons un nombre infini de spectateurs qui nous examinent de près, lorsque nous croyons le plus être seuls. Mais bien loin que cette idée m'inspire de la terreur, je goûte un plaisir ravissant à la pensée que je suis au milieu d'une société innombrable d'Esprits occupés avec moi à réfléchir sur les merveilles de la création et à chanter les louanges du souverain arbitre de l'univers<sup>179</sup>. N'hésitons donc pas à revenir à cette théorie salutaire et consolante de l'intervention de nos morts bien-aimés dans la direction des affaires de ce monde. Elle seule justifie Dieu, et explique tout ce qui, sans elle, demeure inexplicable. Cette croyance, aussi ancienne que le genre humain, appartient à la tradition universelle, et le catholicisme lui-même n'a jamais hésité à l'accepter. Huet, le savant évêque d'Avranches<sup>180</sup>, l'abbé Mignot, dans le recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions<sup>181</sup>, dont il était membre, eut démontré qu'elle se retrouvait chez tous les peuples de la terre et qu'elle est partout le fonds de l'idolâtrie.

On ne peut nier l'existence de génies célestes que Dieu emploie dans le gouvernement du Monde. dit l'abbé Foucher<sup>182</sup> : il est également certain que les anges ne sont pas d'une nature si différente des hommes, que ceux-ci ne puissent leur être associés après la mort, lorsqu'ils l'ont mérité par leur vertu. Telle a toujours été la croyance du genre humain ; et c'est cette croyance défigurée et corrompue, qui produisit l'idolâtrie, et spécialement celle des Grecs. Bornons-nous à enregistrer l'adhésion formelle du dernier et du plus grand d'entre eux, de Lamennais, dans le plus important et le plus orthodoxe de ses ouvrages : « que nous offre l'idolâtrie de constant et d'universel ? Sur quoi fût-elle toujours fondée ? Premièrement sur la croyance traditionnelle que le monde était gouverné, sous l'empire d'un Dieu suprême, par une multitude d'Esprits de différents ordres... Secondement sur la croyance également traditionnelle de l'immortalité de l'âme ; on était

---

<sup>179</sup> Le spectateur. t. 1, X discours. p. 72

<sup>180</sup> Huet, Alnetanx - questiones, lib. 11, cap. IV p. 126, 137

<sup>181</sup> t. LXVI

<sup>182</sup> Mém. de l'Ac. des inscriptions, t. LXI p. 69, Traité historique de la religion des anciens Perses



persuadé que les hommes vertueux, élevés après la mort à un haut degré de gloire et de puissance, continuaient de prendre intérêt à ce qui se passait sur la terre, et qu'il était utile de les invoquer. Qu'on examine tant qu'on voudra, nous le disons avec une pleine assurance, jamais on ne trouvera d'autre croyance universelle dans l'idolâtrie : et qu'est-ce que cette croyance, sinon la doctrine des Anges et des Saints, doctrine aussi ancienne que le monde, doctrine qui fait encore et qui fera perpétuellement partie du symbole de la vraie religion<sup>183</sup> ». Et ailleurs (p. 141), pour expliquer le culte des mânes : « Le fils pieux se plaisait à honorer, selon l'antique coutume consacrée par les lois, la mémoire de ceux qui lui avaient donné le jour. Son père, en quittant la vie, devenait pour lui mi dieu, c'est-à-dire un être immortel désormais heureux, saint, et qui, du ciel où il habitait, veillait encore sur ses enfants, écoutait leurs vœux, et les environnait de sa protection et de son amour. » Plutarque, après tous les philosophes grecs, avait en effet formulé en quelques lignes, cette progression de l'âme : « il faut estimer et croire fermement, dit-il<sup>184</sup>, que les âmes des hommes vertueux, de leur nature et par la justice divine, deviennent d'hommes, héros ; de héros, génies ; et, si elles ont consumé toute leur vie en sacrifices d'expiation, nettoyées et purifiées, et étant délivrées de toute fragilité et de toute mutabilité, elles deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais réellement et par des raisons qui tiennent de la divinité même, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin très heureuse et très glorieuse. »

Ainsi que le remarque Madame Dacier sur ce passage, Hésiode a distingué le premier ces quatre natures, les hommes, les héros, les génies, les dieux, et sur cela, les philosophes ont imaginé cette gradation, et, si j'ose le dire, cet affinage des âmes. Après la mort, elles deviennent des héros ; de héros, après certaines révolutions, elles deviennent démons, ou génies, et si elles ont vécu très saintement pendant qu'elles ont habité le corps de génies, elles deviennent de véritables dieux, après qu'elles ont achevé de se purifier par la vertu et jusqu'à ce quelles soient parvenues à cette dernière perfection, elles peuvent retomber dans leurs premières ténèbres. Toutes les religions, sans en excepter le christianisme, admettent donc l'existence des Esprits. Il importe peu qu'on les désigne sous le nom de Mânes, Anges ou Saints. Ce sont toujours les âmes de ceux que nous appelons morts. Ils nous conseillent, nous dirigent, nous inspirent : n'étant pas infailibles, Dieu seul l'est, ils se trompent parfois ; aussi devons-nous soumettre toujours leurs inspirations au contrôle de notre raison.

L'un des plus heureux effets de l'acceptation du dogme de la réincarnation, sera de rendre toute guerre impossible entre les hommes. Le Français d'aujourd'hui n'était-il pas Anglais hier, ne se réveillera-t-il pas Allemand demain, ou membre d'une peuplade barbare s'il a mérité de descendre quelques degrés de l'échelle humaine ? Toute lutte désormais serait fratricide, et toute guerre deviendrait guerre civile.

L'humanité n'est plus qu'une grande famille qui a retrouvé enfin ses titres généalogiques longtemps égarés. Oui, comme le croyaient les hommes des siècles écoulés, une âme universelle, égalitaire, plane sur le monde auquel elle donne la vie. L'âme individuelle est une parcelle empruntée par chacun de nous à la masse commune, une étincelle ravie au foyer général. De même, nous formons nos corps d'atomes que la terre nous prête pour un temps ; puis à l'heure de la mort, la terre reprend ce qu'elle nous avait confié ; tout se décompose et redevient de légers atomes dont les uns, plus matériels peuvent reformer de nouvelles enveloppes corporelles, dont les autres plus subtils, constituent le Férouer, l'Ochêma, le corps électro-lumineux, comme l'appellent quelques savants, le corps aromal, disait Fourier, qui a jeté un regard si profond sur

---

<sup>183</sup> De l'indifférence en matière de religion, t.111. p. 144

<sup>184</sup> Vie de Romulus

toutes ces questions transmondaines ou, si l'on veut, le périsprit d'Allan Kardec, qui enveloppe l'âme et lui garantit son individualité.

Il est des âmes pures, des corps purs, auprès desquels les choses mauvaises passent sans qu'ils les voient ou les sentent ; ils ne sauraient se les assimiler. Il en est d'autres chez lesquels s'opère le phénomène, opposé. Les uns, disons-nous souvent, ont reçu du ciel un heureux naturel, les autres sont nés sous une fâcheuse influence, et ainsi s'explique la doctrine blasphématoire de la grâce, la fausse théorie des réprouvés et des élus. Gardons-nous de douter de la justice de Dieu, et ne l'accusons pas de caprice, lorsqu'il s'agit de choses aussi graves que la damnation ou le salut éternels. Il en est qui ont mérité que la lutte fût pour eux plus longue et plus difficile, d'autres qui sont dignes déjà que les principales difficultés s'aplanissent devant leurs pas. Une loi Mystérieuse préside aux naissances et rien de tout cela n'est fatal ni dû au hasard C'est la peine ou la récompense du passé de ces corps, de ces âmes, de ces intelligences, et si des rêveurs mal inspirés ont prétendu nier la légitimité de l'héritage matériel des biens de ce monde, la nature implacable nous impose l'héritage inéluctable de notre propre passé.

Après que chacun de nous a rendu à la masse immense, pour venir le reprendre plus tard, tout ce qu'il y avait momentanément emprunté, il reste cependant une trace de son passage sur cette terre, une sorte d'empreinte demeurée à l'état latent, un écho assoupi, un vague souvenir. C'est cette partie créatrice que Dieu a réservée à l'homme, ce centre attractif autour duquel viennent se grouper les atomes assimilables, cette goutte de sang qui coule dans les veines des êtres sortis de lui, à la formation desquels il a contribué, et auxquels il a transmis le flambeau de vie que d'autres avaient déposé entre ses mains.

Le corps laisse si bien après lui cette trace longtemps perceptible, que dans les générations qui suivent on constate un air de famille, et ceux qui conservent les portraits des ancêtres sont souvent surpris de retrouver, dans un enfant qui naît, les traits d'un aïeul mort quelquefois depuis plus d'un siècle.

D'autres rappellent leur caractère, leur esprit, reproduisent leurs attitudes mêmes, et sont leur âme renaît une seconde fois dans le milieu qui leur convenait plus que tout autre.

C'est qu'en effet ce que notre intelligence peut concevoir à l'égard du corps qui meurt, et à la partie de ce corps qui persiste et tient encore à notre être après qu'il semble anéanti dans sa partie matérielle, ne saurait manquer d'avoir lieu également pour l'âme, car il n'y a qu'une loi, qui ne laisse rien en dehors de son domaine.

L'âme individuelle sent que ses destinées sont liées à celle des mondes qu'elle a habités ; c'est pourquoi, mécontente souvent de ce qu'elle a fait lors de ses divers passages, et sans se trouver rassasiée de sa soif de progrès, en pensant à ce qu'elle a pu accomplir dans les autres planètes, elle vient animer de son souffle puissant quelques êtres sympathiques, naïfs, sans parti pris, sans idées préconçues, ennemis de la lutte et, qui, ne sachant rien de ces choses, mais les ayant en germe en eux à l'état latent, n'y apportent ni révolte, ni obstacle, ni contradiction. C'est ainsi qu'elle est encore l'auxiliaire de Dieu pour faire son oeuvre de progrès et de purification, et qu'elle mérite de se rapprocher de lui en s'élevant dans la série des univers.

Avide de vérité, elle veut la faire percevoir telle qu'elle l'entrevoit déjà, et elle nous la révèle, dans la mesure de ce que nous en pouvons comprendre. Suivant ses enseignements, la vérité préexiste en germe dans l'être humain, et il ne faut pas chercher ailleurs la règle de notre conduite. Dieu a mis en nous tout ce qu'il nous faut pour nous guider nous-même, pour le connaître, et pour connaître nos devoirs. La religion est la morale prêchée par l'âme, comprise par l'intelligence, et, pratiquée par le coeur. C'est donc dans le sentiment naturel qu'il faut puiser

toutes nos croyances, et il n'est pas besoin pour cela d'attendre des révélations trop souvent enveloppées de merveilleux, d'obscurité et d'erreur. La religion est mise en nous à l'éveil même de la vie ; c'est la vérité vraie, celle qui émane de Dieu.

Chaque créature a en elle une âme, présidente morale de toutes ses actions. Lorsque le souffle qui disparaît, l'âme quitte la terre.

Mais de même que le corps laisse après lui une trace longtemps perceptible par la série de générations auxquelles il a donné naissance, de même l'âme ne saurait renoncer à la direction supérieure des êtres formés de la partie matérielle qu'est venu habiter et protéger sa partie morale. L'âme qui disparaît à la mort, c'est la vie individuelle ; l'âme qui demeure, c'est la vie égalitaire universelle, puisque chacun de nous apporte, en naissant, le germe matériel et le germe immatériel, héritage souvent fatal, des générations dont nous sortons.

De là ce lien sympathique qui unit ceux qui sont partis à ceux qui restent, afin que tout se tienne, que rien ne soit interrompu dans la nature, et que le monde visible soit rattaché au monde invisible. Au moment de la mort, l'âme, bien loin de s'anéantir, se dédouble, en quelque sorte ; après avoir subi son jugement, son essence principale va redonner la vie à une autre créature, et son souffle, l'esprit de l'âme, si l'on peut ainsi parler, demeure et plane, mystérieuse Providence, sur les êtres qui lui furent chers, soit qu'ils tinsent à elle par les liens du sang, soit qu'elle les aime pour les avoir choisis entre tous.

C'est donc par cette portion quintessenciée d'elle-même, qui n'abandonne jamais les mondes où elle a vécu, c'est par cette âme universelle et égalitaire qui anime toutes choses, que nous sommes unis à ceux dont le souvenir se perpétue ainsi dans nos coeurs et dans notre pensée. C'est la corde toujours vibrante, c'est le lien du sentiment, c'est la fraternité, l'amour universel, qui devient individuel, lui aussi, quand le sang de la famille vient y ajouter par surcroît une force plus grande. Commandé par l'âme, le sentiment est recueilli par le coeur, qui le déverse dans l'esprit, chargé à son tour de le produire au dehors.

Le corps est ce qui agit sur la partie matérielle, l'âme est ce qui agit sur la partie morale. Ils ne sauraient exister l'un sans l'autre, et il n'y a pas plus d'âmes sans corps, qu'il n'y a de corps sans âmes. Dieu est l'action incessante, la création, le mouvement perpétuel : tout ce qu'il a créé agit, et ce seraient des inutilités, si par leur association, l'âme et le corps ne travaillaient sans repos ni relâche à l'oeuvre du progrès.

Que serait une âme inoccupée ? Mais elle ne l'est jamais, ni pendant le sommeil, ni après ce que nous appelons la mort. Elle n'abandonne une dépouille usée, et qui ne mettrait plus à son service que des organes impuissants, que pour aller régénérer une nouvelle enveloppe ; mais elle reste toujours le souffle inspirateur qui protège, partout où elle a passé, les générations qui se suivent. C'est ce qui constitue la grande solidarité universelle.

Chacun de nous a véritablement sous ses pieds cette échelle que voyait Jacob dans son sommeil prophétique. De la terre elle s'élevait jusqu'aux cieux. Nous la gravissons, nous retombons parfois sur le sol, mais il ne tient qu'à nous d'aller nous asseoir aux côtés de l'Être suprême.

En trois lignes, Walter Scot a jeté les bases de la théorie que je m'efforce de faire pénétrer dans l'esprit du lecteur, lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages, ministre de l'Eglise écossaise réformée<sup>185</sup> : « la mort n'est pas une fin pour nous ; c'est un changement, c'est le commencement d'une nouvelle existence, dont le sort dépend de ce que nous aurons fait pendant la première. » La pensée qui vivait dans le cerveau d'un homme de génie ne meurt pas plus que le reste.

---

<sup>185</sup> La prison d'Edinburgh, ch. LI

L'inspiration dont nous nous faisons gloire n'est souvent que la transmission de cette pensée des grands morts d'autrefois, qui viennent, sublimes bienfaiteurs, se substituer pour un moment aux sensitifs, à ces intelligences ouvertes, passives et de bonne volonté, leurs successeurs intellectuels, chargés de poursuivre l'oeuvre interrompue, qu'ils rendent plus vivace après qu'elle s'est rajeunie et complétée en passant par l'esprit de leurs élus.

Aujourd'hui, l'existence est rude et difficile et les obstacles se dressent sur toutes les routes. Dans les mondes plus rapprochés de Dieu, la part des douleurs s'amointrira, l'enfance sera courte, la croissance et l'enseignement seront rapides, puisque les entraves auront disparu. Toute mort sera une récompense, et nous n'aurons pas à porter longtemps le fardeau de la vie. Nous la recevrons, nous la quitterons sans secousse. La naissance sera le réveil dans un monde, la mort sera le réveil dans un autre. Nous naîtrons pour rajeunir le vieux monde, nous mourrons pour rajeunir le monde nouveau.

Le monde nouveau, c'est l'inconnu qu'appellent nos vœux, c'est le monde supérieur. Le monde ancien, c'est celui qui, étant encore plongé dans les ténèbres, a besoin des renouvellements progressifs que lui apportent les générations qui se succèdent. Le résultat des travaux que chacun de nous a su accomplir est comme une couche de limon fertile sur lequel elles viennent jeter à leur tour leur semence plus ou moins féconde.

L'Eternel est pareil au souverain d'un immense empire, qui délègue à d'autres l'exercice des différents détails de sa puissance. Après que les ministres de ses justices, Mânes, Anges, Saints, Esprits, ou quelque autre nom qu'on leur donne ont décidé que nous avons mérité enfin d'émigrer dans des sphères plus fortunées, nous n'y figurons pas aux premiers rangs, et nous n'y profitons pas, sans travail, de l'acquis des autres. Mais, comme un enfant qui arrive, faible et nu, dans une famille opulente, nous apportons un élément jeune et vivace, et c'est le prix de nos efforts d'apprendre à marcher bientôt du même pas que les autres.

Sommes-nous condamnés au contraire à nous voir exilés pour un temps dans une planète inférieure, nous y apportons le souvenir des connaissances que nous possédions dans celle d'où nous sommes chassés, nous nous trouvons en avance sur l'humanité arriérée au milieu de laquelle nous devons séjourner, nous sommes pour eux, et relativement, des hommes de génie, des révélateurs, et nous apportons le progrès au milieu de sociétés encore en enfance. C'est ainsi que l'on vit parfois des matelots, hommes du peuple dans leur patrie, devenir rois au milieu des hordes sauvages parmi lesquelles le hasard des tempêtes les a fait échouer.

Si nous utilisons nos facultés au profit de l'avancement général, nous remontons vers le Dieu de miséricorde et de pardon, qui toujours fête avec ses élus le retour d'une brebis égarée. Mais trop souvent, hélas ! On voit ces missionnaires de l'Eternel faillir à leur destinée providentielle, et faire servir à de mesquines ambitions personnelles l'éclatante supériorité qu'ils possèdent sur les êtres avilis qui les servent avec une lâcheté d'esclaves.

L'inflexible jury prononce alors sa sentence, sans que prières, présents, ni fondations pieuses désarment sa sévérité. Ce sont des siècles perdus pour le bonheur, mais l'espérance nous soutient dans cette lutte nouvelle, et nous remontons peu à peu les degrés que nous avons descendus par notre faute. Arrivés enfin au terme de notre long pèlerinage, nous lirons couramment dans notre âme comme dans un livre tout grand ouvert. Mais comme, même dans les pays les plus enchanteurs, l'oisiveté serait véritablement la mort et l'anéantissement, et que nous vivons, au contraire, dans le plein épanouissement et le parfait équilibre de toutes nos facultés sans cesse en éveil, nous continuerons de travailler dans ces Edens qui nous attendent, avec cette satisfaction intime que donne la conscience d'une mission dignement accomplie. Travailler sera encore et

toujours la félicité parfaite, car travailler, c'est vivre, et la vie c'est le progrès. Après que tous seront accomplis en nous, alors nous le ferons pour nos frères, et Dieu nous accordera de nous dévouer pour eux, en nous envoyant nous incarner dans des mondes encore en lutte contre le mal, car l'espace est infini, l'éternité sans limites et la création incessante, et le dévouement est ce qui nous grandit le plus aux yeux du Très-Haut. Nous l'accomplirons sans effort, ce sera le bonheur perpétuel, naissant et se renouvelant sans cesse en vue du progrès, qui, faisant partie de la nature même, ne s'arrêtera jamais.

La conscience pure que donne le travail fait en vue du progrès est la récompense qui déjà sur cette terre nous fait pressentir celle que nous devons recevoir dans l'autre.

Tel est l'avenir promis. Suivant nos actes, nous pouvons en hâter ou en retarder l'heure. Sachons nous connaître, regardons en nous même, et faisons en sorte qu'au moment suprême, l'harmonie règne entre nos facultés développées par l'étude de toute notre vie, afin que nous arrivions plus tôt près de l'Eternel dans grande unité qui est le but de notre existence terrestre.

## Table des matières

Introduction .....	3
Chapitre 1 – Les peuplades de l’Océanie, de l’Amérique, de l’Afrique – .....	7
les Groënlandais – la Finlande .....	7
Chapitre 2 - Les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens.....	12
Chapitre 3 - L’Inde.....	16
Chapitre 4 - Les Perses.....	24
Chapitre 5 - L’Égypte .....	28
Chapitre 6 - La Chine .....	32
Chapitre 7 - La Grèce - L’Italie .....	39
Chapitre 8 - La Gaule - La Scandinavie.....	49
Chapitre 9 - La Judée .....	53
Chapitre 10 - Le Christianisme .....	62
Chapitre 11 - Les Mahométans .....	73
Chapitre12 - L’École d’Alexandrie .....	79
Chapitre 13 – Résumé .....	94
Chapitre 14 – Conclusion.....	102